Vingt-cinquième lettre

Quoique notre séjour à Wistrice ne fut pas pour nous fort agréable, cependant, Monsieur, comme nous y étions tranquils, fort bien vus des Messieurs de la maison, nous ~~nous estimions~~ préférions encore notre situation à tous nos voyages. Nous n’eussions même rien désiré de mieux si le R.P. abbé ne nous eut fait concevoir les plus flateuses espérences d’être dans peu de tems avantageusement placé. Dans cette pensée nous soupirions sans cesse après son retour et jamais aucune de ses absences ne nous a parrue plus longue. Elle eut cependant son terme comme toutes ces choses de ce monde. Quelques jours avant la Saint-Bernard, il arriva sur le soir et il ne fut question de rien jusqu’au lendemain matin qu’il tint lui-même le chapitre Alors il nous dit, mais d’un air assez froid, que l’empereur lui avait assigné deux maisons dans la Volinie, pour en jouir aux conditions susdites et que nous devions nous tenir prêts à partir le lendemain de la Saint-Bernard. Il n’entra pas dans de plus grands détails et termina le chapitre par les accusations des fautes à la manière accoutumée. Le chapitre fini il passa dans la chambre de l’infirmerie où était le Père Colomban malade. Il en fit sortir tous ceux qui pouvaient le gêner et me commanda d’appeler le Père Urbain qui faisait les fonctions de supérieur et plusieurs autres anciens. Alors, les portes fermées, il nous adressa la parole et nous dit que quelques flateuses que fussent les propositions de l'empereur, il ne pouvait les accepter, que dans son voyage, il s’était apperçu que l’archevêque de Petesbourg voulait avoir sur nous, et en particulier sur les religieuses, une pleine et entière juridiction, qu’en venant en Russie pour s’y établir il avait mis pour condition spéciale avec Sa Majesté, que nous jouirions dans ses États de toutes nos exemptions, droits et privilèges, que puisqu’on ne voulait plus aujourd’huy remplir cette condition, il était bien résolu de quitter la Russie, plutôt que d’y être soumis aux ordinaires, ce qui ferait infailliblement notre perte. Il ajouta [151] que nous ne laisserions pas de partir pour nous rendre en Volinie, parce que cela nous approchait de la frontière, mais qu’en attendant, il avait délibéré avec nos frères d’Orcha, d’écrire à l’empereur de lui témoigner notre reconnaissance pour toutes ses bontés, de lui dire que nous ne pouvions les accepter au prix qu’il y mettait et contre la parole qu’il nous avait formellement donné et qu’en conséquence nous le conjurions de ne pas nous refuser de nous permettre la sortie de ses États, ou tout au moins de nous rapprocher de la frontière de la France~~s~~ où nous espérions que ses armes victorieuses nous donneraient bientôt la liberté de rentrer. Il tira à l’instant la lettre de sa poche qui était signée de tous nos frères d’Orcha. Il nous dit que nous ne pouvions nous dispenser de la signer nous-mêmes, qu’en agir autrement ce serait mal entendre nos véritables intérêts. Puis mettant la lettre sur la table il nous fit approcher chacun selon notre rang pour y mettre notre signature. Personne ne répondit un seul mot. À peine eut-on le tems de la réflexion. Chacun signa et le R.P. content monta aussitôt en voiture et partit pour Bresch.

Une revirade aussi inopinée me jeta dans un abattement incroyable. Je ne pouvais comprendre comment aucun~~s~~ de nous frères et en particulier les supérieurs, n’avaient ausé ouvrir la bouche pour faire quelque représentations. Je m’accusais moi-même de lâcheté et ne pouvant garder ~~en moi-même~~ au-dedans de moi toutes celles qui se présentèrent en foule à mon imagination, je m’empressai de les communiquer aux plus sensés et en particulier aux Pères Colomban et Urbain. Il faut notter que pour nous consoler, le R.P., avant de partir, nous avait dit que nous ne devions pas nous mettre en peine où nous irions en sortant de Russie, que son parti était pris de nous conduire tous en Amérique, que d’après le nouvelles qu’il en recevait de tems en tems, c’était le seul endroit où nous puissions nous réfugier avec sûreté. Je ne voyais dans la conduite du R.P. qu’une inconstance rebutante, une envie démesurée de prolonger les voyages. Je ne concevais pas comment, pour la conservation de droits et de privilèges ~~qui~~ qui ne se sont introduits qu’abusivement dans l’état religieux, au préjudice de l’aucthorité ecclésiastique et civile, il voulait en un instant rendre inutiles des dépenses immenses qu’il avait faites, les travaux et les fatigues qu’il nous avait fait supporter, pour nous forcer, après un pareil voyage [152] à le suivre en Amérique. Cette idée seule me révoltait et il me semblait qu’il ne pouvait, en vertu de l’obéissance que nous lui avions promise, nous y obliger. Ces raisons et bien d’autres firent impression sur l’esprit de nos pères. Ils me dirent même de les mettre par écrit, que le Père Urbain ne tarderait pas à partir pour Brecque, qu’il les remetterait au R.P., peut-être avant qu’il eut mis sa lettre à la poste. Je ne perdis pas un instant. Je dressai un mémoire et dans l’instant où je le confiais au Père Urbain, arriva un exprès qui m’ordonnait de partir sans différer pour aller visiter à Bresch une de nos sœurs dangereusement malade. Je me réservais alors de le présenter moi-même. Je me mis en route avec le Père Urbain dans l’espérance qu’instruit lui-même de tout ce qui y était contenu, il appuirait mes observations, auprès du R.P.

Arrivés à Bresch, je remis mon mémoire au R.P. qui n’eut d’autre effet que de produire une vive contestation entre nous deux, dans laquelle les épithètes de brouillon, de murmurateur, de désobéissant, d’entêté, de mauvais religieux, etc, ne me furent pas épargnés. Le Père Urbain, témoin de cette scène, car quoique le R.P. m’eut tiré à l’écart, je parlai de manière à me faire entendre de tout le monde, le Père Urbain, di-je, garda prudement la neutralité et malgré ses promesses, me laissa débattre avec le R.P. sans dire une seule parole. Enfin cette scène scandaleuse se termina par la protestation que je fis de ne point le suivre en Amérique, ne m’en sentant les forces ni phisiques ni morales et ne croyant pas qu’il put m’y forcer en vertu du ~~vœu~~ vœu d’obéissance que je lui avais fait et dont j’étais prêt à me faire délier par une authorité légitime s’il était nécessaire. Il ne me poussa pas plus loin. Nous descendîmes chez la malade. Ma visite faite, il fut vaquer à ses affaires. Je restai pendant ce tems ou livré à mes propres réflexions ou bien dans la compagnie de Mr l’abbé Fay, homme droit et plein de bon sens, dans la conversation duquel je fus bien loin de trouver des raisons propres à me désabuser. Il parlait librement au R.P. mais il n’avait pas plus d’empire que moi sur son esprit. Enfin il me ramena sur le soir à Wistrice. Dans la voiture. il voulut quelques fois remettre la question sur le tapis, mais mon parti étant pris, je trouvait toujours le moyen de l’éluder.

[153] Pendant son séjour à Wistrice le R.P. abbé ne s’occupa qu’à régler tout ce qui était nécessaire pour le départ qui devait avoir lieu deux jours après. Déjà il avait fait avertir ceux de nos frères qui étaient chez les chartereux de Bréda de nous venir joindre et ils arrivèrent effectivement la veille de Saint-Bernard. Le R.P. n’avait point prévenu les Messieurs de la maison, pour les prier de vouloir bien leur accorder l’hospitalité en passant. Ils se présentèrent pour occuper les écuries par leurs chevaux et pour coucher eux-mêmes dans les granges mais les portes leur en demeurent constament fermées. Le R.P. était mécontent. Il envoya de nos frères parler au prieur, mais il ne voulut pas y aller lui-même. Tous les messages furent inutiles. Enfin comme je m’étais transporté au lieu où nos frères descendirent de voiture~~s~~, pour y voir un malade qui avait besoin de mes secours, je le rencontrai. Il se plaignit à moi très amèrement de la conduite du prieur et me dit que puisque j’étais si bien dans la maison, je devais y aller, qu’il se faisait déjà tard et qu’il fallait que les religieux et les chevaux passassent la nuit quelque part. Je lui répondis que je ne doutais pas un seul instant que s’il eut prévenu le prieur ou que du moins s’il ~~allait~~ eut été lui-même lui parler, il n’en eut obtenu tout ce qu’il ~~pourrai~~t désirait, que pour moi, lui étant dans l’endroit, cela ne me regardait pas. Comme j’étais pressé, je passai mon chemin et j’ai toujours ignoré depuis les moyens qu’il prit pour ~~obtenir ce qu’il désirait~~ parvenir à ses fins. Rentré dans mon infirmerie, où la proximité du départ me donnait beaucoup d’occupation, je vois arriver le Père Urbain qui me dit qu’il venait de la part du R.P. me prier de faire le lendemain au chapitre, l’exhortation à toute la communauté sur la fête de saint Bernard. Je lui répondis que je ne doutais pas que les grands embarras qu’avait le R.P. ne fussent bien de nature à l’empêcher de nous donner la satisfaction de l’entendre mais que mes occupations n’étaient pas moindres et ne me permettaient pas de donner jusqu’au lendemain matin un tems suffisant pour une commission aussi sérieuse et aussi importante, que d’ailleurs j’étais bien surpris que, connaissant les dispositions où j’étais à son égard, il me fit faire cette proposition, que je n’étais pas encore changé de manière de penser et qu’en l’acceptant c’était m’exposer à dire quelque chose qui pourrait lui faire de la peine et qu’ainsi je le priais d’en charger un autre.

[154] Cependant au milieu de mes occupations, depuis mon retour à Wistrice, je ne perdais pas de vue la lettre que nous avions écrite à l’empereur. Elle était l’objet de mes continuelles réflexions. Je tremblais sur les suites qu’elle pouvait avoir car une pareille démarche de notre part, pouvait être regardée comme un mépris des bontés du monarque, une résistance à ses volontés et certes jamais on n’a résisté à unempereur de Russie impunément. Ses moindres désirs sont des ordres et le plus petit retard dans l’exécution, un crime souvent punit avec la dernière rigeur. Je m’attendais que l’empereur irrité sévirait contre le R.P. abbé et que nous en serions les malheureuses victimes, tout au moins par une dispersion désastreuse. Afin donc d’assurer autant que je pouvais mon existence et de voir de loin les coups qui pourraient nous fraper, il me vint en pensée de laisser partir mes frères et de demeurer caché dans le monastère de Wistrice jusqu’au dénouement de l’affaire qui ne devait pas être fort long. En conséquence je fus trouver le prieur de la maison et après lui avoir exposé la situation de nos affaires, je le priai de me permettre de demeurer dans son monastère, en continuant de vivre selon mon état, jusqu’à la réponse de l’empereur, bien résolu, si elle nous était favorable, de me réunir aussitôt à mes frères, sinon de prendre tous les moyens pour me fixer dans le monastère de Wistrice où je le prierais de vouloir bien me recevoir au nombre de ses religieux. J’écrivis même dès lors à Mgr l’évêque de Vilna par Mr son neveu qui était vicaire général à Bresch. Le prieur y consentit et il ne me resta plus qu’à prendre mes arrangemens pour éviter adroitement le moment du départ et faire le moins d’esclandre possible.

Le lendemain de la Saint-Bernard, jour fixé pour le départ, je m’empressai de tout disposer dans la voiture destinée pour les infirmes et dans laquelle je devais avoir place moi-même, comme si j’eusse du partir avec eux. Au lieu d’y placer ma couche, je l’avais jetté par une fenêtre dans une des cours du monastère dont l’herbe était fort haute. J’avais eu soin aussi de cacher dans un fourneau une grande boëte qui contenait plusieurs petits objets dont je ne pouvais me passer. L’instant de partir arrivé j’aidai les infirmes à monter dans leur voiture puis prétentant un besoin, je disparu et vins dans l’intérieur du monastère où je me retirai dans la célulle d’un des deux novices qui relevait alors de maladie. Voyant que je n’arrivais pas, on se douta bientôt de ce qui était arrivé. On vint faire des perquisitions [155] [156] chez ces Messieurs qui prirent cause d’ignorance de tout, se doutant que j’étais dans la célulle du novice. On vint y frapper pendant longtems. On me pressa de la part du R.P. abbé de revenir, qu’il me pardonnerait, etc, mais mon parti était pris, je fis semblant de ne rien entendre. Je persistai dans ma résolution et toute la communauté partit sans moi, à l’exception d’un religieux de chœur et d’un frère convers qui restèrent pour garder les bagages.

Car le R.P. étant devenu propriétaire, il ne fut plus question de voyager aux frais du publiq. En conséquence il ne prit de voitures que ce qui était indispensablement nécessaire, tant pour les plus essentiels besoins de la communauté, que pour le transport des vieillards et des infirmes et il avait fait voyager tout son monde, hommes et enfants à pied~~s~~, car pour les religieuses, elles restèrent où elles étaient jusqu’à la dissolution générale. D’après cet arrangement, il y eut nécessairement une grande quantité de bagages qui ne put être transporté et qu’on fut obligé de laisser à Wistrice et voilà pourquoi on y laissa deux religieux pour les garder. J’aurais pu me joindre à eux en troisième, aussitôt après le départ de la communauté. J’aurais par là évité un espèce de scandale, bien des peines et des tracasseries de conscience qui, joints au tems affreux qu’il fit, me jettèrent dans un accès d’asthme tel que je n’avais eu depuis longtems et qui me rendit bien pénible le séjour que je fis dans le monastère. Mais ma résolution était prise d’y attendre la réponse de l’empereur. Je tins bons jusqu’à ce que j’en fus instruit ~~et voici comment~~. En attendant je continuai, en suivant tous les exercices de la communauté, de vivre en trappiste autant qu’il me fut possible. Je ne manquais pas d'occupation car j’étais consulté du matin au soir pour la médecine. L’on venait même me chercher en voiture des châteaux voisins pour des personnes de haute condition, ce qui me procurait de l’argent. Un jour que l’on vint d’un des villages dépendants du monastère pour le spirituel, demander un prêtre pour porter les sacrements, je voulus l’accompagner pour avoir une idée et de la manière dont on remplit les fonctions du ministère en ce pays et de la misère qui y règne. De ma vie, je n’ai jamais rien vu qui fut plus digne de pitié.

[157] Le village était au moins à 3 heures d’éloignement. Le prêtre emporta avec lui les divins sacrements et se munit de plusieurs hosties en cas qu’il s’y trouva plusieurs malades, afin, disait-il, de n’être pas obligé d’y retourner sitôt. En entrant dans le village, il fit donner connaissance de son service pour que ceux qui avaient besoin de son ministère le fissent appeller, puis nous allâmes directement dans la maison du malade où il s’acquitta de son service. En moins d’un quart d’heure il fut confessé et administré de tous les sacrements, quoique véritablement il ne fut pas dans le cas de l’être car il s’agissait d’une jeune fille de 18 ans attaquée de vapeurs et qui était bien loin d’être dans le moindre danger. J’en fis l’observation au ministre qui n’était pas ignorant en médecine. « Je le sais bien, me répondit-il, mais que voulez-vous, ils sont éloignés. Si je ne leur donne pas aujourd’huy ce qu’ils demandent, ils me seront encore courir demain ou bien ils finiront pas ne plus nous appeller, même dans des cas graves et seront exposés à mourir sans sacrements. » Il se trouva encore une autre malade dans l’endroit chez qui il se transporta pendant que je m’occupai à considérer ce village. ~~De ma vie, je n’ai vu rien de plus~~ C’était la chose du monde la plus pitoyable. Il paraissait composé d’une trentaine de cabannes mal bâties, ouvertes de tous les côtés, à peine couvertes d’un peu de paille. Dans l’intérieur il n’y a qu’une seule chambre où se tient toute la famille. Quelques planches assemblées et posées sur deux traiteaux leur servent de lit et à peine y ont-ils un méchant loudier pour se couvrir Un fourneau de terre glaise tout crevassé sert à échauffer toute la maison. Jamais ils ne se donne la peine de préparer un seul morceau de bois pendant l’été. Lorsque l’hyver arrive ils commencent par brûler les branches dont sont formées les hayes de leurs jardins. Après cela ils vont dans la forêt voisine y couper des sapins à mesure qu’ils en ont besoin. Ils les traînent cher eux et les brûlent tout verts dans leurs fourneaux, de manière qu’ils sont continuellement dans un tourbillon de fumée capable de les suffoquer, s’ils n’en avaient pas l’habitude. Lorsque le froid commence à se faire sentir, ils logent leurs [158] bestiaux dans cette même chambre de manière qu’il n’est guère possible de se rien figurer de plus misérable et de plus malpropre que les habitations des pauvres de ce pays qui, à la vérité, sont bien paresseux mais aussi bien abandonnés et dépourvus de toutes sortes de secours. Dès que le religieux eut fini sa besogne, nous remontâmes en voiture pour revenir. Il était déjà tard. Le tems était mauvais, les chemins affreux et il était nuit quand nous arrivâmes. Comme nous avions besoin de prendre quelque chose nous fûmes au réfectoire où nous trouvâmes la collation du vendredi consistant en un morceau de pain, quelques fruits ou légumes cuits et un grand verre de *mulsum* (environ une chopine). J’eus l’imprudence de boire cette potion tout d’un trait en mangeant à la hâte quelques bouchée de pain. Je n’eus que le tems de m’aller coucher car je devins yvre à ne plus pouvoir me soutenir. Je dormis bien cette nuit et le lendemain il n’y parraissait plus.

Telles étaient, Monsieur, mes occupations, lorsque Mr l’évêque de Willena vint au monastère de Wistrice pour en faire la visite car en ce pays on ne connaît point les exemptions et les religieux, tout cisterciens qu’ils étaient, n’en étaient pas moins soumis à l’Ordinaire et c’est ce qui rendait les prétentions du R.P. abbé hodieuses à ces monastères, ayant autant de raisons que lui pour jouir des privilèges de l’Ordre. Comme j’avais écrit à ce prélat pour lui communiquer mes projets et me recommander à sa protection et qu’il ne m’avait fait aucune réponse, il s’informa de moi et demanda à me parler. J’étais incommodé. Il voulut bien prendre la peine de venir lui-même me trouver dans la cellule. Je m’empressai, après les témoignages de respect que je lui devais, de lui demander s’il n’avait point reçu de lettres de l’empereur. « Je suis, me répondit-il, porteur de sa réponse. Il ne veut pas absolument que vous sortiez de ses Etats. Il vous confirme la promesse qu’il a faite à votre R.P. de vous laisser jouir de tous vos droits et privilèges et il assigne deux maisons pour vos religieuses, etc. » À cette nouvelle, que j’étais bien loin d’espérer, je ne pus contenir ma joie. Sa Grandeur voulut me parler du projet que je lui avais communiqué de me fixer à Wistrice. Il voulut me faire envisager que, vue ma mauvaise santé, j’y serais mieux que dans notre réforme, que d’ailleurs mon caractère et ma manière de voir et de penser ne parraissaient pas beaucoup sympathiser avec celle du R.P. abbé, qu’il se proposait de le voir et qu’il arrangerait tout avec lui. « Non, lui dis-je, Mgr. Je vous en dispense, tout est arrangé. Jamais mon intention n’a été de me séparer de mes frères. J’ai voulu seulement, me sentant dans l’impossibilité de les suivre, surtout en Amérique, m’assurer un asile dans ce pays ; ici, étant venu l’y chercher de si loin et avec tant de peines, mais puisque mes frères restent, j’y resterai avec eux. J’y vivrai et j’y mourrai avec eux dans mon état et demain (car il était 7 h. du soir) je me réunis aux deux religieux qui sont resté ici pour y garder les bagages. » Il n’insista pas d’avantage et le lendemain la chose fut exécutée. [159] Si ce ne fut pas sans peine que les religieux de la maison me virent sortir de chez eux car ils espéraient bien me garder, mes deux frères au contraire, en me voyant revenir, furent au comble de leur joie, ma séparation ayant été pour eux un grand sujet de peines. Libre et débarrassé de toute inquiétude, ma santé commença à s’améliorer. Il m’en était une cependant, c’était de savoir comment je m’arrangerais avec le R.P. abbé. Je ne fus pas longtems en suspens sur ce point car il y avait à peine trois jours que j’étais réunis à mes frères qu’un beau soir l’on vint nous dire que le R.P. arrivait. Je m’empressai aussitôt de courrir à sa rencontre et me jetant à ses pieds, je lui dis : «*Erravi sicut ovis, quæ periit ; quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus*[[1]](#footnote-1).» Il se mit à rire, puis descendant de cheval, il me releva avec bonté, m’embrassa et nous entrâmes ensemble dans la chambre. Au lieu de me faire des reproches comme j’avais tout lieu de m’y attendre, il me demanda s’il y avait quelque chose de nouveau. « Oui, lui di-je, Mr l’évêque de Vilna était hier ici. Il a en poche la réponse de l’empereur à notre lettre. » – « Et encore, me dit-il, quel en est le contenu ? » – « Sa Majesté vous oblige à rester et vous accorde tout ce que vous demandez. » Il parrut singulièrement surpris. « Auriez-vous pu, lui dis-je, vous attendre à une pareille réponse ? » – « Non certes, me dit-il, car il était tout à craindre que l’empereur irrité ne me fit passer en Sybérie et qu’en conséquence, vous ayez été tous dispersés. » – « Mais, poursuivis-je, si vous entrevoyez de si mauvaises suites dans cette affaire, pouvez-vous trouver mauvais qu’un de vos religieux voyant aussi claire que vous, prenne de son côté les voies qu’il juge les plus propres pour le mettre en sûreté ? Il ne me répondit rien et nous passâmes à autre chose. (J’ai su très pertinament que il s’était déjà muni des papiers et habits nécessaires pour sortir déguisé de la Russie.) Enfin, après plus d’une heure de conversation sur toutes nos affaires, il finit par me demander quand était parti l’évêque, de quel côté il était allé. Je lui dis ce que j’en savais mais pour le plus sûr, je l’engageai à aller le lendemain matin chez le prieur de la maison qui lui donnerait des renseignements plus positifs. Nous y fûmes ensemble. L’entrevue se passa très honnêtement de part et d’autre. Il n’y fut question de moi en aucune manière et lorsque le R.P. abbé se fut suffisament instruit sur ce qu’il désirait il se retira et partit sans perdre de tems, pour aller trouver l’évêque et s’assurer par lui-même de la vérité de ce que je lui avais dit. Était-il content, était-il fâché de cette nouvelle ? C’est [160] sur quoi je n’auserais prononcer. Cependant s’il m’était permis de juger d’après les circonstances et dépendances, je crois qu’elle le dérouta un peu car il parraissait déjà bien las de la Russie.

Quoi qu’il en soit, après s’être assuré lui-même des dispositions de l’empereur, il vint quelques jours après avec voitures et chevaux pour enlever les bagages, pour les conduire en Volinie et si la réponse eut été différente, il leur aurait fait prendre une autre route et aurait encore par là évité des frais. Lorsqu’il vit tout en train d’être chargé il me fit monter dans sa voiture et me conduisit à Bresch avec lui. J’y passai deux à trois jours pendant lesquels il m’obligea à faire une confession générale de tout ce qui m’était arrivé, me désigna pour confesseur le père cellérier (Ce religieux nommé Ambroise était venu pour embrasser la réforme à La Valsainte. Environs un an avant la révolution il était bernardin d’une communauté d’Allemagne. Son but était de tendre à une vie parfaite. Comme c’était un excellent sujet, le R.P., quelques jours avant qu’il vint nous enlever de La Valsainte, écrivit au prieur de receuillir les suffrages dans un chapitre extraordinaires, pour l’admettre à la profession et de la lui faire faire le lendemain, sans le prévenir de ce qui allait arriver. La chose fut exécutée et par ce moyen il fut forcé de rester avec nous et de nous suivre. Il eut un mal inexplicable pendant toute notre route. La manière dont il avait été reçu à la profession lui revenait souvent. Il y croyait voir une nullité frapante. Lorsque nous fûmes à Hambourg, il consulta des personnes éclairées qui lui dirent qu’on l’avait trompé et que son engagement était nul. Comme son abbé n’avait jamais voulu lui donner son consentement d’ailleurs, il profita de ce qu’il se trouvait près de son ancien monastère pour s’y retirer, dans l’espérance d’établir dans cette maison la réforme de La Trappe Je n’ai pas entendu parlé de lui depuis.) qui était resté pour pourvoir aux besoins des religieuses à qui il donna tous les pouvoirs pour m’absoudre de toutes les censures que j’avais pu encourir en cette occasion. J’avoue que ce n’était pas ce qui m’inquiétait le plus. M’étant donc bien réconcilié avec le Bon Dieu et avec les hommes, content de pouvoir bientôt me réunir à mes frères et de jouir bientôt avec eux de l’azile que la Providence voulait bien nous offrir, je partis à la suite des bagages pour les aller trouver. Mais avant de vous rendre compte de ce petit voyage, vous me permettrez de suspendre le plaisir que j’ai à m’entretenir avec vous et de vous réitérer en finissant cette lettre, l’assurance des sentiments avec lesquels…

Vingt-sixième lettre

Vous ne perderez pas de vue, Monsieur, que l’empereur avait accordé deux maisons qui je crois toutes deux étaient située dans la Volinie, partie la plus méridionale de la Russie polonaise. L’une était située à Zidizine, généralité de la Lucko et l’autre à Derman. Je n’ai jamais eu aucune notion de ce qui s’est passé dans celle-ci. J’ai su seulement que le Père Urbain y avait été envoyé comme supérieur avec un nombre compétent de religieux et d’enfans. Comme Zidizine fut le lieu de ma résidence, il me sera plus facile de contenter votre curiosité sur tout ce qui a pu s’y passer pendant le peu de tems que nous y avons demeuré. Le voyage qu’il m’a fallu faire pour y arriver a été un des plus pénible que j’eus encore fait. Nous étions sur la fin de 7bre, le tems étais affreux. J’étais vexé par l’asthme [161] de la belle manière. Les chemins étaient horriblement mauvais. Il nous fallait tous les jours traverser d’immenses marais tout inondés ou des prés mouvants qui n‘étaient rendus praticables qu’à force de branches et de troncs d’arbres. Le plus souvent nos voituriers étaient obligés de marcher dans l’eau jusqu’à mi-jambes. Les voitures s’enfonçaient quelques fois au point qu’il était impossible de les faire avancer sans les décharger entièrement. Nous fûmes un soir pris par la nuit dans un de ces chemins affreux. (Ce fut le R.P. abbé qui en fut cause. Nous le rencontrâmes en route et nous lui demandâmes si nous pouvions arriver avant la nuit. Voyageant à cheval toujours au grand trop, il mesura le tems que nous devions mettre pour arriver au seul endroit où nous pouvions coucher sur celui qu’il avait mis lui-même à faire le chemin. Il nous assura que nous y serions encore à bonne heure. Sur sa foi nous partîmes de l’auberge où nous nous étions arrêtés pour rafraîchir et la nuit nous prit à peu près à moitié chemin.). Une des premières voitures se renversa. On ne put, malgré tous les efforts, la relever. Il fallut ~~les~~ dételler tou~~te~~s ~~et conduir~~ les chevaux et les conduire dans un village~~s~~ encore éloigné de près d’une lieue, pendant que trois ou quatre de nos frères restèrent sur le chemin pour faire la sentinelle, jusqu’à ce qu’on put les aller délivrer le lendemain matin. Nous n’arrivâmes que vers le milieu de la nuit dans l’auberge où nous fûmes très mal reçus car on ne trouve dans ce pays pas plus de commodités pour les voyageurs que dans le reste de la Russie polonaise. Ce ne sont partout que mauvais cabarets de juifs où un simple particulier a souvent bien de la peine à trouver de quoi vivre pour son argent. Heureusement que nous avions pour conducteur un respectable ecclésiastique français qui, sachant le polonais, s’était attaché au R.P. abbé par le pur motif de la charité, pour nous aider dans nos voyages, en nous servant de truchement. Il prit de moi, dans la situation souffrante où je me trouvais, tout le soin dont il fut capable. Il allait dans les châteaux et autres maisons opulentes réclamer des secours et j’étais toujours le premier en part. Il me procura même l’occasion d’aller dans quelques unes de ces maisons où je fus très bien reçu. Un jour particulièrement, s’étant addressé dans un monastère de baziliens pour y demander un renfort de quelques chevaux pour nous soulager pendant une journée qui devait être très pénible, il trouva l’abbé malade de la goute. Il lui parla de moi. Celui-ci voulut qu’on me vint aussitôt chercher, me fit servir un fort bon dîner pendant lequel j’eus l’honneur d’être entretenu par l’évêque de la communion grecque (Il y a dans ce pays quelques églises de la communion ~~greque~~ grec qui est divisée en grecs chismatiques et grecs catholiques. Les premiers ont leur patriarche, les seconds ont leur évêque réuni au pape.) qui s’informa beaucoup du R.P. abbé, de nos usages, des différents endroits où nous avions passé, etc. Je satisfis à toutes ces questions le mieux qu’il me fut possible mais ma plus grande peine était de me mal porter et de ne pas satisfaire au bon dîner que j’avais devant moi aussi bien que je l’aurais voulu. Je me trouvai cependant toujours mieux que les autres qui étaient restés au cabaret où ils n’eurent pour toute nourriture que du mauvais pain avec du lait caillé en abondance. [162] Notre voyage fut à peu près de 8 à 10 jours pendant lesquels nous en eûmes plus de mauvais que de bons, mais qui bons ou mauvais ne laissèrent pas de nous conduire à Zidizin, lieu de notre destination, dans la principauté de Lucko en Volinie, village éloigné environs d’une heure et demie de cette ville dans lequel se trouve le monastère de baziliens. Or c’est cette maison que l’empereur avait accordé à nos frères. Voici l’état où je trouvai les choses en y arrivant.

L’abbé des Baziliens demeurait dans sa maison abbatiale. Quatre ou cinq religieux composant toute la communauté étaient relégués dans un corps de logis destiné autrefois à ce qu'il parraît pour les hôtes et séparé du monastère. Nos frères habitaient la maison conventuelle. L’église était commune c’est-à-dire que les basiliens y faisaient leurs offices qui ne consistaient guère que dans la célébration de la sainte messe et quelques fois la récitation des vêpres à des heures libres. Du reste ils remplissaient les fonctions curiales et administraient les divins sacrements, le tout en rit grec et nous n’étions gênés en rien, la nuit comme le jour, pour la disposition des heures de nos offices. Nous étions propriétaires des jardins attenants à la clôture, d’une grande partie des terres labourables et de tous les bâtiments de basse-cour. L’abbé était tenu pour la première année de pourvoir à la plus grande partie de notre subsistance, jusqu’à la récolte, conjointement avec les religieux. Vous comprenez facilement, Monsieur, l’impression que devait produire un pareil arrangement sur l’esprit de l’abbé et des religieux de cette maison. Cependant ils exécutèrent sans mot dire les ordres de l’empereur parce que quand Sa Majesté parle, il n’y a pas à reculer et que la moindre résistance de leur part les eut fait aussitôt supprimer. Nous eûmes cependant quelques fois un peu de peine à obtenir de l’abbé ce qu’il nous devait mais ceci était de nous à lui. Ce monastère est fort agréablement situé sur une colline au pied de laquelle coule une rivière assez considérable, très poissoneuse et abondante en tortues. Les jardins et les terres sont de nature à bien produire. Si le froid y est excessif en hyver, la chaleur qui y commence de bonne heure, ne l’est pas moins en été. J’y ai arraché moi-même de petites raves bien formées sur la fin d’avril. Lorsque l’on considère les marais immenses de ce pays tous remplis de neiges, les rivières les plus étendues en largeur glacées à plus de six pieds de profondeur, on ne croirait pas que l’hyver dut jamais finir et l’on est tout étonné de voir tout disparraître vers la fin de mars, souvent en une [163] seule nuit par l’effet de vents doux venant du midi. Vous vous serez couché la veille que toutes les rivières étaient glacées depuis trois mois au point qu’il serait difficile de distinguer où elles doivent avoir leur cours et en vous levant le matin, vous les voyez circuler partout comme si elles n’avaient pas laissé un seul instant de le faire. Mais ces dégels subits sont pour le pays de terribles calamités car les glaçons entraînent par leur fracas tout ce qu’ils rencontrent et il n’y a aucun pont quelque solide qu’il soit qui ne cède à leur impulsion. Il en résulte aussi souvent des inondations considérables, mais peu domageables pour les villages qui sont toujours assez éloignés des rivières et d’ailleurs la vaste étendue des marais laisse aux eaux une grande liberté de s’épandre. ~~Les~~ Nos chasseurs français trouveraient là de quoi s’amuser car de ma vie je n’ai vu tant de cygnes, oies, canards sauvages, etc mais les habitans du pays n’y font pas seulement la moindre attention. Il est vrai que pour la plupart ils n’ont point d’armes à feu chez eux, mais ils pourraient prendre de ces oiseaux de mille manière et s’en servir pour leur nourriture mais l’on m’a assuré qu’ils n’en faisaient aucun cas. Ils s’occupent beaucoup de la pêche. La rigeur de l’hyver même ne les en empêche pas. Ils font des trous à la glace et, par ces trous, il laissent filer une cordelette au bout de laquelle est attaché avec un gros hameçon un petit poisson de fer blanc. De gros brochets pesant souvent 15 à 20 livres, trompés par ce leurre, se laissent souvent prendre par ce moyen. En été ils pêchent avec toute sorte de filets. On prétend que le poisson y est si commun qu’ils en engraissent leurs pourceaux. Les bois y sont abondans. La maison avait en propre plusieurs forêts considérables, plantées de sapins, mélèze, chênes, hêtres, etc. En général le terrein de la Volinie est excellent. Il produit la plus grande partie de ce petit bled connu sous le nom de blé de Dantzic parce que c’est là qu’on le transporte pour l’exporter. Mais malheureusement par la paresse des habitans, la moitié des terres ne sont pas cultivées. Avec un peu de peine et de travail nous y eussions trouvé l’abondance.

Le monastère est une maison antique dont la distribution n’était [164] nullement disposé pour nos régularités, nous eussions été obligés d’y faire de grands changements, mais le R.P. abbé, qui avait de bonnes raisons pour ne pas le regarder encore comme fixé dans ce pays, ne voulut point que l’on y commence la moindre chose. On se contenta d’y construire des latrines à proximité du cloître, chose indispensablement nécessaire. Du reste nous nous servîmes de la maison telle qu’elle était. Les religieux couchaient quatre à cinq dans chaque cellules. Le réfectoire était le lieu commun de tous les exercices à cause du fourneau, étant indispensable dans un pays aussi froid que l’on se tint habituellement dans un endroit un peu échauffé. Ne pouvant placer les enfants dans l’intérieur de la maison, on les avait logé dans un corps de bâtiment assez vaste, situé au bout du grand jardin de l’abbatial, auprès des serres chaudes. Cette disposition nous fit le plus grand plaisir parce que nous étions par ce moyen, délivré de leur importunité. Ils y trouvaient d’ailleurs eux-mêmes de très grands avantages. L’exercice que leur procurait la nécessité de venir à l’église matin et soir, car ils avaient plus d’un quart d’heure de chemin à faire, le régime de vivre qui vu~~e~~ leur séparation d’avec nous ~~pou~~ devint différent, attendu qu’on pouvait alors leur faire manger de la viande, ce qui était plus salutaire pour eux, moins dispendieux et moins embarassant pour nous. Ce qui nous fut le plus difficile ce fut d’allier nos pratiques et nos usages avec le froid rigoureux de ces contrées. Nous voulûmes d’abord demeurer au chœur la tête découverte, mais il fallut y renoncer, plusieurs de nous seraient devenus fols. On permit donc de se couvrir à moitié. Nous y avons observé le carême sans rien déroger à notre usage, de ne manger qu’à 4 h. et quart, mais je ne crois pas de ma vie ~~y~~ avoir jamais plus souffert de la faim et je suis persuadé que la santé de plusieurs de nos frères en a éprouvé des atteintes mortelles. Je ne doute pas, si nous y fussions resté, que l’on n’eût apporté les modifications indispensablement nécessaires pour rendre ces austérités praticables et avec cela nous eussions vécu nous nous estimions contents, trop heureux qu’après un si long et si pénible voyage que le Bon Dieu voulut bien nous accorder cet azile. Pour moi, là comme ailleurs et encore plus là qu’ailleurs, j’y ai eu bien du mal car le changement de climat fit impression sur plusieurs de nos frères. Il y en eut un grand nombre de malades, nous en perdîmes même plusieurs, ce qui ne me laissa pas le tems de me reposer beaucoup.

[165] Aussitôt que les glaces et les nèges furent fondues, nous nous mîmes à cultiver fortement nos terres (tout notre travail pendant l’hyver avait été de scier et de fendre du bois). Déjà nous avions presque tout ensemencé, nous avions planté force pommes de terre, nous n’avions rien négligé pour bien remuer et fumer nos jardins et nous y avions répandu avec ordre les semences de toutes sortes de légumes. Nous nous réjouissions dans notre travail par l’espérance de faire, avec l’aide de Dieu, une abondante récolte, lorsqu’on vint nous dire que nous ne serions pas longtems dans le pays, que l’empereur ne voulait plus nous y souffrir. Cette nouvelle nous jeta dans la consternation mai s elle ne me surprit pas car que je restais toujours persuadé que le R.P. abbé se trouvait gêné en Russie et qu’il ne négligeait rien pour s’en faire renvoyer. J’avais eu quelques jours auparavant un secret pressentiment de ce qui devait prochainement nous arriver. Je l’avais même communiquer au supérieur. Quelques jours se passèrent sans qu’on entendit parler de rien mais ce ne fut pas sans trouble et sans inquiétudes de mon côté~~s~~. Je méditais en moi-même comment je pourrais me tirer de la dure nécessité de me remettre de nouveau en route, ayant des voyages par-dessus la tête. On commençait même à se rassurer et à regarder ce bruit comme supposé lorsque Mgr l’évêque de Lucko vint lui-même en grand cortège nous intimer les ordres de Sa Majesté. Il avait ordre de dresser un catalogue exact de tous ceux qui étaient entrés dans ses états comme trappistes ou comme leur appartenants et tous à telle époque, qui était de trois semaines au plus, devaient partir sans qu’il en pût demeurer ~~aucun~~ aucuns. Que faire dans une telle perplexité ? L’idée du voyage de l’Amérique que je savais tenir au cœur du R.P. abbé, me revint à l’esprit. Je n’en pus même soutenir la pensée et je ne voulus rien négliger pour m’y soustraire s’il était possible. Comme pendant notre séjour Mgr l’évêque de Lucko m’avait fait un jour appeller pour me consulter parce qu’il avait mal aux yeux, je crus que je ne pouvais mieux faire que d’aller m’adresser directement à lui pour lui exposer ma situation et les dangers en tout genre auxquels je me trouvais exposé en suivant le R.P. abbé. Mais je crus auparavant devoir me faire préparer les voies par un ~~jeune~~ ecclésiastique qui ~~était~~ avait été novice chez nous et qui par sa belle voix avait trouvé moyen de se placer dans la cathédrale. Je lui écrivis donc de parler à Sa Grandeur, de la sonder pour savoir si, par sa protection, je ne pourrais pas obtenir de rester dans le pays, que je m’abandonnerais entre [166] ses mains pour disposer de moi selon ma capacité comme elle le jugerait à propos. Je ne tardai pas à recevoir une réponse qui me fit concevoir les plus grandes espérances car il y avait à l’évêché une pharmacie à l’usage des ecclésiastiques des communautés et des pauvres et ~~l’on~~ il était question de m’en donner l’intendance en même tems que j’aurais été constitué le médecin des ecclésiastiques et des pauvres. Rien certainement n’était plus de mon goût et plus capable de m’animer. Il ajoutait dans sa lettre que si je faisais bien je me transporterais moi-même au plus tôt à Lucko pour en conférer avec Sa Grandeur. Il ne fallut pas me le faire dire deux fois. Je regardai même déjà l’affaire comme conclue. Le grand point était de pouvoir obtenir la permission d’aller à Lucko, ce qui n’était pas facile, surtout dans une circonstance aussi épineuse. Je me hasardai cependant et prétextant le besoin de consulter l’évêque, je priai le ~~suppér~~ supérieur de me permettre d’y aller. Il me refusa en me disant que nous n’avions dans notre Ordre aucun raport avec les évêques, qu’il y avait chez nous des gens que je pouvais consulter. Je lui répondis que les évêques étant placés de Dieu dans son Église pour la conduire et que me faisant gloire d’appartenir à une des plus noble portion de cette Église, je croyais par là même avoir droit à profiter de leurs lumières comme le reste des fidèls, que la confiance ne se commandait pas et que pour le cas dont il s’agissait, la mienne était exclusivement bornée à Sa Grandeur. Il persista dans son refus et moi, sans persister dans ma demande, je lui dis que je prendrais de moi-même la permission qu’il ne pouvait raisonablement me refuser. En conséquence, sans perdre de tems, et dans la crainte que l’on ne mit des entraves à ma résolution, je partis sur le champ et je me rendis à Lucko chez l’ecclésiastique qui m’avait écrit qui, après m’avoir confirmé de vive voix ce qu’il m’avait mandé, me conduisit lui-même à l’évêché. Sa Grandeur m’ayant donné audience, je lui exposai ~~l’état~~ tout ce qui se passait en moi et le désir que j’avais d’éviter les tracasseries et les dangers auxquels je me voyais exposé dans un nouveau voyage. Il me répondit avec bonté que notre situation le touchait sensiblement, que lorsqu’il reçut la fatale nouvelle, il avait sérieusement pensé à s’attacher plusieurs de nous mais que les tentatives qu’il avait fait auprès du Gouvernement ayant été inutiles, il était forcé d’y renoncer, qu’il était d’autant plus fâché pour moi en particulier qu’il voyait que j’aurais pu lui être très utile et pour le spirituel et pour le temporel, mais enfin puisque [167] les ordres de l’empereur étaient si précis, nous devions les regarder comme les desseins de la Providence, nous soumettre et aller où il lui plairait de nous conduire. Je n’eus rien à répondre. Je remerciai Sa Grandeur de l’intérest qu’elle avait bien voulu prendre à notre situation et je me retirai chez l’ecclésiastique en question qui lui-même se trouvait fort embarrasé étant obligé ~~lui-même~~ de quitter sa place parce qu’il était entré en Russie avec nous comme novice. Il me donna à soupper et à coucher et le lendemain dès quatre heures du matin, je partis pour revenir au monastère où mon absence avait déjà produit certaine émotion.

~~Comme~~ Il était environs 7 h. du matin lorsque j’arrivai. On allait commencer la messe matutinale car c’était un dimanche. J’entrai au chœur et je me mis à ma place comme s’il n’eut été question de rien. Je suivis ensuite les exercices avec les autres. Je me mis à visiter mes malades et à travailler à la pharmacie et j’attendis que le supérieur me fit appeller, ce qui ne différa pas longtems. J’en reçus les reproches les plus vifs. Il me déclara que j’étais excommunié et me deffendit d’exercer aucune fonction ecclésiastique jusqu’à ce que j’eus mis ordre à ma conscience. Je tombai bien d’accord avec lui que je m’étais rendu coupable en lui manquant d’obéissance mais pour ce qui était de l’excommunication qui ne pouvait être que celle que l’on encoure pour avoir rompu la clôture, je lui dis que je ne croyais certainement pas l’avoir encourue, attendu que notre existence n’étant que précaire, ~~je ne pouvais pas être sens~~ dans les différens endroits où nous séjournions, je ne pouvais pas être sensé avoir manqué à mon vœu de stabilité, qu’autrement il faudrait dire que pendant tout le cours de nos voyages un religieux qui serait sorti d’une auberge ou d’une grange où la communauté aurait été logé, aurait encouru l’excommunication, etc. Nous nous séparâmes fort mécontens l’un de l’autre, lui de mon peu d’humilité et moi de la fausse application qu’il faisait de ses principes. Je restai sous l’anathème pendant quelques jours mais enfin je mis de l’eau dans mon vin. En bon picard qui se ravise, je compris que je n’avais rien à gagner en gardant rancune, qu’excommunié ou non, je ne risquais rien de recevoir toujours *ad cautelam* [[2]](#footnote-2) l’absolution de ma censure. Ayant donc témoigné mon regret, on me désigna un confesseur qui, approuvé ad hoc, me lava abondament de mon iniquité et ce fut encore fait pour cette fois.

Cependant chacun politiquait sur la revirade que nous éprouvions. [168] Les uns la regardaient comme une vengeance de l’archevêque de Petersbourg qui peu amis des moines et mécontent de ce que le R.P. avait obtenu de Sa Majesté impériale de pouvoir demeurer en Russie, exempt de sa juridiction, avait employé toutes les manœuvres de l’intrigue pour nous faire chasser. D’autres mettaient l’affaire sur le dos de la princesse Bourbon-Condé que le R.P. abbé avait congédiée parce que d’accord avec l’archevêque, elle avait cherché à se faire nommer supérieure des religieuses, qu’elle aurait voulu gouverner et mitiger à son gré sous la direction et aucthorité de ce prélat et l’on disait qu’elle s’était servie de ~~son aucthorité~~ son crédit que lui donnait sa naissance auprès de l’empereur et de l’archevêque pour brouiller les cartes et nous expulser. Le plus grand nombre n’a pu s’empêcher de voir que le R.P. pour de bonnes raisons sans doute et à lui seul connues, avait fait lui-même auprès de l’empereur tout ce qu’il a pu pour se faire chasser. Voyant que sa première tentative n’avait pas réussi et qu’il était forcé d’accepter les maisons qu’on lui offrait tant pour ses religieux que pour ses religieuses, il feignit de n’être pas content des libéralités de Sa Majesté. Il écrivit des lettres, il présenta requettes sur requettes pour obtenir jardins, terres, gratification, etc. L’empereur vexé et fatigué de ses importunités, ne put s’empêcher de faire éclater son mécontentement. « Ces gens-là, dit-il, sont bien difficiles à contenter. Qu’on ne me parle plus d’eux. Ils m’ont demandé à se retirer, j’ai voulu les retenir. Aujourd’huy je veux qu’ils s’en aillent. Je ne veux pas qu’à telle époque il en reste dans mes États un seul de tous ceux qui leur ont appartenu. » Celui qui m’a rapporté ceci, presque mot pour mot, comme le tenant du R.P. abbé lui-même m’a assuré qu’il fut au comble de sa joie en recevant cette nouvelle parce qu’il ne désirait rien tant que de recevoir l’ordre de notre expulsion, lui étant impossible de sortir autrement. Quoiqu’il en soit, il est certain qu’il ne vallait pas la peine de faire faire un si long voyage à tant de monde, de dépenser tant d’argent, pour le terminer par un affront aussi signalé.

À peine eûmes-nous le tems d’embaler toutes nos affaires, de régler nos comptes et de nous défaire, à notre perte, de biens des outils et ustensiles que nous avions été obligés d’acheter. Un commissaire nommé par le Gouvernement urgeait notre départ. Toute la grâce que l’on nous fit fut de nous défrayer jusqu’aux frontières en nous y faisant conduire par corvées. Ce fut ainsi, Monsieur, que les premiers jours de mai 1799 nous sortîmes ignominieusement de Zidizin et que nous vîmes en un instant échouer toutes nos espérances. La peine que j’en ressentis et [169] que je ressens encore de ce triste évennement me force d’interrompre ici ma narration. Mes idées se confondent et tout ce que je puis faire en ce moment c’est de vous réitérer l’assurance des sentiments avec lesquels je suis...

Vingt-septième lettre

Si nous pleurions en sortant de Zidizin, Monsieur, tout le monde ne pleurait pas, l’abbé et ses bons religieux je crois, se mirent à table ce jour-là en signe de réjouissance et si la Providence leur a conservé la stabilité dans leur état, ils l’ont inscrit ~~dans les faites~~ sur le calendrier de leur monastère, pour en faire un jour de fête solennelle à perpétuité. ~~En attendant~~ Quoi qu’il en soit cependant, nous ne pouvions qu’admirer leur vertu et certainement nous autres français ne serions pas capables de nous comporter avec la tranquillité et la modération qu’ils ont fait parraître en cette circonstance à note égard.

Figurez-vous donc maintenant, nous voir avancer tristement vers les frontiers de la Russie polonaise sans savoir où nous allions, ne pouvant nous attendre ~~les~~ qu’aux rebuts et ~~les~~ aux mauvaises façons de tous ceux qui seraient instruits de notre histoire. Figurez-vous voir partir dans le même équipage tous les religieux d’Orcha, accompagnés de leurs religieuses, tous ceux de Derman, toutes les religieuses de Térespol, ayant tous comme nous, derière eux, un commissaire exécuteur des volontés de l’empereur pour les pousser par le cul et vous aurez l’idée de la ~~déconfiture~~ déroute la plus complette et la plus humiliante que l’état monastique ait jamais éprouvé. Heureux encore si ~~nous eussions~~ ~~l’on sut~~ l’on eut pu dire de nous ce qu’on disait des Apôtres : *Ibant gaudentes quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati*[[3]](#footnote-3). Et certes je ne doute pas que si le nom de Jésus eut été la seule cause de notre disgrâce nous n’eussions tous été remplis d’une véritable joie mais je vous avoue qu’il nous était bien difficile de nous réjouir en nous voyant les dupes et les victimes pour ne rien dire de trop, des inconsidérations et des inconséquences d’un seul homme. Mais laissons là des réflexions que je me suis interdites et que vous pouvez faire aussi bien et beaucoup mieux que moi-même.

La Providence qui veillait toujours sur nous compensa pour le moment tous nos désagréments par un tems des plus agréables et de très beaux chemins. La saison d’ailleurs était favorable et si nous eussions été capables [170] de goûter quelques satisfactions dans ce voyage, je puis dire que ce fut un des plus agréables que nous fîmes dans ces contrées. Par surcroît il eut pour terme une maison respectable de R.PP. capucins qui selon leur louable coutume, ne consultant que les règles de la charité chrétienne, nous reçurent avec ~~toutes la char~~ ~~de bonté capable~~ toutes sortes de bontés. Ce fut, si ne je me trompe, à Valdzimieres, bourg assez considérable qui se trouve situé tout à fait à la frontière, sur les rives du Bug, fleuve qui sépare la Pologne allemande de la Pologne russe. Mais le commissaire n’avait pas seulement ~~reçu~~ ordre de nous conduire jusqu’aux frontières, il avait encore reçu celui de nous les voir franchir et de ne laisser aucuns de nous sur les terres de Sa Majesté. En conséquence dès que nous fûmes descendus chez les R.PP. capucins ils se transporta avec notre supérieur jusques au corps de garde autrichien pour y montrer nos passe-ports et y déclarer les volontés de l’empereur de Russie. L’on répondit que l’empereur était bien le maître de ne pas nous souffrir chez lui mais qu’il ne pouvait forcer l’Autriche à nous donner le passage et que très certainement on ne le ferait pas sans en avoir préalablement écrit à Cracovie, qui sans doute ne voudrait rien faire sans en avoir ~~préalablement~~ informé le Gouvernement de Vienne. Ils eurent beau presser et solliciter, jamais ils ne purent rien obtenir et ainsi poussés et repoussés de part et d’autres nous fûmes obligés de rester près de quinze jours chez les R.PP. qui compatirent beaucoup à notre position en en adoucirent les désagréments autant qu’il leur fut possible.

*Interim*. Le commissaire et notre supérieur retournèrent à Lucko où le Gouvernement fort embarassé fut sur le point de députer un courrier à Pétersbourg. ~~puis~~ Ils prirent ensuite leur route par Derman pour retarder la marche de nos frères qui nous eussent beaucoup embarassés s’ils fussent venus nous joindre avant la réponse définitive. Puis ils revinrent sur les frontières de l’Autriche pour tâcher de négocier cette affaire le plus promptement possible sans avoir besoin d’attendre la réponse des coures respectives, ce qui aurait entraîné des longeurs considérables. J’ai toujours ignoré ce qu'ils ont fait pour y parvenir mais ce que je [171] n’ai pu ignorer c’est que nous voyant dans une position aussi critique ma pauvre tête faillit à se démonter encore une fois et qu’il n’a tenu à rien que je ne fisse encore une sotise. Dans la crainte que toutes ces menées n’aboutissent pour nous à une dispersion dont les suites me paraissaient on ne saurait plus funestes pour moi, je méditais sans cesse où je pourrais me sauver. Le premier trou où j’aurais ~~pu~~ été sûr de trouver la tranquillité eut été pour moi un paradis. Si j’eus pu espérer de pouvoir rester cher les RR.PP. capucins, je n’aurais certainement point cherché d’azile ailleurs, mais quand ils y eussent consenti la chose n’était pas possible et pas même proposable d’après les ordres précis de l’empereur. Je crus cependant entrevoir un moyen de me tirer d’embarras. Le R.P. visiteur des Capucins ~~vint~~ étant venu à passer et ~~resta~~ étant resté quelques jours au monastère pendant que nous y étions, je demandai à lui parler. Après lui avoir fait envisager ce que notre position avait de critique, je lui dis que j’étais résolu, à quelque prix que ce fut, de ne plus rester exposé à tant de tracasseries et que je le priais de me fournir les moyens de me retirer dans quelque communauté de son Ordre et que quand j’y serais, je ferais ce qu’il faut pour légitimer ma démarche. Il parrut entrer dans mes vues et me dit qu’il y penserait, que je pouvais le revenir voir le lendemain. Je n’y manquai pas. Alors il me dit que toutes réflexions faites, il voyait un moyen bien simple, c’était de m’amener avec lui dans sa voiture en habit de capucin et qu’il me ferait passer pour son compagnon, que cela lui était très facile, qu’il s’en retournait à Cracovie où certainement je ne serais pas inquiété, qu’il partait dans deux jours et que je pouvais disposer mes affaires en conséquence. Pour le coup, je crus que j’allais tout de bon me tirer du margouillis. Le désir que j’en avais ne me permettait pas de voir les difficultés qu’il y avait ~~à~~ dans l’exécution de ce projet, que probablement le R.P. visiteur ne m’avait proposé que pour m’éprouver ou pour s’amuser. Je fus le trouver la veille de son départ sur le soir, mais je ne trouvai plus le même homme. Il avait fait des réflexions, me dit-il, la chose n’était pas possible sans s’exposer et m’exposer moi-même, etc. Si cependant je persistais dans mon dessein, il me conseillait, puisque nous allions à Warsovie, de patienter jusques là, qu’il devait écrire au gardien, qu’il lui parlerait de moi et qu’il ne doutait pas que ce R.P. ne fit en sa considération tout ce qui dépendrait de [172] lui pour m’obliger. Je vis bien que ce langage n’était qu’une honnête défaite. Je le remerciai et me retirai. Dès ce moment je perdis toute espérance de me détacher du char auquel j’étais attelé et je vis bien qu’il fallait me résoudre à le tirer jusqu’au bout avec les autres. Ce que je dis, non par rapport à mon état, mais relativement aux circonstances pénibles et épineuses où nous nous trouvions exposés chaque jour, qui me faisaient oublier mon état.

Pendant que je me tracassais ainsi, au lieu de me tranquilliser et de vivre au jour la journée, en me confiant dans la Providence, notre supérieur et le commissaire firent tant qu’ils obtinrent enfin des autrichiens que l’on nous laisserait passer le Bug pour obéir aux ordres de l’empereur de Russie mais aussi pour ne point aller contre les volontés de celui d’Allemagne, que nous ne pénétrerions pas dans le pays mais que nous nous contenterions de cotoyer le fleuve jusqu’aux frontières de la Prusse parce que nous avions des passe-ports qui nous permettaient d’y voyager librement. Quoique cet accomodement nous obligeât de faire 30 à 40 lieues de plus que nous n’eussions eu à faire en passant par le milieu de la Pologne autrichienne, nous le préférâmes encore à l’inconvénient d’attendre les réponses des deux coures, ce qui eut entraîné des longeurs interminables, mais afin que nous ne pénétrions point dans les terres de Sa Majesté autrichienne plus avant qu’il ne nous était enjoint, on eut grand soin de nous donner aussi un commissaire, ce qui nous faisait plaisir parce que, étant sensés alors voyager sous la sauvegarde du Gouvernement, nous trouvions bien plus facilement les voitures et les logements dont nous avions besoin.

Notre voyage du ~~Dag~~ Bug ne fut ni aussi long ni aussi périlleux que celui de la Wistule. Deux barques réunis et tenant à bord de chaque côté en firent l’affaire mais il se fit avec tout l’appareil et avec toute l’authenticité de la chose la plus importante. Les gardes furent doublées et triplées et les commissaires respectifs n’omirent aucune précautions pour s’assurer du côté de la Russie que personne de nous n’était resté dans le pays, du côté de l’Autriche pour avoir une connaissance exacte de tous ceux qui passèrent et ne leur permettre de prendre aucun autre chemin que celui dont on était convenu. Nous fûmes toujours dans la nécessité d'observer le [173] même mode dans notre manière de voyager, c’est-à-dire de coucher dans les granges et de préparer notre nourriture nous-mêmes en plein air à la manière des soldats parce que les juifs plus que partout ailleurs étaient les seuls aubergistes de ces contrée. Nous ne pouvions cependant le plus souvent nous ~~pa~~ dispenser de passer par leurs mains. Ne sachant à qui s’adresser pour acheter ce qui était nécessaire pour notre subsistance, le cellérier était obligé de se servir de leur médiation et ils trouvaient souvent le moyen de nous faire payer les choses beaucoup plus qu’elles ne vallaient. Nous nous sommes trouvés plusieurs fois bien embarassés pour avoir les choses de première nécessité même avec notre argent et d’autres fois de pauvres gens nous en apportaient dans nos granges au-delà de ce que nous en avions besoin, et ainsi nous pouvions dire comme saint Paul : *Scio et abondare, scio et penuriam pati*[[4]](#footnote-4). Comme les religieux de Derman étaient en route pour nous joindre et que vivants à nos frais, il était beaucoup moins dispendieux pour nous de nous trouver réunis, nous fûmes obligés de nous arrêter dès la seconde journée pendant plusieurs jours pour les attendre. Dès qu’ils nous eurent joint nous nous remîmes en route et nous marchâmes à petites journées sans discontinuer jusqu’à Térespol qui était l’endroit où nous devions tous nous réunir encore si nous n’eussions point été retardés.

Je n’ai, Monsieur, aucune anectode bien intéressante à vous raconter relative à ce petit voyage. Ce pays m’a parru plus beau et plus agréable que la Russie polonaise. Il est habité par un nombre très considérable de juifs. Il y a même des villages qui, je crois, en sont presque entièrement composés. Je me rappelle qu’étant un soir descendu dans un de ces villages, endroit fort considérable, plusieurs que la curiosité avait amené dans la grange où j’avais couché mes malades, s’apperçurent que j’étais médecin. Le lendemain de grand matin je me trouvai assailli de plusieurs juifs qui, accompagnés d’un truchemand, vinrent me consulter. Bientôt on me sollicita d’aller visiter des malades dans les maisons. Le supérieur y consentit et m’y accompagna. Ces gens essentiellement avares, voyant que je faisais cela gratis, que je donnais même de l’onguent et des drogues, accoururent en foule et quand il me fallut partir jamais [174] il ne me fut possible de m’en débarasser. Toute la communauté était déjà loin, qu’ils tenaient la bride des chevaux de notre voiture pour les empêcher d’avancer. Je ne laissai cependant pas d’y monter et eux d’en assiéger la portière et de m’obséder par leurs questions auxquelles le plus souvent il ne m’était pas possible de répondre. Ce fut en ce moment qu’une femme juive vint me faire demander comment elle devait s’y prendre ~~comment elle~~ pour avoir des enfants avec son marit parce que sa stérilité était cause qu’il la maltraitait continuellement. Je lui fis répondre que si elle voulait me promettre de faire baptiser au nom du Christ l’enfant qu’elle aurait, je lui en prometterais un. Ma solution ne lui plut pas, fit même certaine impression sur les auditeurs qui se retirèrent et nous profitâmes de ce relâche pour ~~nous avancer~~ partir et rejoindre la communauté qui était déjà fort avancée. Ils ne se découragèrent cependant pas car il y en eut qui prirent une voiture et nous suivirent plus d’une lieue loin. Mais voyant que je ne voulais pas les écouter, ils furent forcés de s’en retourner. Ce malheureux peuple est bien toujours le même. C’était ainsi que par le seul appas d’un avantage temporel, il suivait N[otre] D[ivin] Sauveur partout pour obtenir la guérison de ses malades. Dès qu’il voit quelque guain, quelque profit à faire, il n’est pas de difficultés qu’il ne soit prêt à surmonter. Mais ce que j’ai surtout admiré, c’est l’attachement que ce peuple a conservé pour toutes les pratiques de sa Loi. J’ai eu souvent dans ce voyage occasion de l’observer. Au lieu de m’aller coucher dans les granges où la poussière m’incommodait, je restais le plus ordinairement dans la chambre du cabaret et là je les voyais souvent passer les nuits entières, hommes et femmes réunis, ayant leurs rabins à leur tête, récitant des psaumes ou autres passages de leurs Écritures avec mille grimaces et cérémonies les plus extraordinaires. Je n’y ai jamais rien remarqué qui ne fut dans la plus grande décence. Les principeaux d’entre les hommes avaient sur la tête de grands voiles de soie, mais les femmes y étaient toujours la tête découverte dans un lieu séparé des hommes qui n’avaient alors avec elles aucune communication. C’est une chose admirable de voir que ce peuple infortuné, errant depuis si longtems, privé de ses prêtres, de son temple et de ses sacrifices, ait conservé tant d’amour et de fidélité pour sa religion. [175] Il sera un jour un terrible sujet de condamnation pour une infinité de chrétiens qui ayant en mains les moyens de s’acquitter de leurs devoirs semblent se faire un jeu de les négliger.

Déjà le R.P. abbé était arrivé à Térespol avec les religieux d’Orcha pour nous y joindre et nous conduire avec lui. Comme on refusa de l’y recevoir, il s’embarqua sur le Bug résolu de nous y attendre. Voyant que nous n’arrivions pas et qu’il y était vexé car on ne lui permettait de s’arrêter ni sur un rivage ni sur l’autre, attaqué d’ailleurs, lui et plusieurs de ses religieux de la fièvre ~~d’au~~ intermittente et de la dyssenterie, il prit les devants. Quelques jours après lui arrivèrent les religieuses d'Orcha sur un bateau. On les empêcha de descendre à terre et lorsque nous arrivâmes nous-mêmes à Térespol elles étaient reléguées dans une petite île du Bug où un officier français leur avait procuré des tentes pour se coucher et où elles vivaient comme elles pouvaient. Nous ne fûmes pas mieux reçus que les autres. On nous fit beaucoup de difficultés pour nous laisser entrer enfin. Cependant après bien des débats l’on nous accorda une grande maison bien suffisante pour tout notre monde et par la même occasion les religieuses descendirent aussi et furent logées dans une maison où les religieuses de Bresch vinrent les joindre. Elles ne tardèrent pas alors à remonter sur leur bateau et poursuivirent leur voyage sur le Bug à la suite du R.P. abbé. Pour nous, persuadés qu’il nous en coûterait moins à voyager par terre que par eau et pour éviter d’ailleurs le retardement qu’aurait exigé l’équipement d’une barque capable de contenir tout notre monde et nos bagages, nous nous décidâmes à le faire mais nous étions sans argent et le R.P. seul pouvait remédier à cet inconvénient. Il était parti depuis plusieurs jours et il était difficile de l’attindre. Cependant comme le Bug est très tortueux nous prîmes le parti ~~de le~~ d’envoyer directement par terre un exprès en toute diligence pour l’attendre dans un des endroits où il devait passer, ce qui retarda beaucoup notre départ que nous ne pouvions effectuer sans cela. Heureusement l’exprès l’atteignit encore à tems. Sur nos lettres il ne différa pas un seul instant et nous envoya François (jeune homme qui savait l’allemand. Il aurait désiré se faire religieux mais le R.P. préféra s’en servir pour ses affaires) qui lui tenait alors lieu de domestique pour nous apporter tout ce qu’il pouvait nous donner d’argent. [176] Munis de ce secours nous ne différâmes pas à nous remettre en marche toujours en cautoyant les frontières de la Russie polonaise, ce qui nous obligea à faire de grands détours et nous retarda encore beaucoup. Pendant ce petit séjour à Térespol je trouvai Mr l’abbé Fay chez les dominicains, qui se disposait à partir pour retourner à Léopold où il avait demeuré pendant quelques tems avec les religieuses. J’appris de lui que las et fatigué des voyages et ne se sentant point capable de suivre les nonnes jusqu’en Amérique où le R.P. abbé lui avait dit qu’il les voulait conduire (car c’était toujours son projet) que d’ailleurs ne s’étant pas accordé avec ledit R.P. à cause de plusieurs représentations qu’il avait cru devoir lui faire, il s’était démis de sa charge de directeur spirituel et temporel et que pour tout payement des peines qu’il avait prises il lui avait fallu disputer longtems pour obtenir enfin la soutanne que je lui voyais sur le dos. Il vint nous voir au moment de notre départ. Je remis à ses soins un de nos frères qui était à toute extrémité et que nous étions forcés d’abandonner et nous nous embrassâmes comme deux amis bien convaincus qu’ils ne devaient jamais se revoir.

Notre manière de voyager dans ces contrées ne fut pas différente : toujours mêmes voitures, même manière de vivre et mêmes auberges. À mesure cependant que nous approchions de la Prusse, les villes et les villa~~n~~ges avaient quelque chose de plus apparent, ils étaient plus peuplés et notre arrivée y faisait plus de sensation. Nous ne descendions jamais sur les places publiques sans y être environés d’une nombreuse populace et lorsque nous prenions nos repas c’était toujours sous les yeux d’une multitude de spectateurs. Le peuple ne pouvait trop admirer l’immensité de notre bagage qui était au moins aussi considérable que celui de tout un régiment et ils étaient convaincus que toutes nos caisses étaient remplies des plus prétieux trhésors et s’ils en eussent fait l’inventaire, ils eussent été bien surpris de ne trouver dans la plupart que des vieux bouquins, des vieilles savattes et des chaussons percés, etc. Si nous n’avions pas le profit, nous en avions l’honneur, mais cela ne nous rendait pas plus riches. Cette persuasion du peuple aurait dû nous exposer ou a des vols ou a des insultes. Cependant quoique souvent nous ayons passé des nuits exposés à la belle étoile sur les places, nous ne nous sommes jamais apperçu qu’on nous ait rien volé.

[177] Comme en arrivant à Warsovie nous eûmes certaines aventures ~~qui m’entraîner~~ dont le détail m’entraînerait hors des bornes accoutumées de mes lettres, je prendrai, si vous voulez bien, Monsieur, le tems de m’en raffraîchir un peu la mémoire et je continuerai en finissant celle-ci de vous assurer des sentiments avec lesquels etc...

Vingt-huitième lettre

Comme nous ne devions pas séjourner à Warsovie mais nous embarquer aussitôt sur la Vistule, le R.P. abbé s’était chargé de nous ~~les~~ faire préparer des bateaux en passant. Cependant pour nous assurer d’avantage et éviter tous retardement, notre supérieur jugea à propos, lorsque nous approchâmes de la ville, de députer le cellérier à l’effet de pourvoir à ce qui serait nécessaire pour notre embarquement. Il parrait que la nouvelle de notre prochaine arrivée fit bruit car à mesure que nous avancions vers la ville les curieux et le peuple venaient à notre rencontre. Nous vîmes aussi venir des officiers militaires et des gens de police à cheval qui nous ayant ~~attints~~ atteints nous suivirent comme pour nous escorter. Arrivés à une barrière encore assez éloignée de la ville ils nous firent tous arrêter et toutes nos males et nos pacquets furent visiter avec la plus grande exactitude. N’ayant rien trouvé de contraire ~~aux loix et les~~ ~~on nous~~ aux loix ~~laissa passer~~ après un tems considérable ~~consumé~~ consumé à pure perte, on nous laissa passer pour nous ~~avancer~~ ~~vers Varsovie nous~~ avancer vers Warsovie et plus nous avancions, plus le monde augmentait. La ville du côté où nous y arrivions présente un coup d’œil des plus intéressans. Elle est placée en amphithéâtre sur une grande colline au bas de laquelle coule la Vistule. N’y étant venu que pour nous embarquer, nous n’eûmes pas besoin de monter à la ville. Il s’agissait de nous ~~y trouver~~ trouver près de la rivière un logement assez grand pour y passer la nuit. Un vaste chantier bâti quarrément au milieu duquel était une belle cour parrut au capitaine de la place un endroit propre pour remplir nos vues. À la vérité les galleries n’étaient point fermées, mais nous étions dans la belle saison et les planchers propres et bien unis nous offraient des couches qui ne le cédaient en rien à beaucoup de celles que nous avions déjà trouvé en route dans ce genre. Il en fit la proposition à notre supérieur qui l’accepta avec d’autant plus de reconnaissance que nous nous [178] trouvions à la proximité des bateaux sur lesquels nous devions nous embarquer le lendemain et qui n’étaient pas encore tout à fait équipés. Nous faisons donc entrer tous nos chariots dans la cour du chantier. En un instant nos bagages sont déchargés, chacun a déjà choisi sa place, le couvert est même déjà dressé car nous n’avions encore rien mangé de la journée et nous étions tranquillement occupés à prendre notre pauvre réfection sous les yeux d’une foule incroyable de spectateurs, lorsqu’arrive tout en colère le locataire du chantier, jurant et protestant qu’il ne nous y souffrirait pas pendant la nuit, qu’il ne nous connaissait pas, que nous étions peut-être des malfaiteurs, que nous pouvions mettre le feu à ses bâtiments, etc et qu’il s’en trouverait responsable. Le capitaine de la place qui arrivait dans le moment pour parler à notre supérieur, eut toutes les peines du monde à l’appaiser. C’était lui qui était en faute parce qu’il aurait dû prévenir cet homme auparavant. Il lui promit donc de lui faire justice sur sa demande après qu’il aurait conféré avec le supérieur. À peine lui laissa-t-il le tems de manger, il le conduisit dans la petite maison du concierge et là je vis qu’il y eut entre eux deux de grands débats. Le supérieur demanda à aller à la ville, il y fut même plusieurs fois dans l’après-dîner. J’ai su que d’abord on l’avait beaucoup chicané sur la validité de ses passe-ports, ensuite que voyant que l’on ne pouvait l’attaquer de ce côté, on lui avait reproché que dans nos voyages en Allemagne nous avions mis tout le pays à contribution, en lui disant que l’on ne souffrirait pas que nous voyagions en Prusse de cette manière et que l’on ne confirmerait nos passe-ports qu’à condition qu’il pourrait prouver qu’il avait en main l’argent nécessaire pour son voyage, ce qu’il fit car il avait encore les 100 louis que le R.P. avait donné à Caisersem auxquels il n’avait pas touché. D’après cela les passe-ports furent visés. On statua que nous serions toujours accompagnés d’un commissaire afin qu’aucun de nous ne pusse s’échaper et demeurer dans le pays. Il ne restait plus que l’affaire du gîte à terminer. Le locataire du chantier était toujours aussi intraitable. Il ne voulut pas même entendre parler de propositions pécuniaires. Seulement il accorda aux enfants la permission de passer la nuit dans le coin d’une gallerie qu’il leur assigna, en exigeant encore que toute la nuit il y aurait deux sentinelles préposés aux frais de qui il appartiendrait. Pour nous il nous fallut [179] emporter avec nos couches et une partie de nos effets et aller dormir sur nos bateaux qui n’étaient pas encore tout à fait finis mais qui se trouvaient placés à deux portées de fusil du chantier. Pendant tous ces débats un émigré français vint pour voir son fils qui était parmi nos enfants. Il voulut s’approcher du supérieur pour lui parler, mais aussitôt un officier prussien lui tomba dessus et lui appliqua cinq à six coups de cane de toute sa force. Jamais je n’en ai pu savoir la raison. Cet homme reçut cette aubaine avec une tranquillité qui me surprit de la part d’un Français. On peut juger par là de quel œil nous étions vus dans ce pays.

Toute notre soirée se passa à transporter tout ce que nous pûmes sur nos bateaux et sur le soir nous nous y accomodâmes le mieux qu’il nous fut possible pour y passer la nuit. Nous étions accoutumés à ces sortes de bivaquages et je puis certifier que la plus grande partie de nos frères n’en perdirent pas une heure de someil, au moins est-il certain que la manière dont je les entendis ronfler n’était pas un signe d’insomnie. Pour moi je passai presque toute ma nuit ou sur le rivage ou ~~des~~sur le bateau occupé à contempler les astres ou bien à ~~m’enttre~~ m’entretenir avec une des sentinelles qui parlait très bien français et qui avait été en France, car sur chacun de nos bateaux on en avait aposté deux. Le jour commençait à peine à poindre lorsqu’on vint en grande hâte de chez les enfants me prier d'y aller sans différer parce qu’un d’entre eux venait de se casser la jambe, s’étant pris le pied entre deux planches, en voulant pendant la nuit se lever pour satisfaire à quelque besoin. Heureusement que j’était toujours muni de bandes compresses, etc et de tout ce qui était nécessaire en cas d’accident. Les soldats qui étaient en sentinelle me prêtèrent secours dans mon opération qui fut promptement terminée. Je fis porter le malade en bateau. Tous les autres enfants ne tardèrent pas à le suivre avec tout leur bagage et nous trouvant tous réunis, on détacha les barques qui se laissèrent entraîner par le cours de la Vistule pour nous rendre à Dantzick où le R.P. abbé qui nous avait précédé nous attendait.

Nous voilà donc, Monsieur, encore une fois sur la Vistule. Ce fleuve est à peu près partout le même, c’est-à-dire très large et très spatieux peu profond en plusieurs endroits. Les rives cependant sont dans ces contrées un peu moins désertes que dans la Pologne. Depuis Warsovie jusqu’à Dantzick on compte à peu près 100 lieues que nous avons faites sans nous arrêter [180] sinon pour nous ravitailler et pour célébrer la sainte messe les jours de fêtes et le dimanche. Nous couchions sur nos bateaux et nous y faisions notre cuisine. Il ne me reste dans la tête presqu'aucune idée des villes et des villages par où nous sommes passé et je n’ai receuilli aucune anecdote que je puisse rapporter. Il me souvient seulement d’avoir eu beaucoup à souffrir de la chaleur qui était excessive. ~~que~~ J’étais las de voyager au superlatif et je ne voyais l’heure et le moment où nous serions arrivés quelque part. Mais tous mes désirs ne précipitaient en rien notre marche et ne servaient au contraire qu’à me la rendre plus pénible.

Cependant nous connûmes que nous approchions de Dantzick parce que les rives de la Vistule commençaient à être plus élevées, plus resserrées et plus peuplées. Nous remarquâmes de distances en distances des granges immenses, ouvertes de tous côtés, toutes remplies de bled que les hommes remuaient continuellement avec des pelles (C’est un petit bled d’une espèce particulière qui n’est guère plus gros que du seigle. Il se tire presque tout de la Volinie et fait le principal objet du commerce de Dantzick) et sur le rivage des bateaux plats sur lesquels on en chargeait pour porter vers la ville. Bientôt elle se fit appercevoir et présenta de loin un coup d’œil assez intéressant. On y remarque plusieurs grandes édifices, les maisons en paraissent fort élevées. Cette ville gagne beaucoup plus à être vue de loin que de près car presque tous les battiments sont en briques, sans presqu’aucune architecture. Ce sont de grands magasins pour les marchandises que l’on prendrait pour des prisons. Telles étaient au moins toutes les maisons qui bordaient les quais que nous cotoyâmes en arrivant. On nous conduisit jusqu’à la chambre du commerce pour y présenter nos papiers. Le R.P. abbé nous y attendait et avait déjà fait préparer des chariots et des voitures pour porter les infirmes et les choses les plus nécessaires. Nous n’attendîmes pas longtems notre débarquement. On nous fit passer des bateaux dans des voitures qui nous portèrent dans la ville haute où les RR.PP. brigitins voulurent bien nous donner le logement et comme ils avaient une communauté de religieuses de leur Ordre adjacente à leur monastère, le R.P. abbé y plaça ses religieuses. Par ce moyen il avait tout son monde sous ses ailes. Nous avons passé plus d’un mois dans cette maison où l’on ne nous donnait que le gîte. Du reste nous étions obligés de nous nourrir nous-mêmes. ~~Les r~~ Nos religieuses furent chargées d’apprêter notre nourriture. Jamais nous n’avons été ni plus malproprement ni plus mal. Déjà le R.P. abbé et quelques uns de ses religieux avaient eu la dyssenterie. Quelques-uns mêmes en étaient encore attaqués. La maladie ne tarda pas à devenir générale. On s’en prit aux eaux du pays et l’on nous fit boire de la bière. Nous ne nous en trouvâmes pas mal, mais cela ne suffit pas pour nous guérir. Il eut fallut changer nos cuisinières et même [181] choisir nos aliments et c’est ce que l’on ne fit pas. Nous tombâmes malades les uns sur les autres, les religieuses elles-mêmes. Nous ne perdîmes cependant qu’un vieux frère convers, celui qui s’était joint à nous à Soleure et qui se perdit à notre passage de la Vistule. Comme j’étais fatigué au dernier point et que j’avais moi-même la dyssenterie, je fis tant par mes instances auprès du R.P. que j’obtins qu’il me déchargea de mon emploi de chirurgien. Il n’y consentit qu’avec peine et se vit forcé d’avoir recours au ministère d’un médecin de la ville qui rendit de grands services à plusieurs de nos frères attaqués d’hydropisie. Il nous soulagea beaucoup dans notre dyssenterie, mais il ne pouvait guérir le R.P. abbé d’une fièvre intermittente opiniâtre qui le réduisit bientôt à la plus grande faiblesse et nous fit craindre pour ses jours. Il me fit appeller pour me consulter. Je lui dis qu’en sa considération, je voulais bien encore exercer la médecine mais pour lui seulement et que s’il voulait se mettre entre mes mains, je promettais de le guérir en deux jours. Je lui tins parole. J’empêchai la fièvre de revenir dès le premier jour et depuis ce tems il ne l’a plus revue. Le médecin qui continuait à le visiter n’en eut aucune connaissance et attribua cet heureux succès à la force de ses remèdes. Quoiqu’on m’eut fait la promesse de ne plus m’inquiéter pour les malades, cependant sous le moindre prétexte l’on m’appellait tous les jours en consultation. Je ne pouvais m’en deffendre, la charité exigeant que je rendisse service quand je le pouvais. Cependant comme je n’avais plus l’embarras des malades je tâchais de récupérer pour la nourriture de mon âme tout le tems que les occupations multipliées de mon emploi m’avaient empêché jusque là d’y donner et je donnais aussi chaque jours quelques instans à l’étude. Dans ce genre de vie plus tranquille, ma santé n’en devint pas meilleure car le mouvement et la dissipation m’ont toujours été nécessaires pour me bien porter. L’asthme vint se mettre de la partie et je me trouvai dans le cas de ne pouvoir suivre qu’avec la plus grande peine les exercices de la communauté que nous tâchions d’observer avec autant d’exactitude que si nous eussions été au monastère, attendu que nous en avions toutes les commodités, pouvant disposer de l’église la nuit comme le jour.

Quoique la religion dominante de Dantzic soit la protestante, il règne cependant sur cet article une grande liberté. La ville contient [182] un grand nombre de bons et de fervens catholiques. Les jours de dimanche et de fête, l’église des Brigitins en était remplie. Je me plaisais à me trouver à leurs offices et à considérer la dévotion dont ils étaient animés. J’avais surtout un singulier plaisir à entendre les religieuses brigitinnes chanter. Elles le faisaient avec une ferveur capable de nous confondre. Enfin tout mon tems était employé à méditer par tout ce qui pouvait animer ma piété, ce qui m’a fait beaucoup regretter le petit séjour que nous avons fait dans cette maison. Mais les douceurs et la tranquillité que j’y goûtais malgré mes infirmités devaient me faire craindre que bientôt je serais exposé à de plus grandes épreuves. En effet pendant ce tems, ~~pendant que je goûtais ainsi sans inquiétude les douceurs d’une vie tranquille,~~ le R.P. abbé ne se donnait aucun repos. Il ne savait encore où définitivement il nous conduirait. Son projet de nous faire passer en Amérique ne lui était pas encore sorti de l’esprit mais il y trouvait tant d’oppositions de la part d’un grand nombre de ses religieux qu’il n’osait même en parler. Pour moi je lui dis formellement que si je pouvais seulement soupçonner qu’il y pensât encore, dès le moment je l’abandonnerais et chercherais à me placer quelque part, que j’aimais mieux mourir tranquille dans quelque coin que de m’exposer à périr au milieu de toutes les peines et les tracasseries qui seraient inséparables d’un pareil voyage, de manière qu’il n’en parla plus et il ne fut question que de gagner Hambourg, se proposant, lorsque nous y serions arrivés de laisser là à chacun une espèce de liberté de favoriser ses projets ou de rentrer dans l’Allemagne. Deux voies se présentaient pour aller à Hambourg : la terre et la mer. Le chemin par terre était long et très dispendieux. Le trajet de mer ne laissait pas d’être assez considérable, mais avec un bon vent nous devions être rendus à Lubeck en moins de 6 jours et sans beaucoup de frais. Il préféra donc d’embarquer tout son monde, mais il avait un grand nombre d’infirmes, tous n’étaient pas capables, et surtout parmi les religieuses, de supporter la mer. Il fut donc obligé d’y pourvoir et fit faire les préparatifs nécessaires pour voiturer ceux et celles que la prudence et la charité ne permettaient pas d’exposer à l’air de la mer, [183] quoique la manière dont je m’étais conduit ~~à son égard~~ envers lui ne méritait guère qu’il eut des égards pour moi, il eut cependant la bonté, par condescendance pour ma faiblesse, de me donner l’option. Je n’ignorais pas combien la mer me serait contraire. Cependant pour des raisons particulières que je lui fis connaître et qu’il approuva, je préférai m’exposer aux dangers que je devais courir dans cette petite navigation plutôt que de voyager par terre et puis je n’avais jamais vu la mer, j’étais curieux de pouvoir dire que j’y avais voyagé.

Deux choses nous étaient indispensablement nécessaires pour notre navigation : des vaisseaux et un vent favorable. Il ne manquait pas de vaisseaux de toutes les grandeurs dans le port de Dantzick dont un seul eut été plus que suffisant pour nous porter tous, mais le R.P. voulait que dans cette traversée nous voyagassions tout séparément, c’est-à-dire les religieux, les enfants, et les religieuses. Il était donc nécessaire pour cela de trouver trois petits vaisseaux partant de Dantzick sans carguaison, ce qui ne se rencontre pas toujours facilement. Cependant il s’en trouva trois de trois à quatre cent tonneaux qui devaient sous peu faire voile vers Lubeck. Ce sont plutôt de grosses gribannes que des vaisseaux et si je ne me trompe c’est ce que nous appellions en France des bellandes hollandaises. Il n’y a point d’entre-pont, tout consiste en une cale, la chambre du capitaine, une cuisine et une loge pour l’équipage qui n’est guère de plus de quatre à cinq hommes. Il n’y a que trois mats. Du reste le pont ressemble en tout aux petits vaisseaux marchands. Comme nous devions partir les premiers, la disposition de notre vaisseau servit de model aux autres. Voici comme on l’avait distribué : toute la cale était divisée de part et d’autres en loges placées l’une sur l’autre. Chaque loge pouvait avoir deux pieds et demie d’élévation, de manière qu’on ne pouvait y rester que couché, six pieds de longeur et quatre à cinq le largeur et chaqune était destinée pour deux religieux. S’il y eut des grilles de fer à chaque loge, elles eurent parfaitement représenté ces ménageries dans lesquelles on renferme des animeaux pour satisfaire la [184] curiosité du publiq. Les places où l’on n’avait pas formé de loges contenaient nos bagages et notre approvisionnement qui ne laissait pas d’être considérable en viande, pain, bière, graines, etc car quoiqu’avec un bon vent nous ne dussions rester que 6 jours en mer, nous pouvions, comme il est arrivé y rester 3 semaines et plus.

Tout étant ainsi disposé, il ne manquait plus pour notre départ qu’un vent favorable. Afin de nous mettre à portée d’en profiter aussitôt qu’il plairait à Dieu de nous le donner, le R.P. abbé nous fit toujours quitter la maison des Brigitins, pour nous rapprocher du port qui se trouve situé derière la ville à un éloignement encore assez considérable. D’abord nous traversâmes la Vistule en bateaux puis ceux qui étaient capables de marcher gagnèrent facilement le port à pied. Pour moi je restai sur un de ces bateaux chargé de nos bagages auquel l’on ne fit pas suivre le cours du fleuve parce qu’en cet endroit il est très impétueux mais nous voguâmes sur un canal pratiqué à quelques distances du fleuve dont les eaux clames et tranquilles ne nous ~~menacc~~ menaçaient d’aucun danger. Sur le point d’arriver au port, il fallut cependant ~~d~~ entrer un instant dans la Vistule. Je crus alors que j’alais abîmer tant était violente l’agitation des flots. Nous ne tardâmes pas à entrer dans le bassin du port où nous étant approché du vaisseau qui nous était préparé, nous déposâmes tous nos bagages, jusqu’à ce que le moment d’y monter nous-mêmes fut arrivé. Ce moment se fit attendre longtems, ~~et~~ ce qui nous obligea à nous loger sous des tentes pendant plus de 8 jours. S’il eut fait beau tems, ce petit campement eut été assez agréable mais il faisait un vent nord-ouest affreux qui, malgré que nous fussions au commencement du mois d'août, nous pénétrait de froid. Les premiers jours nous fûmes assaillis par une foule considérable de gens du peuple qui venaient pour contenter leur curiosité mais bientôt on s’accoutuma à nous voir et on nous laissa très tranquils. Nous avions consacré une tente pour le service divin. Nous y disions la sainte messe et y récitions nos offices et quoique dans un pays protestant, jamais nous n’y avons reçu la moindre insulte. Nous faisions notre cuisine en plein air et nous prennions nos repas assis sur le gazon. Quoi que je fusse déjà bien incommodé lorsque [185] nous arrivâmes en cet endroit, j’avais cependant encore assez de force et de respiration pour me traîner. J’en profitai pour contenter ma curiosité et visiter les différents endroits du port, pour aller sur les rivages de la mer y contempler les productions de la nature et les différens points de vue qui s’offraient à mes regards. J’avais abondament de quoi me satisfaire et si j’eusse eu de la santé, je n’aurais certainement pas regretté 15 jours passés dans cette position, mais deux à trois jours s’écoulèrent à peine que par l’effet des vents de mer qui m’ont toujours été contraires, je me vis dans l’impossibilité de faire même dix pas sans être en danger de suffoquer. Il me fallut quitter le rivage, entrer dans le vaisseau, me nicher dans ma loge et là attendre tristement le moment où il plairait à Dieu de nous donner un vent favorable pour mettre la voile. Ce qui me fit plus de peine dans cette circonstance, ce fut de voir le peu d’intérêt que notre supérieur prit à ma situation, soit insouciance, soit parce qu’on était accoutumé de m’entendre plaindre et de me voir souffrir. Si chaque fois que j’avais quelque besoin je n’eusse pas été les lui exposer, on m’eut laissé sans aucun secours et si dans cette circonstance je n’avais pas eu les soins charitables de notre Père Louis de Gonzague qui connaissait tout le pénible de ma situation, je crois que je serais mort dans le vaisseau sans que personne s’en fut mis en peine. Il semblait même que l’on fut convaincu que j’affectais de parraître malade, car un jour le supérieur vint me crier de dessus le bord qu’il fallait que je sortisse au plus tôt, que le vaisseau allait toujours avancer vers la mer et qu’on ne pourrait pas me donner à manger. J’eus beau représenter mon impossibilité et demander en grâces que l’on me donnât quelque chose pour le moment, que cela me suffirait, le supérieur insista en employant les invectives et les reproches. Pour moi, ne pouvant plus y tenir, je l’envoyais nettement promener et heureusement que le Père Louis de Gonzague qui survint, plaida ma cause et obtint de m’apporter ce qui m’était nécessaire. Ce petit prélude m’annonçait ce que j’allais avoir à souffrir. Hélas ! Combien d’autres auraient profité de ces prétieuses occasions pour augmenter leurs mérites par la patience. Quoi que j’en fis si mauvais usage, le Bon Dieu ne laissait pas de me les envoyer de les multiplier même. Plaise à la divine Bonté que si ç’a été pour ma confusion, ce ne soit pas pour ma condamnation. Avant de nous mettre en pleine mer, vous me permettrez, Monsieur, de m’arrêter un peu et de vous renouveller les assurances de la parfaite considération. Etc…

Vingt-neuvième lettre

[186] Dans ma dernière lettre, Monsieur, vous m’avez vu étendu dans la loge qui m’était destinée dans le vaisseau qui avançait doucement vers l’embouchure du port pour être prêt à partir aussitôt que le vent le permettrait. Notre pilote, aussi impatient que nous de mettre à la voile, crut devoir profiter d’un quart de vent qui parraissait le servir, dans l’espérance d’en rencontrer un meilleur lorsqu’il aurait gagné le large. En conséquence il reçut tout son monde à bord, l’encre fut levé~~e~~ et nous partîmes. Si j’eusse joui d’une bonne santé cette petite navigation eut été une fête pour moi. Je me réjouissais dans la seule pensée de pouvoir considérer à mon aise le ravissant spectacle de la mer et d’observer avec soin jusqu’aux moindres choses capables de piquer ma curiosité, mais à peine pus-je me traîner trois fois sur le pont pendant quelques instans, le pitoyable état de ma santé ne me permettant pas de m’y exposer sans danger au milieu des bourasques affreuses que nous eûmes à essuyer continuellement car depuis le jour de notre embarquement, jusqu’à celui de notre arrivée, nous n’avons éprouvé qu’une tempête continuelle. Un vent affreux nous portait vers la pleine mer pendant que pour aller à Lubeck nous n’avions qu’à louvoyer. De tems à autres nous nous rapprochions à l’aide de quelques coups de vents favorables qui ne tenaient pas et nous étions bientôt rejettés plus loin, si notre pilote ~~alors~~ ne se fut laissé approcher d’une petite isle ~~et y~~ où il jetta l’encre pour attendre que la bourasque fut passée. Nous en avions d’ailleurs grand besoin car étant embarqués depuis 12 jours, nous avions besoin de renouveller notre eau qui manquait absolument. Nous demeurâmes deux à trois jours vis-à-vis cette île et j’eus grand mal au cœur de ne pouvoir monter sur le pont pour l’observer mais j’étais si mal de mon asthme qu’il ne m’était pas absolument possible de bouger sans courir les risques de périr suffoqué. Je n’étais pas le seul qui eut à souffrir car la plupart de nos frères furent attaqués du mal de mer et plusieurs en furent bien malades. D’autres avaient encore la dyssenterie et deux ou trois y firent des maladies très sérieuses. Aucun de nous cependant ne fut curieux de donner son cadavre aux marsoins qui abondent dans cette mer et qui sont continuellement à la suite des vaisseaux pour leur servir de pâture. Nous ~~usâmes~~ profitâmes d’abord du privilège que nous donnent les usages de notre Ordre de manger de la viande lorsque l’on s’embarque mais nos provisions en ce genre étant bientôt consumées, nous fûmes ~~bientôt~~ réduits ~~à nous nour~~ au riz, aux grueaux, etc, nos nourritures ordinaires. [187] Mais ce qu’il y eut de plus fâcheux c’est que notre pain se moisit au point de n’être plus mangeable. Il fallut cependant s’en contenter. Pour moi cela m’était bien indifférent car je ne crois pas en avoir mangé une livre pendant toute la traversée. Notre cuisine se faisait sur le pont, dans la cheminée volante où les mattelots ont coutume de fondre leur goudron pour radouber le vaisseau. C’est là que nous avions établi notre marmite. Souvent il arrivait qu’au moment où le cuisinnier la découvrait, une vague venait la remplir et réparer les pertes occasionées par l’ébullition, de cette manière, elle était toujours pleine. Il ne nous fut pas possible pendant trois semaines de célébrer une seule fois le très saint sacrifice de la messe, les mouvements du vaisseau étaient trop violents et nous auraient exposé à des accidens. Nous passions le tems comme nous pouvions. Lire, prier, souffrir étaient à peu près toute notre occupation. Heureux ceux qui avaient assez de santé pour pouvoir aller de tems en tems se désennuyer sur le pont. Jamais je crois le tems ne nous a paru plus long que pendant ces trois semaines. Encore si nous eussions eu quelque consolation de la part de notre supérieur, mais non, étendu lui-même dans sa loge, jamais je ne l’en ai vu sortir pour aller visiter même les plus souffrants. Jamais il ne nous dit rien qui fut propre à nous soutenir et nous encourager. Je ne pus m’empêcher, malgré le silence que nous observions toujours exactement, d’en murmurer hautement dans un jour où j’étais le plus vivement poussé. Je dit tout haut, de manière à être entendu, que j’espérais qu’on aurait au moins la charité de ne pas me laisser mourir comme un chien et qu’il était bien surprenant que le supérieur qui ne pouvait ignorer ma situation ne se donnât pas seulement la peine de me venir visiter. Il descendit en conséquence et vint me proposer de me confesser mais ce fut la première et dernière fois que je le vis.

Cependant la tempête parut se modérer un peu, un vent plus favorable sembla nous vouloir favoriser. Notre pilote fit lever l’encre et après 24 jours de peine et de travaux, nous abordâmes enfin à Lubeck. Nous étions dans le port que je l’ignorais encore car toujours et plus que jamais étendu dans ma loge. Il ne me fut pas possible d’aller sur le pont observer les approches de cette ville, ce qui me chagrina beaucoup car la première vue à une certaine distance est ordinairement ce qu’il y a de plus intéressant. Lorsqu’il fut question de me sortir du vaisseau, il fallut avoir recours ~~à la~~ à une force étrangère car je n’étais plus capable [188] de me traîner. On m’en tira donc comme un sac de bled ou un toneau de marchandise, pour me jeter dans un voiture qui me conduisit en traversant la ville (dont les maisons me parrurent assez bien bâties et fort opulentes) dans un faubourg au-delà, où le R.P., déjà arrivé par terre, nous avait loué une maison. L’on me déposa dans une chambre destinée pour les infirmes qui étaient en grand nombre. Le R.P. instruit de ma situation y parut fort sensible. On peut dire que j’étais plus mort que vif : une fièvre lente, habituelle, un dévoiment dyssentrique qui ne m’avait pas quitté depuis 6 semaines, une oppression ~~continuelle~~ suffoquante et une faiblesse si grande qu’il m’était impossible de faire deux pas sans tomber. Le R.P. vint lui-même me demander ce que je croyais m’être nécessaire pour mon rétablissement. Il ne négligea rien et me fit donner tous les secours dont j’avais besoin. Enfin, avec l’aide de sa charité, en trois semaines je me vis à peu près rétabli et en état de faire les exercices de la communauté, mais je fus un tems assez considérable à reprendre mon équilibre. J’étais tout étourdi. Il me semblait toujours être dans le bateau et agité par les flots de la mer. Encore 15 jours de ménagement m’eussent parfaitement rétabli, mais le R.P. abbé était absent et le prieur, homme dur et peu compatissant consentit à ce que je reprenne le train commun dès qu’il m’en vit capable, (Il faut dire que selon les règlements, tout infirme qui se sent près de son rétablissement doit témoigner au supérieur le désir de sortir de l’infirmerie, mais ordinairement un supérieur charitable se contente de la bonne volonté du religieux et le laisse un tems suffisant pour réparer ses forces.) ce qui fut cause que j’éprouvais encore plusieurs incommodités très graves, en particulier ~~par~~ je fus attaqué d’une crampe d’ectomach qui me mit à deux doigts de la mort et l’asthme ne me laissait pas un seul jour sans me tourmenter, ce qui pouvait un peu venir de notre proximité de la mer. Quelques jours après notre arrivée nous vîmes venir les enfants dont la navigation ne fut pas plus heureuse que la nôtre. Ils se réunirent à nous et furent logés dans le même bâtiment. Pour les religieuses, il est probable qu’elles passèrent sans s’arrêter car nous les trouvâmes déjà placées à Hambourg lorsque nous y fûmes quelque tems après.

Lubeck étant un pays dont la religion protestante est la dominante, nous fûmes dans la nécessité de former une chappelle dans l’intérieur de notre habitation pour y pouvoir célébrer les saints mystères. Nous y établîmes même un petit tabernacle pour y conserver le très saint Sacrement qui était toute notre consolation. Nous y allions à nos heures réglées comme au monastère pour y ~~célébrer~~ réciter [189] nos offices car nous n’y chantions pas. Du reste pendant la journée tous nos exercices étaient les mêmes qu’au monastère. Pendant les premiers jours notre habitation fut le rendez-vous de toute la ville, mais petit à petit le nombre des curieux diminua et nous ne fûmes plus visités que par ceux qui voulaient véritablement s’édifier. Plusieurs Protestans assistèrent à nos offices. Il s’en trouva sur l’esprit desquels l’ensemble de notre vie parrut faire impression, entre autre on a beaucoup parlé d’un ministre, chanoine de Lubeck qui devait faire son abjuration. J’ignore s’il a effectuée ce projet qu’il avait formé en venant nous visiter. En général nous n’avons pas eu lieu de nous plaindre soit des personnes en places, soit du peuple, dans ce pays si contraire à notre manière de penser. Notre séjour y fut au moins d’un mois pendant lequel le R.P. abbé était du côté de Hambourg, occupé de ses religieuses et cherchant un endroit favorable pour nous placer, en attendant qu’il eût pris un parti définitif sur notre dernière destination car je crois qu’il conservait toujours le dessein de nous conduire tous en Amérique. Vers le milieu d’octobre il revint nous trouver et donna ses ordres pour notre départ. Il avait sans doute des projets, car sans diviser alors son monde, il fit diviser également tous les livres et autres effets appartenant à la communauté. Nous avions environs deux ~~heures~~ jours de marche pour gagner Hambourg. Il ne prit donc que les chevaux et les voitures nécessaires pour les bagages et les infirmes et tous ceux qui en furent capable : religieux et enfant, firent le voyage à pied. Ils eurent bien du mal dans ce voyage car les chemins étaient affreux. Plusieurs même furent obligés de monter sur les voitures qui se trouvant surchargées, eurent bien du mal à avancer.

Nous ne laissâmes pas cependant d’arriver dans les bans lieux de la ville de Hambourg qui me parurent très agréablement bâtis et embelis de toutes sortes de ~~belles~~ plantations. Jamais je n’ai rien vu qui approche davantage des environs de Paris. Après avoir traversé un grand faux-bourg dans lequel on nous montra en passant la demeure de nos religieuses (Ce fut dans cette maison que mourut Mlle Perache, religieuse carmélite de la ville d’Amiens), nous laissâmes la ville à droite pour traverser une grande vallée coupée de plusieurs caneaux et agréablement plantée qui nous conduisit dans [190] un autre faubourg ou village.situé sous les rives de l’Elbe, qui dans cet endroit sont formées par une digue très haute pour s’opposer aux inondations de ce fleuve impétueux. C’est là que parmi un grand nombre de maisons de plaisance, attenantes à des jardins bien cultivés, le R.P. abbé nous en avait loué une que nous eûmes bien de la peine à trouver. Il pleuvait à verse lorsque nous y arrivâmes et nous fûmes obligés d’y recevoir toute la pluie à la porte parce que le concierge ne voulut jamais nous l’ouvrir, s’excusant sur ce qu’il n’en avait reçu aucun ordre. Heureusement que quelques voisins, touchés de compassion, eurent la charité de nous mettre à la brie jusqu’à l’arrivée du R.P. qui différa au moins encore une bonne heure. Quoique cette maison nous fut réellement destinée et que le R.P. sut bien que nous devions arriver ce jour-là, non seulement il n’en avait prévenu personne mais il n’y avait même ~~dans~~ absolument rien de préparé pour nous y recevoir. Quoique nos frères fussent extrêmement fatigués, il leur fallut cependant encore décharger et placer tous les paquets et puis attendre jusqu’à 8 h. du soir pour prendre leur réfection car au moment de se mettre à table, l’on s’apperçut que l’on n’avait pas de pain et il fallut aller à la ville, c’est-à-dire à plus d’une demie heure, pour en acheter. Nous étions bien loin de murmurer contre le R.P. et de l’accuser de manquer de charité, en ayant déjà tant de fois éprouvé les effets mais la nature harrassée par la fatigue et pressée par la faim murmurait malgré nous. Après avoir mangé, chacun s’accomoda çà et là le mieux qu’il put sur le plancher et nous passâmes la nuit comme des gens bien fatigués.

Le lendemain la curiosité me fit faire l’inventaire de toute la maison qui me parut charmante, bien disposée et je jugeai, par les meubles de décoration tenant à cloux qui y étaient encore, qu’elle avait appartenu à gens opulents. Il n’y avait du reste pas un seul meuble d’usage, pas un banc, pas une chaise, pas même une table pour y placer un morceau de pain. Les jardins étaient vastes spatieux et en bon état. D’un côté était un [191] verger considérable, bien planté, un grand potager de l’autre, devant la maison l’on voyait un parterre fleuriste élégament dessiné, environné de compartiments en arbustes étrangers. Tour à tour s’élevaient de belles et hautes charmilles taillées avec art. Çà et là l’on avait ménagé de petites pièces d’eau qui se rapportaient à une principale assez considérable du milieu de laquelle ~~s’élevait~~ sortait un roc dans lequel l’on avait taillé une statue représentant un personnage fabuleux. Enfin au bout de ce jardin délicieux était une vaste prairie coupée de plusieurs petits caneaux dont les bords étaient plantés de sauls, d’oziers et autres arbrisseaux aquatiques. L’endroit était charmant mais bien peu convenable à des trappistes. On peut bien dire que c’était pour eux *margarita ante porcos*[[5]](#footnote-5). Ce fut cependant, Monsieur, dans ce lieu enchanté dans ce séjour du luxe et de l’opulence que le R.P. abbé voulut établir celui de la pénitence.(Je dis qu’il voulut établir car j’ai su depuis qu’il fit l’acquisition de cette maison et que son dessein était d’y fixer au moins un détachement de son monde mais le projet n’aboutit qu’à un bon procès dont il fut dupe.) Il divisa les logements, assigna aux enfants leur quartier et aux religieux le leur. Il détermina la place qui servirait pour le réfectoire, celle où l’on établirait la chappelle car les églises sont très rares en ce pays et celle dont la maison dépendait était fort éloignée, et ainsi séparés du monde et de toute ses folies, assis, si j’ose m’exprimer ainsi, sur ses débris nous nous remîmes à remplir tous nos exercices réguliers comme si nous eussions été dans notre monastère.

Pendant que nous vivions paisibles et tranquils, le R.P. abbé était dans un mouvement continuel. La nécessité de pourvoir à notre subsistance et à celle de ses religieux pendant l’absence qu’il méditait, l’obligeait à sortir tous les jours et souvent à faire des absences de plusieurs jours. Aussitôt que sa sollicitude paternelle eut suffisament pourvue à tout, il vint nous trouver et nous dit qu’il se trouvait dans la nécessité de passer en Angleterre avec plusieurs de nos frères. J’ignorais que je dusse être un de ses compagnons de voyage. Lorsqu’il vint m’en faire en particulier la proposition, je lui représentai l’état fâcheux où j’avais été réduit dans notre traversée de Dantzick à Lubeck et que certainement je serais exposé aux mêmes dangers dans ce voyage, que d’ailleurs je ne redoutais rien tant que l’air de [192] l’Angleterre qui était un air marin où je n’avais jamais pu jouir d’un seul jour de santé, qu’il pouvait en juger par l’état où je me trouvais depuis que nous étions à Hambourg, la plus grande partie de mes nuits se passant à souffrir des accès fréquents de mon asthme. Il insista en me disant que nos frères d’Angleterre étaient fort à leur aise, que j’y serais bien et que si je n’y voulais pas aller, il ne pouvait m’envoyer qu’à Darfeld où je n’aurais que de la misère. Je lui répondis que la misère ~~ne me faisait et~~ ne m’avait jamais effrayé et que j’irais volontier dans cette maison où je préférais un peu plus de santé avec de la pauvreté, à l’opulence au milieu des infirmités. Me voyant résolu, il prit les arrangements en conséquence. Nous devions partir à quatre avec deux enfants. II nous obtint des passe-ports, nous fit fournir les hardes, etc dont nous avions besoin, nous donna un peu d’argent et peu de jours après il partit pour l’Angleterre. Le vent tout affreux qu’il était, lui étant favorable, pour nous comme il nous était contraire et qu’il nous empêchait de remonter l’Elbe sur lequel nous avions un petit trajet d’une bonne heure à faire pour aller joindre notre route, nous fûmes forcé de différer notre départ et d’attendre quelques jours jusqu’à ce que le plus fort de la bourasque fut passé.

Il était grand tems que je quitte ce pays car les vents de mer me rendaient si malade que je serais devenu tout à fait incapable de m’acquitter de mes moindres exercices. Les tempettes affreuses qu’il faisait depuis quinze jours sans discontinuer s’étant un peu modérées, les battelliers qui devaient nous conduire jugèrent que nous pouvions nous embarquer sans danger. Le vent cependant était encore bien violent et presque contraire et avec cela la pluie ne discontinuait pas. Nous ne laissâmes cependant pas de monter dans la barque qui n’était qu’une grande gondole dans laquelle nous n’avions absolument aucun abri mais le désir que nous avions de partir et de mettre enfin un terme à tant de voyages et de fatigues inutiles nous encourageait et nous disposait à tout souffrir pour y parvenir. À l’aide des couvertures de nos couches que nous étendîmes sur les rames nous nous fabriquâmes une espèce de cabanne qui nous garantit au moins [193] en partie du vent et de la pluie. La traversée que nous fîmes sur l’Elbe en lutant contre les flots et les vents fut au moins de trois heures. Je ne pouvais me lasser d’admirer avec quelle adresse les mattelots savaient profiter d’un vent presque contraire pour avancer et encore assez vite contre le courant d’un des fleuves les plus impétueux qui existent. Mais nous fûmes bientôt dédomagés de cette orageuse navigation par le plaisir que nous eûmes à parcourir un grand et beau canal ~~qui~~ aboutissant à un bassin considérable qui formait un port rempli de grands bateaux. J’eus un singulier plaisir à contempler ces merveilles de l’art. Ce fut dans ce port que l’on nous débarqua. Et comme c’était dans cet endroit que nous devions prendre la voiture publique où nos places étaient retenues, nous descendîmes à l’auberge pour attendre son départ qui ne devait être qu’au bout de deux jours. Pendant ce tems et le reste de la route qui fut de 15 jours environs, marchant jours et nuits, il ne nous arriva rien de bien remarquable. Les accès d’asthme me firent beaucoup souffrir et ce ne fut pas sans la plus grande peine que nous arrivâmes enfin à Munster, ville principale de la Westphalie.

Il était dix heures du soir lorsque nous mîmes pied à terre. Nous nous présentâmes à plusieurs auberges. On ne voulut nous recevoir nulle part. À minuit nous étions encore sur le pavé. Les polissons se moquaient de nous en nous criant : « Trappistes ! Trappistes ! » car ils n’étaient pas inconnus dans cette ville qui est très fréquentée par le supérieur de Darfeld. Nous jugeâmes par cette réception que quoique la ville fut catholique, les trappistes cependant n’y étaient pas en odeur de sainteté. Enfin cependant un aubergiste eut pitié de nous, nous fit entrer et nous donna à soupper. Nous y prîmes à peine deux à trois heures de someil. Dès qu’il se fit jour nous nous transportâmes chez les R.P. récolets où nous serions descendu en arrivant s’il n’eut pas été si tard. Ils nous reçurent avec bonté et nous permirent de passer toute la journée chez eux. Je profitai de ce petit séjour pour célébrer la sainte messe, ce que je n’avais pas fait depuis notre départ. Nous ne [194] l’avions pas même entendue, ayant toujours été en pays protestant. Nous prîmes aussi tous les arrangements nécessaires pour nous faire conduire le lendemain à Darfeld, village éloigné d’environs sept à huit lieux de la ville. Un particulier s’offrit à nous y voiturer moyenen quatre louis. Nous étions six et ne laissions pas d’avoir encore un certain bagage. Nous ~~ne le laissâmes pas ignorer~~ en donnâmes connaissance à notre voiturier, espérant qu’il s’arrangerait en conséquence. Les chemins d’ailleurs étant horriblement mauvais dans tous ce pays, nous fûmes bien surpris de le voir venir le lendemain sur les 7 h. avec deux mauvais chevaux. Nous n’avions cependant pas à choisir, malgré toutes nos recherches, il était le seul qui se fut présenté. Nous nous mîmes donc en route mais nous n’avancions pas. À 4 h. après-midi nous avions encore 4 lieues à faire. La charrette embourbée jusqu’à l’essieux ne pouvait plus avancer et notre homme voulait nous faire coucher en route. Ce n’étaient pas là nos conventions. Nous étions la veille de la Tous-Saints et nous voulions arriver ce jour-là. Il fallut disputer longtems avec lui. Il consentait à ce que nous prissions d’autres chevaux mais il ne voulait rien rabattre des 4 louis dont nous étions convenu ~~avec lui~~. Enfin après bien des pourparlers, il fut résolu qu’il nous laisserait sa voiture, qu’il se contenterait de 3 louis et qu’un paysan~~s~~ (attelé de deux forts chevaux) à qui nous donnerions le quatrième louis, viendrait nous conduire à Darfeld, pendant qu’il attendrait dans sa maison qu’il vint lui ramener la voiture. Par ce moyen, nous nous trouvâmes voiturés au lieu de notre destination.

Je croyais bien, Monsieur, en arrivant à ce terme avoir atteint celui de toutes mes aventures. Au moins ce fut dans cette confiance que j’entai dans le monastère de Darfled en bénissant le Bon Dieu de nous avoir fait échaper à tant de dangers. Comme ce que j’ai à vous raconter à présent est d’un ordre bien différent, j’interromprai encore ici ma narration pour vous réitérer l’assurance des sentiments, etc...

Trentième lettre

[195] Voilà donc, Monsieur, toutes nos courses terminées. Je vais au moins me reposer pendant dix-huit mois de mes fatigues, dans la solitude de Darfeld, en y ~~pratiquant~~ vaquant aux saints exercices de notre réforme. Il était environ~~s~~ 7 h. du soir lorsque nous y arrivâmes. On chantait le *Salve* à l’église. Nous y fûmes conduits aussitôt pour rendre nos devoirs au premier Maître de la maison. Dès qu’on eut fini de chanter, le supérieur, instruit probablement par le religieux qui m’avait accompagné ou par une lettre du R.P. de la faiblesse de ma santé, vint aussitôt me prendre et sans me dire mot, car c’était le tems du grand silence, il me conduisit dans la chambre de l’infirmerie où sans rien dire de plus il me remit entre les mains de l’infirmier. Vous notterez que ce jour étant un jour de jeûne, nous étions parti le matin sans rien prendre et que je n’avais absolument rien mangé de la journée. L’infirmier qui n’en savait rien, n’ayant reçu du supérieur aucune instruction, s’empresca de me préparer une couche par terre et me fit signe de m’y placer. C’était le moment de la retraite générale mais je ne trouvais pas mon compte à ce marché~~r~~. Quelqu’amour que j’eusse pour la mortification, je n’en avais pas encore assez pour me passer entièrement de manger. Je lui fis donc signe que je n’avais rien pris. Il s’apperçut de sa faute, s’empressa de descendre à la cuisine où il trouva mon dîner tout préparé. Il me l’apporta en me faisant mille signes d’excuses. Je pris quelque chose et me couchai car j’en avais grand besoin. Un religieux plus vertueux que moi n’eut fait dans ce cas aucune observation à l’infirmier. Il se serait couché aussitôt qu’il lui en fit le signe et cet acte de simplicité, contraire au bon sens et à la volonté présumé du supérieur, eut été regardé comme un acte d’une vertu~~e~~ héroïque et consommée.

Je crois, Monsieur, vous avoir déjà parlé dans ma cinquième lettre de l’établissement de Darfeld. Je ne vois rien à ajouter ici à ce que je vous en ai dit. Lorsque j’y suis arrivé ~~ils~~ les religieux n’étaient pas encore transférés à Bourlos mais ils habitaient leurs cabannes de Darfeld où ils étaient encore aussi mal logés que les premiers jours de leur établissement [196] car tous les religieux, les infirmes eux-mêmes couchaient par terre, divisés dans deux ou trois ~~endrois~~ endroits. La plus grande partie était logée au grenier. Notre réforme n’était pas pour eux assez sévère ils y ajoutaient encore dans bien des points quoiqu’il y en eût beaucoup de très essentiels qui étaient très mal observés. La maison était presque habituellement conduite par des prieurs néophites qui ne savaient pas les règlements ou qui les interprétaient à leur manière. Le R.P. supérieur, car il n’était pas abbé, ne résidait presque jamais au monastère, étant sans cesse obligé d’être en course pour trouver les moyens de faire subsister son monde, courses qu’il faisait souvent au péril de sa vie, courses dont s’il eut eu un peu plus d’économie, il eut pu souvent se dispenser mais cet homme était un panier percé qui dépensait l’argent avec autant de facilité qu’il le recevait. Dans les petites apparitions qu’il faisait au monastère on soumettait à sa décision tous les points des règlements qui avaient été contestés en son absence. Il avait une pente singulière à approuver tout ce qui portait les choses à outrance et s’écartait des règles de la discrétion. Cependant dans le particulier, il était trop bon, on peut même dire qu’il excédait en charité. Il accordait à la première demande tous les soulagements qu’on pouvait lui demander. Il ne se méfiait de personne. Heureusement Dieu veillait sur cette maison car il était taillé pour être dupé depuis le matin jusqu’au soir, comme de fait il l’a été très souvent. Plein des principes du R.P. abbé de La Trappe, il eut cru se rendre coupable que de mettre des limites à son zèle dans l’admission des sujets qui se présentaient chez lui. Religieux et enfants tous étaient reçus sans examen, avait-on les moyens de nourrir d’habiller et d’entretenir tant de monde ? On ne s’en mettait pas en peine. Aussi excepté la nourriture qui était toujours abondante pour tous, la plus grande misère reignait dans tout le reste. Les enfants étaient couchés les uns sur les autres dans de mauvais greniers. Ils étaient couverts d’habits tout déchirés que l’on ne pouvait laver parce qu’ils n’avaient pas de quoi changer. En conséquence ces pauvres petits malheureux étaient couverts de teignes et rongés de vermine et par contre les religieux toujours mêlés et confondus avec eux en avaient leur bonne part.

Pour remédier en partie à ces désordres et procurer un peu de place à tant de monde, le supérieur résolut d’élever un petit bâtiment dont la destination en était de ne servir qu’aux enfants. La chose pressait et les moyens manquaient. Il fallut donc aller à la plus grande économie et au plus tôt fait. [197] En conséquence une charpente élevée à la hâte en fit tous les frais et les intervals des poutres furent remplis de la boue de la cour que l’on prit dans une fosse qui avoisinait les latrines. À peine ce monstrueux édifice fut-il achevé (il fut au plus l’espace de deux mois à bâtir) que l’on y logea tous les enfants, ayant soin d’établir dans tous les appartements des fourneaux de fer que l’on échauffait jusqu’au rouge pour sécher plus promptement les cloisons. Une si forte chaleur fit sortir toute l’humidité qui se répendit partout de telle manière que l’on aurait ramassé l’eau à la cuillière auprès des fenêtres et que les livres et tout ce qu’il y avait dans les chambres était comme si on l’eut mouillé. Ces exhalaisons putrides ne tardèrent pas à produire leur influence sur les corps. Les enfants tombèrent malades les uns sur les autres. Le religieux qui était chargé de veiller sur eux fut un des premiers attaqués et en mourut. Bientôt l’épidémie devint générale. La maladie avait tous les caractères d’une fièvre putride maligne. De 128 que nous étions dans la maison, 124 furent attaqués. Il en mourut 10, tant de la maladie elle-même que de la complication d’autres infirmités. J’ai fait moi-même mes 21 jours de maladie. Enfin je n’ai jamais vu rien de plus triste et de plus désastreux de ma vie. Si dans cette fâcheuse circonstance nous n’eussions été secourus par plusieurs de nos frères qui vinrent de Velda, je ne sais pas comment nous aurions fait. Or tout ceci ne fut que l’effet du défaut d’aptitude d’un seul homme pour le gouvernement.

Lorsque j’arrivai à Darfeld, il n’y avait point de religieux qui eut en titre l’emploi de chirurgien. On mettait à la pharmacie le premier venu, sachant ou ignorant, pour exécuter les ordonnances d’un ecclésiastique alsacien émigré qui demeurait au monastère et qui ayant des connaissances assez étendues en médecine leur prescrivait les remèdes, etc. Ce prêtre était un jeune homme de 30-35 ans très vertueux. On lui avait bâti dans l’enclos du monastère un petit hermitage où il vivait seul, uniquement occupé des fonctions du saint ministère car il confessait beaucoup de monde et à soulager les malades qui venaient en foule le consulter de toutes parts. Il allait ordinairement prendre son repas chez le curé de la paroisse, mais tous les vendredis de l’année il mangeait au pain et à l’eau dans sa cèlulle. Il passait [198] le tems du carême comme les trappistes, mangeant aux mêmes heures la même nourriture, une seule fois le jour. Il donnait chaque jour beaucoup de tems à l’oraison. Enfin il semblait que le Bon Dieu l’eût placé dans cette solitude pour ranimer la ferveur des religieux, s’ils eussent été tentés de se relâcher.

~~Les religieux~~ Quelqu’édifiante cependant que fut la conduite de ce vertueux ecclésiastique, l’on souffrait avec peine dans le monastère qu’il fut chargé de visiter les malades et l’on me vit arriver avec plaisir dans l’espérance que je me chargerais de cet emploi. Comme j’avais obtenu parole du R.P. abbé que jamais on ne m’obligerait à le reprendre, je voulus tenir bon et user de mon droit. Mais j’eux beau faire, il fallut céder aux importunités du supérieur et me trouver de nouveau chargé du soin des malades avec cette condition cependant que le susdit ecclésiastique continuerait à pourvoir aux enfants, parce qu’ils étaient presque tous allemands et que je ne connaissais pas la langue, ce qui me mit dans la nécessité de communiquer avec lui, ne fut-ce que pour l’exécution de ses ordonnances car je fus aussi en même tems chargé de la pharmacie. Outre cela, comme cet homme était consulté du matin au soir par un grand nombre d’étrangers, il était devenu si craintif, d’après quelques conversations que nous eûmes ensemble, sur les dangers de la médecine empirique qui était la sienne, qu’il n’aurait plus rien ordonné sans m’avoir consulté, de manière que nous finîmes par être presque toujours ensemble. J’aimais outre cela l’entendre parler des choses spirituelles et du saint ministère car s’il exerçait beaucoup, il avait un grand zèle pour le salut des âmes qu’il portait même quelques fois trop loin et Dieu permit pour éprouver sa vertu que malgré la droiture et la pureté de son cœur, il en fut la victime.

Appellé pour visiter une personne du sexe, Française émigrée, qui était tombée malade dans un village des environs où elle était venue disait-elle dans l’intention de se présenter pour se faire religieuse chez les Dames trappistes, après avoir pourvu à son corps, il tourna tous ses soins vers son âme. Il parvint à gagner sa confiance et ~~parvint~~ à connaître que cette femme menait une vie déréglée et courrait les plus grands risques de se perdre. Touché de compassion, il se sentit embrasé du désir de lui fournir tous les moyens d’exécuter son projet lorsqu’elle serait suffisament rétablie. Pour la soustraire aux dangers auxquels elle pouvait alors être exposée, il eut l’imprudence de lui faire changer d’habits, de la faire venir dans son hermitage, de l’y loger et de l’y nourrir pendant quelques semaines. Il lui fit faire une confession générale et lui procura les livres les plus propres à la toucher et à l’affermir dans la vertu. Mais le Diable qui ne dort jamais inspira à cette malheureuse des sentiments bien différens de ceux dont était [199] animé son libérateur. Elle eut même l’imprudence de les lui déclarer. Il eut dû sur le champ s’en débarasser et ne pas ajouter, en la gardant, une seconde imprudence à la première. Cependant il crut que ce n’était qu’une tentation qui se dissiperait, qu’une fois entrée chez les religieuses, tous les nuages ~~se dissiperaient~~ s’évanouiraient et qu’elle serait à l’abri de tous les dangers. ~~Il s’empressa donc aussitôt qu’elle en fut capable~~ Il s’empressa donc de l’y conduire aussitôt qu’elle en fut capable mais en l’éloignant du feu il n’éteignit pas celui qui s’était allumé dans son cœur. Il n’eut plus, il est vrai, dès ce moment de communication avec elle. Son confesseur fut celui de la communauté et quelqu’efforts qu’elle fît, il lui était impossible de parvenir à lui parler, mais la passion contredite n’en fut que plus irritée et se croyant méprisée elle voulut se venger et le fit d’une manière bien exécrable car elle abusa du sacré tribunal. Elle ne craignit pas de se déhonnorer elle-même en déclarant qu’elle s’était souillée avec ce prêtre et qu’il ne l’avait retirée cher lui que pour se contenter et se satisfaire, etc. Son confesseur, conséquament au statut de Benoît XIV, l’obligea de ~~déclarer~~ dénoncer ce malheureux prêtre à l’évêque ou plutôt ne voulant pas prendre sur lui une démarche aussi délicate, il remit la chose à la décision du R.P. abbé lorsqu’il serait de retour. Celui-ci, sur une pareille déclaration, commença à concevoir des doutes sur la pureté des mœurs de ce saint ecclésiastique. Il interrogea à mots couverts ceux qui avaient des rapports avec lui et quoi qu’il n’ait certainement trouvé personne qui put lui rendre de sa conduite le témoignage le moins suspect, il aucthorisa et obligea même la soit-disante religieuse à en écrire à son évêque qui demeurait dans le pays. L’évêque, surpris d’une pareille délation sur le compte d’un prêtre qu’il honnorait et qu’il estimait, ne put cependant s’empêcher d’y ajouter foi en voyant qu’elle venait d’une pareille source. Il manda son diocésain, que j’avais déjà prévenu du coup fatal qui le menaçait, m’étant apperçu de la trame infernale que l’on ourdissait contre lui. Le sujet obéit et se transporta sans différer chez son prélat qui, au lieu de le recevoir avec bonté comme [200] il avait coutume de le faire, jetta sur lui un regard foudroyant en lui disant que jamais il n’aurait soupçonné pareille chose de lui, qu’il ne lui en dirait pas davantage, que sa conscience lui en disait assez, qu’il exigeait que sous huit jours non seulement il quittât Darfeld, mais même le pays et qu’il lui enjoignait d’aller sur les frontières de la France, dans le lieu où les ecclésiastiques étaient le plus persécutés, y travailler au salut des fidèles qui manquaient de secours et y expier, s’il était possible par l’effusion de son sang, les crimes détestables dont il s’était souillé.

Une pareille réception eut jetté tout autre dans la consternation, mais notre vertueux prêtre, sans répondre un seul mot pour se justifier, dit à son évêque qu’il laissait à Dieu le soin de faire connaître son innocence, que pour lui, tout ce qu’il avait à faire c’était d’obéir aux ordres de Sa Grandeur et qu’il allait s’empresser de les exécuter. Une pareille réponse aurait dû édifier l’évêque et lui faire sentir que le trait lancé contre le ministre du Seigneur était parti de l’Enfer, mais il était si convaincu de la vérité de la déposition, qu’il lui tourna aussitôt le dos en ajoutant le plus sanglant de tous les reproches, celui de le traiter d’hyppochrite.

Après deux jours d’absence, il revint au monastère, toujours aussi guaï et aussi ouvert qu’à son ordinaire. Il ne donna à connaître à personne ce qui venait de lui arriver. Cependant, me doutant de tout ce qui se passait, je crus remarquer par instant dans sa figure les expressions de la tristesse et du chagrin. Il était pensif et distant de tems en tems. Je jugeai alors sans craindre de me tromper, qu’on lui avait porté quelque coup funeste. ~~Je lui dis ce que~~ Me trouvant un jour seul à seul avec lui je lui dis ce que je pensais et lui, content de trouver cette occasion de décharger son cœur accablé dans le sein d’un ami, me raconta toute son aventure, telle, Monsieur, que je viens de vous la raconter. Je l’encourageai, le plus qu’il me fut possible, à supporter cette épreuve avec générosité et à ne mettre sa confiance qu’en Dieu qui pouvait seul le tirer de ce mauvais pas et en attendant de se mettre toujours en disposition d’obéir. Après quelques jours qu’il employa à régler ses petites affaires, à finir un grand nombre de confessions qu’il avait commencées, il partit au grand contentement du Diable à qui il ravissait chaque jour un grand nombre d’âmes.

[201] Mais bientôt la malheureuse recluse apprit le succès de sa malice. Sa conscience ne lui laissant aucun repos, contente d’un côté de s’être vengée mais de l’autre au désespoir d’avoir perdu celui ~~qu’elle~~ que sa haine ne pouvait l’empêcher d’aimer, elle revint sur ses pas, confessa son crime et s’empressa par une rétractation en bonne forme de réparer auprès de l’évêque la réputation de celui qu’elle avait si indignement déchirée. L’évêque plein d’admiration, pour la vertu de son diocésain, ne perdit pas de tems, sûr de le trouver ou l’obéissance l’avait envoyé, il le fait appeller, il lui demande pardon de sa trop prompte crédulité et pour compenser la peine qu’il lui a occasionée, il lui procure dans le pays une place de vicaire perpétuel dans une nombreuse paroisse où il trouva abondament de quoi exercer son zèle pour le salut des âmes et contenter le goût qu’il avait pour le soulagement des malheureux. Mais j’ai appris depuis que son zèle se trouvant encore trop à l’étroit dans cette place, il était allé en Russie ~~qui~~ se joindre aux jésuites qui ont eu le bonheur de pouvoir se réunir dans ces contrées pour travailler à la conversion des pécheurs. Quelque part qu'il soit, je ne l’oublierai jamais. Puisse le souvenir de ses vertus, exciter ma lâcheté et m’animer à mener une vie semblable à la sienne.

Cet ecclésiastique, Monsieur, m’eut été d’un grand secours s’il eut encore demeuré parmi nous au moment de l’épidémie dont je vous ai déjà parlé car étant tombé malade moi-même et n’y ayant que moi pour conduire la maladie, mes frères se trouvèrent pendant plusieurs jours que je fus sans connaissance, tout à fait abandonnés car tant que j’ai eu ma tête, non seulement je me conduisais moi-même mais je dirigeais encore de mon lit le traitement de tous les autres. On comprit alors au monastère la perte que l’on avait faite en perdant ce vertueux ecclésiastique, au départ duquel personne ne fit parraître la moindre sensibilité et à qui même je ne crois pas qu’on ait offert la moindre récompense pour tous [202] les importants services qu’il avait rendu à la maison. On lui écrivit et malgré le nombre de ses occupations, mettant sous les pieds tous ressentiment il s’empressa de voler à notre secours. J’eux encore assez de présence d’esprit pour le reconnaître lorsqu’il vint se présenter à mon lit. Je lui serrai la main en pleurant et en lui disant que je n’attendais rien moins de sa vertu que la démarche qu’il faisait aujourd’huy pour une maison qui ne l’avait payé que d’ingratitude mais que Dieu serait sa récompense. Il me témoigna de son côté la plus grande sensibilité. Ce fut la seule et dernière fois que j’eus la consolation de lui parler, soit qu’il soit reparti tout de suite soit que l’absence de mon esprit ne m’ait pas permis de m’appercevoir des soins charitables qu’il nous prodigua dans cette épineuse circonstence.

Cette affreuse maladie, Monsieur, dura plus de trois mois pendant lesquels, si vous en exceptez les 21 jours que j’eus moi-même la fièvre et pendant lesquels cependant je ne fus pas toujours sans sollicitude, je n’ai pas eu un seul moment de relâche. Seul et sans autre secours pendant les premières six semaines que les soins d’infirmiers négligents, j’étais obligé de pourvoir à tout et si Dieu n’eut pas permis que je tombasse malade moi-même, nous n’eussions pas je crois perdu 10 de nos frères car il en mourut cinq pendant le tems que je fus attaqué. Le premier de tous qui mourut fut le religieux supérieur des enfants. Jusques là plusieurs avaient été poussés jusqu’à la dernière extrémité, mais ils étaient la plupart en convalescence. Celui-ci était le mignon du supérieur qui était lui-même attaqué de la même maladie à Munster, car cette maladie reignait aussi dans le canton, quoiqu’il soit vrai qu’elle ait été déterminée chez nous par l’imprudence dont j’ai eu l’honneur de vous parler. Tous les jours il me faisait écrire que les médecins ne voulaient pas que l’on saigne, qu’il fallait faire telle, telle chose, etc. Je me trouvai contre-caré dans mon traitement. La crainte que l’on m’attribuât les accidents qui pourraient arriver me fit lâchement [203] rester spectateur oisif dans une scène où je devais être le principal acteur et puis mon malade peu~~t~~ raisonable, ne voulut pas même se soumettre au régime que je lui traçais. Il mourut noir et gangrené depuis les pieds jusqu’à la tête. Personne ne se présentant pour l’ensevelir car la frayeur commença à s’emparer de tous les esprits, je me gardai bien de reculer dans une aussi prétieuse occasion d’exercer la charité. J’ensevelis le cadavre. Je ne pris imprudament aucune précaution et le lendemain je fus attaqué de la maladie. J’étais sans connaissance lorsque les médecins de Munster ayant appris que l’épidémie régnait chez nous depuis plus de six semaines et que nous n’avions encore presque personne de morts écrivirent pour connaître le traitement que j’avais suivi jusques là. On répondit que j’étais moi-même attaqué dans le moment et incapable de satisfaire la curiosité de ces messieurs mais qu’ayant coutume d’écrire chaque jour tout ce que je faisais et les remèdes que je donnais, ils trouveraient dans mon journal la réponse à leur demande. Il leur fut donc envoyé. Ils en firent l’examen et en le faisant repasser au monastère, ils y joignirent la réponse suivante : « Nous ne pouvons qu’approuver le traitement, mais nous sommes bien surpris qu’avec des moyens aussi simples vous ayez un si grand succès, pendant qu’employant ~~chaque jour~~ les armes les plus fortes de la médecine ~~nos~~ grand nombre de malades nous périssent chaque jour entre les mains. » On ne peut, au vrai, de traitement plus simple que celui que j’ai suivi dans ~~le traitement~~ la cure de cette maladie. Tout consistait à tenir le ventre libre par une décoction de pruneaux avec la crème de tartre éguisée d’un peu d’hémétique et lorsque la tête se prenait, ce qui a toujours eu lieu plus ou moins, je n’épargnais pas le camphre. Je n’étais pas encore rétabli que je me faisais traîner auprès du lit des malades pour leur administrer les [204] secours que je croyais nécessaires car convaincu que je ne pouvais attendre de secours véritables que de l’application prudente des remèdes généraux dès l’invasion de la maladie, je me mettais peu en peine des clabaudages des médecins. L’état de mon malade était ma seule boussole et lorsqu’on venait à m’objecter leurs principes, je répondais que j’étais prêt à obéir à un médecin qui m’ordonnerait quelque chose étant auprès du lit du malade, mais qu’hors de là, moi y étant, j’avais encore plus de confiance en mes propres lumières et bien m’en a pris car je crois que si je me fusse laissé conduire par tout ce que l’on me disait, nous eussions perdu plus de 20 sujets. De 70 enfants qui furent tous attaqués, il n’en mourut qu’un seul des reliquats de la maladie et des neuf grandes personnes, il y en eut quatre dont deux poitrinaires et deux autres attaqués depuis longtems du scorbut qui rend presque toutes les maladies putrides mortelles. Pendant tout le tems que j’ai été couché, il en a coûté plus de 50 écus à la maison en drogues inutiles que l’on envoyait de la ville, et moi pendant tout mon traitement, calculs faits, il n’en a pas coûté 10 écus. La convalescence des malades fut ce qu’il y eut de plus dispendieux car elle était longue et ils avaient besoin de nourritures choisies et succulentes. Je fis présenter requette au supérieur à l’effet d’obtenir le monastère de Bourleau, situé à une petite heure de la maison, pour y transporter les enfants à qui un bon air et l’exercice était nécessaire après cet accident. Plusieurs religieux y furent aussi pour achever de s’y rétablir et ce fut par ce moyen que l’on obtint petit à petit une espèce de possession de cette maison abandonnée. Aujourd’huy, nos frères en jouissent pour 20 ans et probablement qu’ils parviendront à la posséder à perpétuité. J’ai trouvé moi-même un grand avantage dans cette division de mes malades parce que cela m’obligea à aller et venir plusieurs fois la semaine de Darfeld à Bourleau, ce qui ne contribua pas peu à mon parfait rétablissement.

Vous voyez, Monsieur, que je n’ai pas eu le tems de beaucoup [205] me reposer dans cette maison et que je suis fort heureux de n’avoir pas succombé à la besogne dans cette fâcheuse circonstance, je crois vous l’avoir déjà dit, grâces aux secours charitables que vinrent nous donner plusieurs de nos frères qui demeuraient à Velda et en particulier au Père Louis de Gonzague avec qui, seul pendant plus de six semaines ~~nous avons~~ j’ai soutenu tout ce que le travail et la sollicitude peuvent avoir de plus pénible car tous les autres finirent aussi par tomber presque tous malades.

À ce mot de frères de Velda, votre curiosité, Monsieur, se trouve sans doute piquée. Je vais donc vous dire ~~en peu de mot~~ brièvement ce que j’en sais. Leur histoire d’ailleurs a une connexion essentielle avec la nôtre.

Vous savez qu’en partant de Hambourg j’ai laissé nos frères dans une maison de plaisance située près de la ville, nos religieuses dans un des fauxbourg et le R.P. abbé en Angleterre. Il ne tarda pas à en revenir. C’est sans doute dans ce voyage qu’il prit des mesures pour y faire passer des religieuses qui y sont encore. J’ignore comment elles y sont, ce qu’elles y font et comment elles y vivent. À-t-il eu le dessein de se fixer à Hambourg ou tout au moins d’y établir une partie de son monde ? On pourrait le croire puisqu’il fit l’acquisition de la maison et des jardins où nous étions logés, acquisition qui lui vallut un bon procès dont il ne se tira qu’avec une perte fort considérable. Il lui fallut donc en déloger. En conséquence ~~il fallut~~, il vint en Westphalie chercher place tant pour ses religieux que pour ses religieuses. Il plaça une partie de celle-ci dans une maison de Paderbornn et l’autre fut envoyée à Darfeld (Lorsque j’y arrivai, je trouvai déjà un commencement d’établissement consistant en quelques baraques dans le goût du monastère des hommes et un petit oratoire, le tout attenant à la maison des religieuses. Les pauvres filles y vivaient misérablement en plus grand nombre que les bâtiments ne pouvaient en contenir. Ce fut encore bien pis lorsqu’il leur arriva du renfort. On travailla alors pour augmenter leur habitation. Le tout se fit à la hâte et sans ordre. Elles y ont eu considérablement à souffrir.) Elles ne furent pas exemptes de l’épidémie et perdirent un très grand nombre de sujets.) Pour les religieux, ils leur loua un grand château dans un village de la généralité de Paderbornn, appelé Velda. Il y en fit d’abord venir la plus grande partie et en laissa un certain nombre à Hambourg pour soutenir les intérêts de la maison, jusqu’à ce que le procès fut terminé. Alors ils se réunirent tous à Velda où ils ont vécu au moins un an, accommodant leurs exercices et leur régularité à leur position, comme nous étions dans l’habitude de faire depuis près de trois ans. [206] Ce fut donc de cette maison que nous vint le renfort de religieux qui nous aida à soutenir la terrible épreuve où il plut à Dieu de nous mettre. Tel était l’état des affaires du R.P. lorsque sur la fin de 1802 il vint à Darfeld pour visiter les religieuses et régler ce qui les concernait. Il y resta environs 8 jours. Comme en sortant de Hambourg je l’ai entièrement perdu de vue, je ne puis, Monsieur, vous rendre ici aucun compte de toutes ses démarches mais on se figure facilement qu’il n’a pu demeurer longtems tranquilles et que de Hambourg à Velda, de Velda à Paderbornn et vice-versa, il n’a fait qu’un chemin car ces différens déplacements ne pouvaient se faire sans beaucoup d’activités et de sollicitudes dès à part lorsqu’on fait partout attention au goût qu’il a pour les voyages.

~~Déjà~~ Il y avait à peine un an que j’étais à Darfeld, assez content de mon sort car après tout j’y trouvais, là comme ailleurs, ce que j’étais venu trouver en entrant dans l’Ordre, ~~et que~~ l’éloignement des dangers et des misères du monde dans un genre de vie, il est vrai pénible à la nature mais que j’avais embrassé de bon cœur et avec toute connaissance de cause, lorsque le bruit se répandit que le R.P. abbé faisait des démarches pour rentrer en Suisse et qu’il n'était pas sans espérances. À cette nouvelle, je senti renaître en moi le désir que j’avais toujours conservé de revenir mourir à La Valsainte et je crus devoir lui écrire que s’il réussissait, je me recommandais à lui pour être un des premiers qu’il voulut bien rappeller, qu’outre la raison d’attachement que j’avais pour La Valsainte que je regardais comme ma mère, j’espérais y retrouver la santé que j’avais perdu ~~dans tous nos voyages~~ ou tout au moins qui s’était grandement altérée pendant tous nos voyages. Je ne reçus de lui aucune réponse, mais, dans son voyage, il me dit qu’à la vérité, il avait eu quelques espérances mais qu’elles s’étaient plus que jamais évanouies, que la Suisse était entièrement boulversée et que jamais nous n’y pourrions rentrer. D’après une réponse aussi positive, j’avais déjà pris mon parti et je ne songeais plus qu’à finir mes jours à Darfeld. Ce que j’ambitionais le plus c’était de les finir tranquillement. Mais je ne [207] je ne suis pas né plus qu’un autre homme pour le repos et telle a toujours été la disposition de la divine Providence à mon égard que quand je n’ai pas été agité par les circonstances extérieures, ma mauvaise santé a toujours été alors pour moi un sujet d’épreuve, mais au milieu de tout cela je n’ai, grâces à Dieu, jamais eu aucune de ces peines et aucuns de ces désagrémens personels qui seuls sont capables d’empoisoner la vie. Partout où j’ai été, je puis me flatter d’avoir eu l’amitié et la confiance de tout le monde et si nous n’avons pas toujours été d’accord avec le R.P. abbé dans notre manière de voir et de penser sur bien des chose, je suis sûr d’avoir toujours eu son cœur, comme je puis l’assurer qu’il n’a jamais été un seul instant sans poscéder le mien et si je ne lui eusse pas été autant attaché, je ne me serais pas souvent fait tant de peines de bien des choses qui après tout l’intéressaient beaucoup plus que moi. Vous me pardonnerez, Monsieur, cette digression qui ne vous paraîtra peut-être pas trop bien placée mais comme dans le cours de ces mémoires il m’est souvent échapé bien des choses qui pourraient vous donner à soupçonner sur la pureté de mes sentiments à l’égard du R.P. abbé, j’ai saisi avec avidité cette occasion de vous faire connaître, en bon picard, le vrai de ma manière de penser à son égard.

Mon parti était pris de rester le reste de mes jours en Westphalie. Nous commencions à respirer après la fâcheuse épidémie que nous avions éprouvé lorsque nous apprîmes que le R.P. abbé était parti pour la Suisse avec deux religieux et deux enfants. Cette nouvelle fit revivre mes désirs et je méditais sur les moyens de faire auprès du R.P. de nouvelles instances, lorsqu’il arriva lui-même à Darfeld. Je m’empressai de l’aller trouver. Il me confirma la nouvelle et sans me laisser le tems de lui faire aucune demande, il me dit qu’il venait me chercher, que les Suisses en le voyant arriver avec deux religieux qui leur étaient inconnus parce qu’il n’étaient pas profès de La Valsainte, avaient demandé ce que nous étions devenus et avait exigé qu’il revint nous chercher et moi, nomément. Je fus au comble de ma joie et quoique j’eusse toujours eu une telle horreur des voyages que jamais je ne m’y suis mis qu’avec peine et malgré moi, cependant je me disposai à partir avec un contentement qu’il ne [208] me serait guère possible d’exprimer. Ma joie n’avait certainement rien de naturel et d’humain car outre que mon sort ~~loin~~ n’était point dans le cas de s’améliorer à La Valsainte en le considérant du côté de la règle et des observances religieuses qui à raison du froid, etc. y sont beaucoup plus pénibles qu’ailleurs. En quittant Darfeld je quittais une maison où si j’eusse voulu profiter de l’indulgence et de la bonhomie des supérieurs, je pouvais faire tout ce que je voulais car il ne tenait qu’à moi d’entretenir correspondance de lettres avec ma famille, le supérieur voulant m’y engager, d’avoir des communications avec tous les étrangers, de sortir et rentrer quand je voulais, etc, etc... Cependant j’aimais mieux rentrer à La Valsainte avec un vrai désir d’y vivre dans la plus exacte et scrupuleuse exactitude à remplir tous mes devoirs. Ce fut dans cet esprit, Monsieur, que je me disposai à partir. Comme je me suis déjà beaucoup plus étendu dans cette lettre que je n’ai coutume de faire, je remettrai, s’il vous plaît, à vous faire la description de notre voyage dans la lettre suivante. Croyez-moi toujours en attendant, votre etc…

Trente et unième lettre

Jusqu’ici, Monsieur, je ne ~~me suis~~ m’étais jamais mis en route de fois que ce ne fut malgré moi et chaque fois qu’il fallait déloger, ne fut-ce que des granges où nous hébergions en Pologne, c’était toujours de mauvaise humeur et à contre-cœur, mais aujourd’huy je parts, je vous l’avoue, avec un vrai plaisir. Le R.P. abbé nous avait donné rendez-vous à Bourleau car il y était allé dès la veille pour y choisir deux enfants qu’il voulait amener avec lui. En conséquence ~~moi quatrième nous~~ je sortî~~me~~s de grand matin du monastère pour ~~nous~~ m’y rendre. Personne n’ignorait ma destination dans la maison. Je fis mes adieux à tous ceux que je rencontrai mais je n’en reçu que les témoignages de l’indiférence monastique. J’espérais que dans ce moment on se souviendrait des services que j’avais rendu à la maison et qu’on me ferait parraître un peu de reconnaissance mais probablement la crainte de diminuer par cette petite satisfaction, le mérite que je pouvais en attendre fit qu’on en usa à mon égard avec un froid qui me fut des plus sensible. Je fus cependant un peu dédomagé en arrivant à Bourleau car pendant que nous attendions le R.P., un des frères du Tiers-Ordre qui fut deux [209] fois à toute extrémité et à qui je n’avais point épargné mes soins, me voyant sur le point de partir, vint se jetter à mon col et me serrant entre ses bras, me donna par ses pleurs une marque qui me fut bien prétieuse de sa reconnaissance. J’y fus d’autant plus sensible que je ne m’y attendais pas et je ne pus m’empêcher de lui dire ~~dans~~ en la présence même du supérieur : « Mon ami, vous me payer pour tous les autres. » Nous montâmes aussitôt en dans une voiture qui était traînée par nos propres chevaux et conduite par le Frère Nicolas, famillier de La Valsainte (Ce Frère Nicolas était un jeune francontois qui n’ayant pu tenir comme convers, resta avec nous en qualité de frère donné. Le R.P. mit en lui toutes sa confiance pour les commissions et il la méritait. Il quitta alors les frères donnés pour être famillier ou domestique. Il nous a suivi dans tous nos voyages et nous a rendu les plus importans services, souvent au péril de sa vie. De retour à La Valsainte il demanda quelques adoucissemens qui lui étaient dus. Ne recevant aucuns gages, on les lui refusa. Il se présenta une place avantageuse dans une maison de chartreux. On l’y laissa aller en lui refusant même une pièce de 3 F pour faire son voyage). Nous prîmes notre route par Dribourg, petit village à 4 à 5 lieux de Paderbornn où le supérieur de Darfeld avait obtenu un petit terrin et où il fit élever un espèce de monastère dans le goût de celui de Darfeld. Il était fort agréablement situé, d’un côté sur le bord d’une épaisse forêt et de l’autre il dominait sur une immense vallée environée de très hautes montagnes. Nous y passâmes la nuit. Le R.P. y avait déjà fait venir plusieurs des religieux de Hambourg, en particulier les plus infirmes. Le supérieur de cette maison était obligé d’aller toutes les semaines à la ville confesser les religieuses. Le lendemain de grand matin nous nous remîmes en route et nous arrivâmes de bonne heure à ~~Paterdorne~~ Paderbornn. Le R.P. m’y fit visiter ses religieuses que je trouvai abîmées d’infirmités et de misère. Il passa toute sa journée à mettre ordre à ses affaires et s’il ne m’eut donné quelques lettres à écrire je me serais grandement ennuyé. De Paderbornn nous vîmes à Velda où nos frères étaient en pocession d’un grand et vaste château avec jardins et terres adjacentes que le R.P. avait loué bien cher d’une dame. Nous y avons passé les fêtes de la Pentecôte. Nous eûmes la douleur d’y voir mourir un de ceux qui étaient venus à Darfeld nous assister dans notre épidémie. Il avait remporté avec lui le germe de la maladie qui étant venu à se déveloper l’emporta en 14 jours. il était déjà à l’extrémité quand nous arrivâmes. Heureusement l’on s’apperçut que c’était cette même maladie. On prit des précautions et elle ne fit aucuns ravage. Cette circonstance précipita le départ du R.P. abbé car il avait peur et cette frayeur n’était sans doute fondée sur aucune considération personelle mais sur le malheur qu’il y eut eu pour nous si, dans ces circonstances aussi délicates, nous eussions eu le malheur de le perdre. Quoi qu’il en soit, il nous fit partir précipitament pour prendre cette fois tout de bon le chemin de la Suisse. Nous étions six dans la voiture et bien chargés de bagages. Elle était attelée de [210] quatre chevaux à nous appartenants et le R.P. ne voulait pas que l’on fit moins de 15 à 18 lieux par jour, nonobstant tous les accidens qui pouvaient arriver aux chevaux, ce qui contristait fort le pauvre Frère Nicolas. C’est une chose bien difficile à concilier dans le R.P. que l’amour qu’il a pour les chevaux et le peu de soin qu’il a de les ménager. Nous voyagions en habits religieux ce qui nous obligeait à nous cacher lorsque nous passions quelque ville, aussi nous n’arrêtions jamais. Nous avons eu mêmes dans certaines auberges de village de la peine à trouver à nous loger. Le Frère Nicolas s’étant endormi sur ses chevaux, nous faillîmes un jour à verser dans un fossé assez profond. Une roue commençait déjà à s’y engager lorsqu’un voyageur qui passait heureusement s’en apperçut. Nous en fûmes quittes pour la peur. Nous ne sommes descendus pendant tout notre voyage que deux fois dans une communauté religieuse. Je ne me rappelle point du nom ~~de l’~~du premier endroit qui quelques jours auparavant avait éprouvé un ouragan des plus affreux. Une grande partie des arbres des forêts étaient renversés. On n’y voyait ni n’y entendait plus un seul oiseau qui tous avaient été tués par la grêle. Les arbres fruitiers étaient dépouillés de leurs feuilles comme en hiver et la terre battue ne présentait nulle part aucune marque de culture. Je n’ai jamais rien vu d’aussi désastreux de ma vie. Toutes les dépendances de l’abbaye où nous descendîmes avaient essuyées les ravages de ce terrible fléau et la maison elle-même n’avait pas été épargnée. Un bâtiment tout entier était ébranlé et la plus grande partie des vitres y furent cassées. Nous ne laissâmes cependant pas d’y être fort splendidement reçu. On nous y servit un très beau dîner en table ronde auquel se trouva l’abbé avec toute sa communauté, un colonel de hussards à qui l’on fit grand honneur et plusieurs étrangers. Comme jusque là nous ne nous étions pas encore trouvé exposés à semblable occasion, nous ne savions trop comment nous comporter. Suivre les règlement à la lettre à une si bonne table, la chose était bien difficile tant à cause de la multiplicité des mets que des sollicitations des convives. Nous crûmes que nous n’avions rien de mieux à faire que de suivre ce principe : *regis ad exemplar*[[6]](#footnote-6). En conséquence nous considérâmes ce que ferait le R.P. abbé et voyant qu’il mangeait et [211] buvait de tout sans scrupule, nous ne crûmes pas devoir suivre d’autre exemple. En conséquence nous dînâmes et bûmes fort bien ce jour-là. Cette petite circonstance nous a fait comprendre que le R.P. abbé n’est pas toujours aussi à plaindre que l’on pourrait se l’imaginer dans tous ses voyages. ~~Je ne crois pas que~~ Je ne me souviens pas que nous ayons couché dans cette abbaye. Après en avoir considéré toutes les bautés nous reprîmes notre route. Nous étions dans le tems de l’octave du Très-Saint-Sacrement que nous célébrâmes le mieux qu’il nous fut possible. Le jour de la fête nous pûmes assister à la procession dans un village et j’y fus très édifié de l’ordre, de la décence et du chant. Tout le peuple y fit paraître une grande dévotion. Le ~~jour~~ ~~la veille~~ mercredi de l’octave nous couchâmes dans un prieuré de bénédictins dépendant de la grosse abbaye dont je viens de parler. Un de nos compagnons de voyage y tomba malade, avec tous les symptômes d’une fluxion de poitrine. Je fus obligé de lui tirer du sang, ce qui nous obligea à partir le lendemain aussitôt après l’office, pour gagner au plus tôt un monastère de bernardins, appellé Jenebac, dans le Briscaut. Je fis coucher mon malade en arrivant mais je ne voulus lui rien faire jusqu’à ce que le R.P. eut déterminé le parti qu’il prendrait. Il me demanda mon avis et lui ayant dit que je croyais que la prudence et la charité exigeraient que nous nous arrêtions pour voir au moins le tour que prendrait la maladie qui se présentait d’une manière alarmante. Il obtint de l’abbé de la maison que j’y resterais avec mon malade pour pourvoir à son rétablissement et sans perdre de tems il ~~re~~partit le lendemain en nous laissant l’argent dont nous avions besoin pour notre route.

Dès qu’il fut statué que nous resterions dans cette maison, je ne perdis pas de tems auprès de mon malade pour lui administrer les secours que sa situation exigeait. On voulait absolument dans la maison faire venir un médecin mais je suppliai en grâce ces messieurs de me laisser faire et de vouloir bien seulement me donner ce que je demanderais. En trois jours de tems, mon malade fut hors de danger. 7 jours terminèrent la maladie et nous restâmes encore une semaine pour le rétablir. Pendant ce tems je donnais tous les moments que j’avais de libre à me promener dans les environs du monastère. Je n’ai jamais rien vu qui m’ait plu autant que sa position. Il est placé dans un cercle de montagnes. Tout l’espace qu’il occupe est employé en bâtiments, jardins, prés, étangs, vergers, etc formant un espace parfaitement unis [212] mais rien au-delà, que des montagnes escarpées. Qui n’en connaît pas le chemin aurait bien de la peine à y parvenir. La maison est grande et bien bâtie. Tous les arts et métiers nécessaires à la vie y sont réunis et pour cela leur avant-cour est bordée de plusieurs édifices en forme de casernes où habitent plus de cent personnes de différents sexes qui travaillent ~~et vivent~~ pour le monastère et vivent ~~par les~~ du fruits de leur industrie. Cette petite société instruite et gouvernée par ces saints religieux ~~ne connaît ni~~ menne une vie presque monastique. On leur ~~y~~ accorde de tems en tems des divertissements honnêtes, mais les folies et les plaisirs dangereux du monde leur sont interdits. Ils parraissent heureux et contents et ne cessent de bénir ceux qui leur procurent leur subsistance. Il n’est point de témoignages d’amitié et de confiance que je n’aie reçu dans cette maison. On aurait bien désiré pouvoir m’y retenir. Chaque jour je mangeais à la table de l’abbé lorsqu’il y avait des hôtes ou au réfectoire à ses côtés et j’étais toujours servi en maigre avec toute l’attention possible. Mais la vie que je menais là était trop douce pour un trappiste. Mon malade étant en état de supporter les fatigues du voyage, je pris les arrangemens nécessaire avec l’abbé pour partir. Il nous donna de l’argent et nous fournit encore sa voiture pour nous conduire à une bonne journée du monastère. En passant par Fribourg-en-Briscaut, nous trouvâmes à l’auberge un excellent dîner préparé par les ordres de l’abbé. Comme j’avais pris quelque chose le matin avant de partir, ne m’attendant pas à cette bonne aubaine, et que nous étions dans le tems des jeûnes, je laissai tout le dîner à mon malade. J’aurais cependant bien mangé quelque chose, mais l’amour de la régularité l’emporta sur mon appétit pour le moment, sans en avoir de regret. Toutes les fois que j’y ai pensé depuis, j’en avais mal au cœur car le dîner était bon et meilleur que le souper que nous eûmes chez un prieur bénédictin à cinq à six lieux de là qui voulut bien nous donner le gîte. Cependant je m’en contentai. Nous eussions pris la poste dès le lendemain matin mais l’endroit n’était point de passage et le prieur voulut bien nous faire conduire à une demie journée avec sa voiture. Après un petit dîner qui nous coûta fort cher, nous prîmes la poste jusqu’à Saint-Urbain où nous arrivâmes la veille de la fête des Apôtres saint Pierre et saint Paul sur le soir. Il n’y avait que très peu de tems que l’abbé et ses religieux était rentré dans leur monastère. Tout y était encore en désordre et se sentait de la révolution. [213] Nous y fûmes cependant très bien reçu. On nous proposa de nous faire à soupper. Je ne sais comment nous avions fait notre compte, mais nous ne croyons pas être à la veille de la fête et nous acceptâmes le soupper. Ce ne fut que le matin en entendant sonner toutes les cloches et voyant le peuple venir aux offices que nous nous apperçumes de notre méprise. L’abbé fit tout ce qu’il put pour nous retenir pendant plusieurs jours mais le désir que nous avions d’être enfin rendu au lieu de notre repos ne nous permettait pas de différer plus longtems et les positions les plus agréables nous étaient pénibles. ~~L’abbé~~ Il n’attendit pas que nous lui demandions ses chevaux et voyant que nous étions déterminés à partir le lendemain de la fête il donna ses ordres en conséquence. Nous fûmes donc encore voiturés gratis jusqu’à Bernes où nous descendîmes à l’auberge. Un officier français vint nous y visiter, s’informa beaucoup de notre Ordre et nous parla avec bonté. Comme il était de bonne heure et que les jours étaient longs, nous fîmes chercher un voiturier pour nous conduire le même soir à Fribourg. Comme nous n’avions pas dépensé beaucoup d’argent, nous crûmes pouvoir payer quelque chose de plus pour cette course qui devait être notre dernière. Nous fûmes si bien servis qu’avant six heures nous étions à Fribourg. Nous descendîmes à l’auberge de l’Écu sur la place de la Basse-Ville où je me proposais de laisser mon malade et partir le même soir aller coucher à La Roche pour de là, en passant la montagne, aller à La Valsainte avertir de notre arrivée, lorsque sortant de l’auberge je vis ~~venir~~ Mr le directeur du séminaire qui venait nous solliciter d’aller passer la nuit chez lui, se chargeant de nous fournir dans peu les moyens de gagner La Valsainte. Nous étions en route avec le malade pour aller au séminaire et voilà que le R.P. abbé se présente sur son cheval. Cette vue nous tira de toute inquiétude et nous lui laissâmes le soin de nous faire terminer notre route. Après avoir raconté au R.P. comment notre petit voyage s’était passé et les obligations que nous avions à la maison de Jenebac, nous nous retirâmes dans le logement qui nous était destiné, soupirant après le jour suivant que nous croyons devoir couroner nos désirs. Le R.P. avait dit que nous partirions dès le matin. Un chariot devait porter notre malade et quelques enfants car le [214] R.P. commençait à recruter fortement. J’aurais pu aussi en profiter, mais me sentant bien disposé, je demandai à prendre toujours les devants à pied~~s~~ avec un enfant d’une douzaine d’années que le R.P. m’avait confié, espérant que la voiture ne tarderait pas à nous suivre. Dans cette confiance je me mis en marche et sans presser le pas, m’asseiant presque tous les quarts d’heure, j’arrivai à La Roche à midi sans voir paraître ni R.P. abbé ni voiture. Je crus devoir entrer dans la première maison où je fis donner à l’enfant un peu de pain et de lait de chèvre et j’attendis avec patience l’arrivée de nos voyageurs. Enfin entre une heure et deux heures, ils arrivèrent et le R.P. nous conduisit chez Mr le curé. Déjà ~~le R.P~~. il avait proposé à ce zélé ecclésiastique d’établir dans sa paroisse une échole du Tiers-Ordre en forme de penssionat. Celui-ci avait pris la chose avec la plus grande chaleur. Il avait déjà donné toutes les chambres de son presbitaire, il fournissait tout ce qui était nécessaire pour vivre en attendant, enfin il se jettait, si j’ause m’exprimer ainsi, à la tête du R.P. abbé et je jugeai dès lors que cette première entreprise en réussirait pas. Il était près de trois heures lorsque nous partîmes de La Roche pour aller coucher à La Valsainte. La chose n’était pas facile ayant besoin de nous arrêter en passant à Villard-Volar. Lorsque le R.P. y eut terminé ce qu’il avait à faire, quoiqu’il fut déjà près de 6 h., il ne laissa pas de faire atteller la voiture et de nous faire partir mais à quelques cent pas du village il nous fit retourner, ce qui nous occasiona bien de la peine lorsqu’il fallut faire rebrousser chemin à notre char dans un chemin très étroit. Nous en vînmes cependant à bout et de retour~~s~~ à l’auberge de Villars-Volar nous y passâmes la nuit. Elle fut pour moi ce qu’elle a coutume d’être dans ce cabaret, c’est-à-dire horriblement mauvaise. Je la passai presque tout entière dans la cour à fumer des pipes et à boire de l’eau-de-vie. Cependant sur le matin me sentant un peu soulagé, je pris ma route doucement à pied~~s~~. Je gravis la montagne le mieux qu’il me fut possible et j’arrivai enfin vers les onze heures du matin, 2 juillet, jour de la Visitation de la très sainte Vierge, à La Valsainte. Le contentement que j’éprouvai en y entrant fut d’autant plus grand qu’en en sortant j’avais presque perdu toute espérance de la revoir jamais. Je m’empressai d’aller devant le Très-Saint-Sacrement remercier Dieu de cette grâce et lui demander celle de n’en point abuser.

[215] Vous ne pouvez sans doute, Monsieur, après avoir lu le récit de tout ce que nous avons eu à souffrir dans ce pénible pèlerinage, vous empêcher de vous réjouir avec moi de nous voir enfin rendu dans ce lieu de notre repos. Il me reste maintenant à vous entretenir de ce qui s’y est passé de plus remarquable depuis 6 ans que nous avons le bonheur d’y être. C’est ce qui fera la matière des lettres suivantes. Quoique les tems soient plus près et qu’il semble que la mémoire aurrait dû me servir d’avantage, cependant je n’ai dans la tête que des idées confuses sur bien des choses. Je vais tâcher de les ramasser. En attendant, croyez-moi toujours, etc...

Trente-deuxième lettre

L’état pitoyable où la licence populaire avait réduit notre pauvre maison de La Valsainte, Monsieur, me fit saigner le cœur en y entrant. Les vitres, les bancs, les lambris, les stalles de l’église, les portes et les ferremens tout était arraché. La cupidité n’avait rien épargné. On eut dit qu’elle avait été livrée au pillage. Cependant comme on en avait respecté les murailles, nous nous consolâmes encore et je ne vis en mon particulier dans cet évennement qu’une chose à laquelle nous devions bien nous attendre. Heureux encore que le peuple dans sa démence n’eut point employé le feu pour signaler la haine qu’on ne cherchait que trop à lui inspirer contre l’état religieux. Ce dépouillement après tout ne faisait que nous offrir une occasion d’employer utilement les secours que la Providence voulait bien nous envoyer et plut à Dieu que l’on n’en eut jamais fait ~~un plus mauvais usage~~ un usage plus déplacé. Le R.P. abbé fit parraître en cette occasion toute son activité car lorsque nous arrivâmes dans le monastère la plupart des principaux lieux réguliers étaient déjà rendus habitables et six mois ne se passèrent pas, qu’à l’exception de deux ou trois objets moins nécessaires, tout fut à peu près remis dans le même état qu’auparavant.

Comme l’établissement de l’éducation des enfants au monastère avait été ce qui ~~avait~~ fit le plus ~~fait~~ regréter au peuple notre départ, le rétablissement de ce même avantage fut ce qui lui rendit notre retour plus agréable. Comme le R.P. avait ramené avec lui deux enfants du pays, toujours dans le même coustume, on ne douta pas qu’il ne fut toujours dans le dessein de continuer la bonne œuvre. En conséquence chacun s’empressa de lui présenter ses enfants et la maison en était déjà presque pleine lorsque nous arrivâmes. Le nombre en fut bientôt [216] augmenté par une vingtaine~~s~~ d’élèves qui partirent de Velda presqu’en même tems que nous mais qui ne purent arriver que plus tard parce que leur voiture ayant cassée, ils furent obligés de faire le chemin à pied~~s~~. Dès que le R.P. les eut vu arriver il ne différa pas à repartir pour la Westphalie pour faire encore venir une partie de son monde. Nous nous trouvions alors cinq religieux, deux ou trois convers et au moins une quarantaine d’enfants dont le nombre grossissait chaque jour car le supérieur avait ordre de n’en refuser aucun~~s~~. C’était déjà une petite communauté. J’aurais bien désiré vivre tranquille au monastère, n’ayant d’autre occupation qu’un peu de ministère et les exercices de ma profession, mais j’eus beau faire, il me fallut être infirmier, chirurgien, confesseur, prédicateur et donner encore des conseils aux étrangers depuis le matin jusqu’au soir.

Notre rentrée dans le canton devint la nouvelle du jour. J’ai toujours ignorée comment elle avait été cimentée par le R.P. abbé. Chacun en parlait comme il était affecté. Les bons Chrétiens en bénissaient Dieu et n’y voyaient pour le pays qu’une grande resource du côté de l’éducation, une grande édification pour le publi~~q~~c. Les révolutionaires au contraire en furent contristés et n’omirent rien pour opérer notre destruction. Comme nous avions perdu beaucoup de ceux qui étaient partis avec nous de La Valsainte, le R.P. se vit obligé de les remplacer par d’autres de différentes maisons qui arrivaient de tems en tems. On commença par prendre ombrage de ce changement de visage. On soupçona que sous l’habit religieux le R.P. faisait entrer dans le canton qui il voulait, etc. et comme il était alors absent, l’affaire fut mise en délibération au Conseil. On réunit contre nous les armes que l’on crut les plus propres à nous térasser et le 26 août il en sortit un arrêté qui nous enjoignait non seulement de renvoyer au plus tôt tous les enfants chez leurs parents mais de sortir nous-mêmes à telle époque du canton.

Vous pouvez juger, Monsieur, d’après la poltronerie que vous avez dû remarquer en moi dans tous le cours de ces mémoires, de l’impression que fit sur moi ce coup imprévu. Le R.P. abbé était absent. Nous ignorions les conditions auxquelles on lui avait permis de rentrer dans sa maison, si même, l’on devait en croire les motifs de l’arrêté, il n’y en avait aucune car on y disait équivalament qu’il s’était remis en possession de sa pleine aucthorité, qu’en supposant qu’il eut conservé un droit de propriété sur le monastère et les biens, par sa fuite volontaire et illégale, il [217] avait parru se dépouiller de ses droits de citoyen~~s~~ qu’il ne pouvait au moins y rentrer de lui-même, etc, etc… Comment nous, combattre toutes ces raisons et par qui ? Notre embarras fut extrême. Nous ne vîmes d’autre parti à prendre que d’écrire promptement au R.P. pour l’en informer, en attendant, de temporiser et de paraître obéir au moins en partie en ~~exécut~~ renvoyant toujours quelques uns des enfants du pays les plus éloignés du monastère, qui paraissaient avoir le moins de bonne volonté. Ce dernier parti qui ne fut pas approuvé du R.P. à son retour~~s~~, fut cependant ce qui nous sauva. L’arrêté du Gouvernement devint bientôt publi~~q~~c. Ceux qui l’avaient sollicité triomphèrent mais tout ce qu’il y eut d’honnêtes gens dans le pays en furent contristés. Ce fut bien pis lorsque chaque jour on vit sortir du monastère quelques-uns de ces petits qui en passant par les villages avec leurs cheveux tondus y étaient facilement remarqués. On les interrogeait. Ils disaient qu’on les renvoyait tous de La Valsainte parce que le Gouvernement l’ordonnait. Beaucoup de gens qui y avaient leurs enfants eux-mêmes ~~et~~ craignant de les voir sortir, témoignèrent leur mécontentement. Ceux dont les enfants étaient renvoyés encore davantage. On ne parlait que de cela dans les villages des environs. Bientôt celui de Charmay se signala par une pétition qui fut rédigée avec autant de force que d’éloquence par Mr Léon Pettolas, notaire audit Charmay et qui fut imprimée et répandue partout, en même tems qu’elle fut présentée au Gouvernement. Chaque commune voulut en faire autant et bientôt le Conseil se vit tellement accablé de ces pétitions en faveur des trappistes et de tout l’Ordre religieux qu’il fut obligé de dissimuler et de laisser comme non avenu l’arrêté qu’il avait rendu contre nous. Ainsi nous cessâmes de renvoyer les enfants. Nous rouvrîmes même notre porte à ceux qui étaient déjà sortis et nous demeurâmes paisiblement dans notre monastère sans que personne nous inquiette. On nous attribua ce soulèvement général du peuple. C’était bien à tort car Dieu sait si jamais nous avons employé ni argent ni autres voies pour capter sa bienveillance. Eh ! comment l’eussions-nous pu faire ? C’était cependant à bon droit qu’on nous faisait cette imputation car on met toujours le peuple de son côté toutes les fois qu’on lui fait du bien, quoi qu’on ne le fasse pas dans cette vue.

[218] Cependant le R.P. abbé reçut la nouvelle de cette ~~h~~algarade. On juge bien qu’il ne perdit pas une seule minute. Il fit arrêter en Suabe plusieurs religieux et enfants qui devaient revenir avec lui et rentra seul pour prendre auparavant lui-même connaissance de l’état des choses. D’après les lettres qu’on lui avait écrites il croyait tout perdu sans aucune ressource et quelle fut sa surprise lorsqu’il vit qu’il n’était revenu que pour avoir la satisfaction de se voir soutenu par un concours unanime qui le rendait plus fort que jamais et qui ne lui laissait rien à faire que d’être paisible spectateur de ceux qui combattaient pour lui. Il sentit alors toutes les obligations qu’il avait au canton et aux personnes honnêtes qui avaient bien voulu s’intéresser en sa faveur et il eut été bien à désirer que sa conduite ait depuis un peu plus signalé sa reconnaissance. Voyant donc que l’orage était appaisé il fit venir ceux de nos frères qui étaient restés à Claustreval pour attendre ses ordres. Chaque jour on voyait arriver quelque religieux qui s’étaient trouvés capables d'entreprendre la route à pied. Il en était de même des enfants qui arrivaient par petits détachements de 4 et de 6, de manière qu’en peu de tems nous nous vîmes une communauté plus nombreuse qu’elle ne devait l’être d’après les premières volontés exprimées de leurs hautes puissances et ce fut une des premières imprudences du R.P. abbé qui, ignorant ce que c’est que de se borner quand il s’agit de faire le bien qu’il croit tel, aurait dû cependant dans cette circonstance agir avec beaucoup de circonspection.

(~~…et non à ma mauvaise volonté qu’il faut vous en prendre. Si j’ai pu vous procurer l’occasion de passer quelques instans agréablement, je suis content. Je compte sur votre indulgence pour toutes les fautes et les sotises que vous y aver trouvé. Ce n’est pas un ouvrage limé, il s’en faut et si vous voulez bien l’avoir en quelque considération, je vous prie que ce ne soit que comme le témoignage de la confiance et de l’amitié sincère avec lesquels je suis, Monsieur, votre tout dévoué serviteur. N.D.~~)

Comme le Gouvernement ne l’avait pas limité dans le nombre de ses élèves et que chaque jour il était sollicité par les habitants du canton qui désiraient lui confier leurs enfants, il crut devoir témoigner sa reconnaissance au publi~~q~~c en n’en refusant aucun. La maison se vit donc en peu de tems chargée de plus de 150 enfants de tout âge. Comme son intention était de contenter les pères et mères et d’éviter les reproches que l’on aurait pu lui faire de ne point entrer dans les vues pour lesquelles on s’était intéressé pour lui, il se mettait fort peu en peine que tous ces enfants restassent à la maison. Il saisissait même le moindre mécontentement de leur part pour les renvoyer ou plutôt leur permettre de se retirer au bout de quelques jours. D’autres étaient bientôt reçus à leur place et ne persévéraient pas plus longtemps. Par ce ~~moyen~~ manège qui dura près de deux ans il crut contenter tout le monde et ne contenta personne et il constitua de plus dans une dépense exorbitante qui était à pure perte car ces enfants qui ne tiraient aucune avantage du séjour [219] momentané qu’ils faisaient dans la maison, outre la dissipation et le désordre qu’ils y causaient, y occasionaient encore une dépense considérable, en nourriture, en habillement, etc qui allait de toute manière au détriment de la communauté. Puisque nous sommes sur le compte des enfants je vais, Monsieur, vous dire à peu près tout ce qui peut les regarder pendant les six années qui se sont écoulées depuis notre retour à La Valsainte. Dès que le R.P. abbé se vit ainsi accablé au monastère, il crut servir le publi~~q~~c en multipliant les établissement du Tiers-Ordre dans le canton. Déjà il en avait formé un à La Roche. Bientôt on en vit se former à Bulle, à Raumont, à Gruyères, à Estavayer-le-Lac. Il eut fallu à la tête de cha~~que~~cun des sujets instruits et capables d’enseigner, mais il n’y en avait aucun et je puis dire que je n’en ai jamais connu aucun qui fût capable d’enseigner qui eut ces qualités. Aussi tous ces différens établissements, après avoir occasioné des frais très considérables, finirent tous par échouer entièrement. Il n’y eut que celui d’Estavayer-le-Lac qui subsista parce qu’il y avait un frère vraiment propre pour ~~l’éducation~~ l’instruction de la jeunesse. Le R.P. après beaucoup de dépenses inutiles, fut donc obligé de rappeller au bout d’une année tous les maîtres et les élèves qu'il avait envoyé dans ces différents endroits et de se borner à sa seule maison de La Valsainte où, malgré toutes les promesses qu’il faisait au publi~~q~~c dans les différens imprimés qu’il faisait circuler, ceux qui avaient quelques dispositions n’y prenaient que des connaissances très superficielles. Il lui vint en pensés de choisir les meilleurs sujets qu’il avait au monastère ~~et~~ de les envoyer à Fribourg et de leur faire suivre les classes au collège, en les tenant sous une discipline exacte et en leur préposant ce qu’il avait de mieux parmi ceux qui étaient en état d’enseigner. Il forma en conséquence donc cette ville une petite communauté de ses élèves qui se distingua d’une manière toute particulière, remporta tous les prix et excita bientôt la jalousie des écholiers de la ville. Ce n’eut été là que le moindre des inconvéniens mais cet établissement était dispendieux. Les jeunes gens étaient exposés à voir et à entendre des choses qui les éloignaient beaucoup des principes dans lesquels on voulait les élever. Bientôt on chercha à attirer les meilleurs sujets et à les dégoûter de La Valsainte. Toutes ces raisons firent que le R.P. abbé ne laissa pas subsister son établissement plus de deux ans et prenant le prétexte de la guerre dont on était menacé en 1805, il les fit tous revenir au monastère de manière qu’à l’exception d'Estavayer-le-Lac [220] où il existe toujours un pensionnat dirigé par le Tiers-Ordre de La Trappe, La Valsainte est aujourd’huy le seul endroit où il y ait des élèves. Je me servirai de ce nom d’élève dorénavant car ce serait à tort que l’on emploierait celui d’enfant, attendu que ceux que l’on y reçoît aujourd’huy ne sont pour la plupart que de grands garçons de 15 à 18 ans et plus, presque tous français, qui sous le prétexte de venir étudier, n’ont d’autre intention que de se soustraire aux réquisitions. Comme malgré l’espèce d’engagement que l’on a contracté avec le publi~~q~~c, de recevoir tous les élèves gratis, les étrangers payent pension, les habitants du pays ne peuvent plus aujourd’huy trouver place dans la maison que très difficilement et encore plusieurs d’entr~~e~~’eux sont-ils obligés de payer. Il n’est plus question comme dans le commencement, de préférer les pauvres et les orphelins à tous autres. On ne les y reçoît que sur fortes recommandations et quand on ne peut pas faire autrement, encore s’en débarasse-t-on le plus vite que l’on peut. Deux maîtres enseignent seuls depuis les premiers éléments de la latinité jusqu’à la réthorique, sans parler de l’arithmètrique, la géographie et l’histoire. D’où il résulte que même ceux qui ont les meilleures dispositions n’y peuvent faire que des études tronquées. En moins de deux ans j’en ai vu passer des principes à la philosophie et même à la prêtrise. C’est cependant sur de pareilles études que le R.P. se flate de voir sortir de ses élèves des restaurateurs du clergé, des colonnes de l’Église. De tous les sujets que j’ai vu à la maison, je n’en ai connu que deux qui ont fait de véritables progrès parce que doués des plus heureuses dispositions. Ils y ont ~~connu~~ appris l’art d’étudier seuls de manière que ce qu’ils ont acquis, c’est à eux seulement qu’ils le doivent. Mais encore ces sujets lorsqu’ils sont formés que deviennent-ils ? Élevés trop près du monastère pour n’en pas connaître tous les inconvéniens, ils sont bien loin de s’y attacher et on a la douleur de les voir porter à d’autres le fruit des dépenses que l’on a faites et des peines que l’on a prises pour leur éducation. J’en pourrais citer un bon nombre de manière que l’on peut appliquer au R.P. abbé malgré toutes ses belles espérances, le *Sic vos non vobis*[[7]](#footnote-7) ~~de Virgile~~ du poëte de Mantoue Ainsi le plus grand nombre ne tire presque aucun profit de l’éducation de la maison ou s’il en est qui en profitent, c’est à pure perte pour ~~la maison~~ elle. Voilà, Monsieur, en deux mots l’analise des succès du R.P. dans toutes les peines qu’il prend pour élever à grands frais des jeunes gens dans son monastère. Cela cependant ne le dégoûte pas d’en recevoir autant qu’il peut tous les jours parce qu’il est convaincu qu’il fait le plus grand bien. [221] possible quoi qu’il voie qu’il n’a point de maître suffisament pour les surveiller. Il en a encore moins pour les instruire. L’expérience devrait seule suffire pour le convaincre que tant qu’il ne mettra pas des bornes à son zèle, en s’imposant à lui-même la loi de ne recevoir ~~qu’autant de sujets~~ qu’un nombre déterminé de sujets et proportionné à ses moyens, il ne fera qu’introduire dans son monastère une dissipation continuelle qui empêche les élèves de profiter autant qu’ils le devraient pour la piété et pour les sciences, ce qui est cause que très peu restent assez de tems pour terminer leur éducation. Ils sortent pour la plupart au bout de quinze à dix-huit mois sans rien savoir. Loin d’y avoir acquis de la piété, ils en sont dégoûtés et en rentrant dans le monde, ils en négligent souvent encore plus que les autres les exercices. Aussi ai-je entendu dire par des curés de campagnes qu’on distinguait facilement dans leur paroisse les enfants qui avaient été à La Trappe par leur indévotion. Ce qu’ils ne prétendaient pas étendre à tous mais à un très grand nombre. En voilà assez je crois sur cette matière. J’aurais bien voulu pouvoir la traiter d’une manière plus satisfaisante, mais à qui a vu les choses de près il est impossible de la traiter autrement. Reprenons maintenant le fil de notre histoire.

Aussitôt que le R.P. abbé vit son monastère de La Valsainte à la brie de toutes inquiétudes, il songea à partir pour la Westphalie qui ~~était~~ en tombant sous la domination du roi de Prusse était devenue un lieu dangereux (Ce ministère employa toutes sortes de voies pour détourner les religieux et les religieuses de leur état, mais ils ne pu~~ren~~t parvenir à en corrompre un seul) pour les religieux et les religieuses qu’il y avait laissé et afin de s’assurer d’un logement pour ses religieuses qu’il projetait d’établir dans le canton. Il loua avant de partir la maison d’un particulier de Villar-Volard (village du canton de Fribourg à 4 lieux de La Valsainte). Arrivé à Velda il ne songea qu’à évacuer entièrement la maison, mais deux difficultés se présentèrent : le bail n’était pas encore fini et la dame propriétaire objectait des dégradations considérables pour lesquelles elle demandait des dédommagements, ce qui fut matière à des contestations assez vives, même à un commencement de procédure, enfin à un accommodement qui selon la coutume fut au détriment du R.P. Comme le monde qu’il avait dans cette maison était assez considérable, qu’il en eut été embarassé à La Valsainte et que d’ailleurs il n’avait pas perdu de vue le projet de faire des tentatives pour s’établir en Amérique, il proposa à ceux qui en auraient la bonne volonté de s’en aller de ce côté. Il trouva, dit-on, huit, tant religieux que convers et tertiaires et quelques enfants qui sont effectivement parvenus à s’embarquer et qui sont heureusement arrivés dans la partie occidentale du Canada. [222] Il fit partir tous les autres pour La Valsainte et nous les y vîmes arriver l’un après l’autre sans ordre et comme à la débandade, cette manière de voyager lui ayant paru moins dispendieuse parce que les pèlerins attrapaient ce qu’ils pouvaient de côté et d’autre, de la charité des fidèles. Il n’en réserva que ceux qui étaient nécessaires pour pourvoir à la vente des effets que l’on ne pouvait pas transporter et faire voiturer le reste. Il passa de là à Paderbornn où il avait encore une partie de ses religieuses et se mettant à leur tête, il les ramena à Villad-Volar où elles vécurent en communauté jusqu’à ce qu’il put leur former un établissement dans le canton.

Étant tous ainsi réunis à La Valsainte nous formions une nombreuse communauté qui avait bien quelque chose d’excédent du côté des enfants dont le nombre était si considérable que l’on ne savait où les loger dans la maison et qu’outre les bâtiments qui leur étaient destinés, où ils couchaient les uns sur les autres, on fut encore obligé de prendre tous ceux qui étaient pour les hôtes. Le remède était bien simple. Il n’y avait qu’à renvoyer la moitié de cette canaille chez eux. Mais comment le faire ? Presque tous ceux qui étaient venus de Velda étaient des Allemands, des paysan de la [plaine] du Rhin. Pour les renvoyer il eut fallu payer leur voyage une seconde fois. Le R.P. s’en trouva fort embarassé, ce qui lui fit prendre l’expédient de tenter encore un établissement dans le Valais. En conséquence, nouveaux voyages dans ce pays qui se terminèrent non seulement par la mission de tous les enfans allemands avec leurs maîtres, mais encore par celle de six religieux qui furent députés pour tenter une nouvelle fondation dans les environs de Sion, car il ne fut pas possible au R.P. de rentrer dans ses possession de Saint-Marquot et de Saint-Maurice (lieux de son établissement avant la révolution). J’ai toujours ignoré si ce qu’on leur accorda fut en compensation de ce que l’on avait pris à l’époque de la révolution, de même que je n’ai jamais rien su de ce qu’ils y ont fait. Ils n’y demeurèrent pas longtems. Deux ans s’écoulèrent à peine que nous les vîmes revenir les uns et les autres à La Valsainte, aussi avancés que quand ils étaient partis mais non sans avoir dépensé beaucoup d’argent inutilement et occasionné bien des courses non moins inutiles au R.P.

Cependant les religieuses étaient à Villard-Volar et n’y étaient qu’en attendant. Le R.P. ne les perdait pas de vue. Tout son tems, lorsqu’il était dans le pays, était employé à leur chercher un gîte stable. Il fit pour cela une infinité de démarches, fut en marché~~r~~ pour faire l’acquisition de plusieurs châteaux. Enfin il se détermina et acheta la Petite-Riedra (ferme située sur le chemin de Fribourg, à 6 lieux de La Valsainte) et toutes les terres qui en dépendent. Les [223] bâtiments n’étant pas assez grands, il fut dans la nécessité de bâtir. Ce qui ne se fit pas en un jour. Il ne laissa cependant pas de tirer ses religieuses de Villars-Volar pour les rapprocher du lieu de leur résidence. Ce qu’il fit en les logeant dans le château de La Grande-Riedra où elles passèrent plus de 18 mois, très mal et accablées d’infirmités, jusqu’à ce que leur maison fut achevée. Lorsqu’il fut question de sortir de Villars-Volars, le propriétaire mécontent intenta un ~~procè~~ espèce de procès au R.P. dont il fut encore le dindon. On mit sans perdre de tems la main à l’œuvre pour bâtir le nouveau monastère. L’ancien bâtiment fut conservé dans son entier. On se contenta d’élever un grand édifice carré qui contient la chappelle et tous les lieux réguliers, le tout construit à la hâte, sans épargner l’argent, car j’ai entendu dire que cet édifice avait coûté ~~autant~~ considérablement. Il était à peine terminé que les religieuses en prirent possession. Ne pourrait-on pas attribuer à cette précipitation d’habiter une maison aussi nouvellement bâtie l’état de dépérissement et de langueur où elles sont habituellement ? Comme ces bonnes filles obligées à la plus exacte clôture ~~ne sont~~ n’étant pas dans le cas de gérer leur bien par elles-mêmes, le R.P. a fait bâtir à deux portées de fusil de leur maison une espèce de ferme dans laquelle demeurent le directeur ~~de la maison~~, un cellérier et 12 à 15 enfants et des domestiques pour l’exploitation des terres. Lorsqu’il ~~les~~ vit ces bonnes filles établies chez elles, il leur donna les revenus des terres dépendantes de leur maison pour vivre, avec permission de chercher ailleurs ce qui leur manquerait. Elles auraient bien suffisament de quoi subsister honnêtement si, conformément aux volontés manifestées du Gouvernement, elles se bornaient au nombre déterminé de religieuses ~~par le Gouvernement~~ dans leurs lettres d’admission qui, si je ne me trompe, leur permet d’être 24 à 30 personnes. Mais plus obéissantes au R.P. qu’aux loix de l’État, elles croiraient se rendre coupables que de mettre des bornes à leur zèle. Leur porte est ouverte à toutes les personnes qui s’y veullent réfugier et leur communauté se trouve composée de plus de 60 individus, ce qui fait qu’elles ont la plus grande peine à vivre misérablement et qu’elles sont obligées d’avoir une personne continuellement en quête pour elles car le R.P. ne leur ajoute pas un sol de ses deniers à leurs revenus. Elles ont un Tiers-Ordre comme les religieux dont l’occupation est de vaquer à l’éducation des petites filles. [224] Le R.P. abbé en arrivant s’en trouvant un peu embarassé, parce qu’elles augmentaient de beaucoup la communauté de ses religieuses, en avait placé une partie à La Roche et une partie à Gruyère, dans le même tems qu’il y avait des frères du Tiers-Ordre pour l’instruction des garçons. La prudence eut dû interdire toute communication des hommes avec les femmes sous les plus spécieux prétextes de bien mais le R.P. abbé toujours très confiant, ne porta pas ses vues si loin. Bientôt à La Roche le premier maître des garçons contracta une liaison avec la 1ère maîtresse des filles déjà d’un certain âge et qui n’était rien moins que jolie. On s’en apperçut. On donna des avertissements qui ne furent pas écoutés. La chose éclata et devint d’une publicité à n’en plus pouvoir douter. L’un et l’autre s’étaient ménagé des amis dans La Roche. On leur avait promis les écoles et ils devaient se marier ensemble. Déjà ils s’étaient nantis de bien des petits objets appartenant à La Valsainte, etc. Le R.P. en l’absence de qui se tramait cette intrigue revint. On l’en avertit. Il n’en voulut rien croire. Le désaveu du coupable lui fut une preuve suffisante. Mais à peine le R.P. fut-il parti de nouveau que la chose éclata. Le cher frère et la chère sœur quittèrent leur habit, se retirèrent en maison bourgeoise. Heureusement qu’on eut des raisons suffisantes pour actionner contre eux comme coupables de fraude. Ils furent obligés de s’éloigner et ne purent pour le moment accomplir le dessein qu’ils avaient formé de rester à La Roche en qualité l’un et l’autre de maîtres d’échole et ils en seraient venus à bout car ils avaient pour eux le curé et les premiers du village. Ils ne manquèrent pas pour cela leur vocation car j’ai su depuis qu’ils se sont rejoints et unis par le mariage.

Cette aventure cependant fit ouvrir les yeux et engagea à porter un œil ~~plus~~ attentif sur ce qui se passait à Gruyère. Il était tems car le maître des enfants était déjà en très bonne intelligence avec la maîtresse, petite bossue qui avait su si bien capter le bon frère, qu’il ne passait pas de jour sans trouver les moyens de l’aller visiter au moins trois ou quatre fois. Le R.P. abbé comprit enfin le danger de ces sortes d’approximations. Il fit rentrer toutes des demie-nonnes à La Riedra avec les autres. Les frères revinrent à La Valsainte avec leurs enfants et tout fut tranquille mais le publi~~q~~c qui aime à s'amuser fut quelques tems à l’être.

Vous croiriez sans doute, Monsieur, en voyant le R.P. abbé tout occupé de ses religieuses, de ses enfants, de différents établissemens dans le Valais et dans le pays, qu’il peut à peine suffire à tant de [225] besogne, que chacune de ces choses demandant sa présence, il se fixe au moins dans un centre d’où il puisse facilement correspondre. Mais c’est ce qui vous trompe. Pendant les deux années où il a fait ces différentes entreprises, il est allé successivement de Rome, en Espagne, en Portugal et est encore retourné une fois à Darfeld. Son voyage à Rome avait pour objet principal de faire approuver son Tiers-Ordre et en particulier une règle qu’il leur avait composée lui-même en tentant de se rapprocher autant qu’il pouvait de la règle de saint Benoît et des usages de Cîteaux. Il n’eut d’autre réponse sur ce point qu’un bref d’encouragement de Sa Sainteté qu’il fit imprimer et le fond de l’affaire est encore pendant. Par la même occasion, il obtint à Rome une maison pour y établir une communauté de notre réforme. Il y envoya depuis un religieux avec le titre de supérieur *ad tempus[[8]](#footnote-8)* et celui-ci profita des bonnes grâces de plusieurs cardinaux pour se faire confirmer par le pape, nommé et bénir abbé avec exemption de toute juridiction du R.P. Il établit aussi en passant à Gêne le Père François de Sales supérieur du Piémont comme supérieur d’un nouvel établissement qui lui était offert. Son voyage d’Espagne avait pour but de chercher dans ce pays des ressources pécunières pour fonder son Tiers-Ordre et de visiter ceux de ~~ces~~ nos frères qui y sont établis. Il espéra trouver en Portugal les moyens d’y former quelqu~~e~~’établissement ou tout au moins d’y trouver de l’argent. Enfin il retourna à Darfeld pour voir si parmi les religieux, il n’y en aurait pas quelques uns de bonne volonté qui voulussent aller en Amérique. Chacun de ces voyages a été intercallé d’une apparition à La Valsainte pendant laquelle il allait encore de côté et d’autres donner ses ordres et quelques jours après il disparaissait, de manière que pendant près de trois années consécutives, tant à cause de ces grands voyages que des allées et venues continuelles qu’il a été dans le cas de faire pour ses enfants et ses religieuses, il n’a pas résidé 15 jours de suite dans son monastère et que pendant ces courtes résidences il n’a pas suivit un seul jour exactement les exercices de la communauté.

Cependant, Monsieur, il ne s’est pas passé un seul jour que, présent ou absent il n’ait tenu seul les rennes du gouvernement car les prieurs ne sont dans la réforme que des êtres passifs. Rien ne se fait, pas même la moindre chose sans les ordres connus de l’abbé. Ce qui fait que quelque part qu’il aille, on est dans la nécessité d’entretenir avec lui une correspondance suivie par laquelle il faut qu’il soit instruit de tout, comme s’il était présent. On laisse à juger la dépense exorbitante dans laquelle les ports de lettres multipliées, une pareille correspondance [226] entraîne la maison et s’il est possible qu’un homme qui n’est pas près des objets, (quelque soit l’exactitude avec laquelle on lui fasse le rapport des différentes affaires) puisse les régler aussi sereinement et avec autant de promptitude que s’il était sur les lieux.

Les religieux de La Valsainte qui aiment véritablement leur abbé gémissent de ces absences et désireraient ardament le voir au milieu d’eux les édifier par son exactitude à remplir toutes les obligations de sa réforme. Il n’en est aucun qui ne soit disposé à mettre en lui toute sa confiance mais son éloignement continuel y met obstacle. Leur unique ressource est de lui faire sur ce point leurs respectueuses observations mais il n’y fait aucune attention ou les regarde comme des murmures, comme une ligue de l’Enfer contre lui pour mettre des entraves au bien que son zèle veut opérer. Comme il ne se tient plus de chapitres généraux dans l’Ordre, qui est affranchi de toute juridiction des Ordinaires, il ne leur reste d’autre voie pour remédier à cet abus que de s’adresser directement au Souverain Pontife ou à son nonce. Mais les avenues sont si bien gardées que quand ils le voudraient, il leur serait impossible de le faire. Rien cependant ne serait plus avantageux pour le bien de la réforme que de donner de tems en tems aux religieux les facilités de proposer à un supérieur suprême leurs observations. Quelques bonnes intentions qu’ait un réformateur, il est un homme comme les autres, qui peut se tromper et se fourvoyer dans ses voies et il devrait être le premier, pour la sûreté et la tranquillité de sa conscience, à procurer cet avantage à ses religieux. Mais quoi que le R.P. abbé de La Valsainte gouverne sa réforme avec une autorité absolue depuis plus de 15 ans, il semble ne rien tant appréhender que l’inspection d’une autorité supérieure à la sienne car vers le milieu de 1805 son Excellence Mgr le nonce de Lucerne nous ayant fait avertir qu’il se proposait de venir s’édifier en visitant notre monastère, plusieurs religieux s’en réjouirent, dans l’espérance de pouvoir lui communiquer des réflexions qu’ils croyaient avantageuses à la réforme. Le R.P. était alors absent. Aussitôt qu’il en fut instruit, il s’empressa de revenir. Il commença par retirer l’emploi d’hôtellier à un religieux qui, par la facilité qu’il aurait de parler au nonce, aurait pu lui dire bien des choses dont il ne voulait pas qu’il fut instruit. Cette visite dont nous nous tenions très honnorés parut l’inquiéter beaucoup. Il s’informa, de plusieurs personne, du but [227] que se proposait Son Excellence. Il fit plusieurs voyages à Fribourg, à Lucerne même. Le nonce ne vint pas et nous avons toujours été convaincus qu’il l’en avait détourné. Or une pareille crainte de la part du R.P. n’est-elle pas la preuve la plus certaine du besoin que la maison aurait de cette visite ?

Les religieux cependant, Monsieur, se consoleraient encore des longues absences du R.P. s’ils voyaient un succès marqué dans toutes ses entreprises, mais en analisant tout ce qui s’est fait dans la réforme depuis son établissement ,on ne voit d’aucun côté rien de solide. Pendant que s’il ~~se f~~sut borné tous ses soins à La Valsainte comme à sa maison principale et titulaire, il aurait aujourd’huy un des plus édifiants et des plus célèbres monastères de la chrétienté. Il y trouverait aujourd’huy une pépinière d’excellents sujets avec lesquels il pourrait entreprendre à coup sûr tout ce qu’il voudrait. Bien au contraire, par toutes ses entreprises prématurées, il n’a nulle part aucun établissement solide. Il a dépensé des sommes incalculables en voyages, en acquisition, en bâtiments, en habillements, etc., etc. et aujourd’huy, il ne lui en reste presque rien. Que d’argent il a tiré d’Angleterre (L’on m’a assuré qu’il était parvenu à se faire regarder en Angleterre, lui, tous ses religieux et les enfants, y compris ceux de Darfeld; comme émigrés, en conséquence à se faire assigner des pensions annuelles par tête, ce qui lui procure des sommes immenses. Ces secours ont cessé d’avoir lieu en 1808) dont il aurait pu former un fond permanent qui dispenserait aujourd’huy d’avoir (contre les statuts de l’Ordre) un religieux continuellement en quête pour les besoins de la maison ! Je me suis permis de lui en faire la représentation lorsqu’il était encore tems. Voici la réponse qu’il me fit par écrit : « Vous voudriez, me dit-il, que je place des secours que nous recevons. Oh, je m’en garderais bien ! N’aurions-nous pas alors lieu de craindre que la Providence nous abandonne ? Ces gens-la, dirait-elle, se défient de moi, laissons-les à leur soins et à leur prévoyance. » Tels étaient, Monsieur, les sentiments du R.P. abbé dans le tems où l’on peut dire qu’il regorgeait. Aujourd’huy que, malgré sa prodigalité, les sources de la Providence paraissent se tarir pour lui, on dit qu’il a changé entièrement de manière de voir. Il recommade l’économie. S’il fait passer quelque peu d’argent, il ne veut pas qu’on y touche parce qu’il le destine à être placé. Cependant comme nous sommes dans le besoin, nonobstant ses vues économique, cet argent se mange tous les jours et ainsi, après avoir consumé des sommes immenses, La Valsainte se trouvera réduite à la nécessité. Je [228] ne crois pas qu’il existe au monde une conduite plus inconséquente. Si dans le tems où tout abondait c’eut été un crime que de paraître seulement nous méfier de la Providence, pourquoi n’en serait-il pas un aujourd’huy qu’elle paraît vouloir nous manquer ? N’est-ce pas au contraire lorsque tout manque que la Providence doit être alors notre unique ressource ? Et le patriarche Joseph, par sa sage prévoyance, ne sera-t-il pas regardé dans tous les âges comme le sauveur de l’Égypte ?

Mais je m’apperçois, Monsieur, que je m’enfile dans des considérations à perte de vue un peu trop forts pour moi. Si je m’en tire mal, j’espère que vous rendrez justice aux motifs qui me font parler. J’aime La Valsainte et je ne puis voir sans peine que le R.P. abbé que le Bon Dieu avait placé pour la faire fleurir, soit ~~cependant~~ le premier auteur de sa ruine par un zèle mal entendu. Jusqu’ici cependant les choses n’étaient pas encore sans remède, mais de nouveaux incidens viennent nous enlever toute espérance de voir jamais s’opérer dans les affaires du monastère d’autre changement qu’une décadence de plus en plus certaine. Vous en jugerez par les détails que je vous donnerai dans la prochaine lettre.

J’ai l’honneur d’être…

Trente-troisième lettre

Il ne tenait, Monsieur, qu’au R.P. abbé de mettre enfin un terme à toutes ses entreprises, de se condamner à une résidence exacte. Nous lui pardonnions bien volontier toutes ses dépenses inutiles, notre pauvreté nous suffisait et nous étions contents. Tout semblait nous promettre cette heureuse révolution. L’établissement de l’éducation était bornée à La Valsainte. Les religieuses étaient placées chez elles. ~~Les monastères d’Hespagne, de Rome, de Westphalie étaient indépendant de sa juridiction~~ L’appauvrissement de sujets où il avait réduit le monastère en envoyant à Rome et à Gênes, tout nous ~~parraissait~~ donnait lieu de croire qu’il ne penserait pas même à en envoyer désormais ailleurs et qu’il allait enfin se fixer avec nous mais une nouvelle carrière vient tout à coup s’ouvrir au désir qu’il a de s’étendre pour procurer aux âmes les moyens de se sanctifier. car je suis bien convaincu qu’il n’a point d’autre but dans tout ce qu’il fait. Voici le fait.

Les religieux envoyés à Gênes occupaient une ancienne maison de bénédictins qui n’avait pour annexe qu’une cour et un médiocre jardin. [229] N’ayant rien autre chose pour subsister, ils avaient déjà présenté requète pour obtenir une portion de bois à défricher, lorsque la principauté de Gêne passa sous la domination de l’empereur des Français. La requête lui fut envoyée. Il ne l’entérina pas selon sa forme et teneur, mais il accorda beaucoup au-delà de ce que les pétionaires désiraient, en leur donnant une maison fondée et bien dotée qui serait (ce sont ses propres expressions) la pépinière des sujets qui seraient envoyés au Mont-Genèvre où il projettait un établissement. Cette réponse de l’empereur ayant été communiqué au R.P., ranima les espérances qu’il avait toujours conservé de retourner en France. Regardant comme fait à lui-même ce que Sa Majesté venait de faire à l’égard de ses frères, il en écrivit au ministre du Culte pour lui témoigner sa reconnaissance et dans cette lettre il eut grand soin de faire un grand détail des avantages que l’État pouvait trouver dans son institution, tant pour la culture des terres, que pour l’éducation de la jeunesse et conclut à demander qu’il lui fut permis de s’aller établir en France. Le ministre dans sa réponse lui répéta les intentions de Sa Majesté impériale relativement à nos frères de Gênes et ses projets sur le Mont-Genèvre. Il finit par lui dire de la part, de l’empereur de partir au plus tôt pour se rendre sur les lieux afin d’aviser au moyen~~s~~ à prendre, pour former le nouvel établissement et lui envoya sous la même enveloppe tous les passe-ports et pouvoirs nécessaires à cet effet.

Il aurait fallu, Monsieur, une vertu à l’épreuve pour résister à une pareille occasion. Le R.P. gros d’une pareille commission nous la fit valloir en chapitre de la belle manière. En supposant que l’établissement projeté ne dut pas réussir, il ne pouvait faire autrement que de l’accepter, ne fut-ce que pour ménager la protection de l’empereur et puis il se voyait par là déjà un pied en France. Il ne pensa pas même à mettre la chose en délibération. Il nous recommanda de beaucoup prier pour Sa Majesté, etc et se disposa à partir. Ce fut, si je ne me trompe, au mois de 7bre 1805. Je fus lui faire mes adieux lorsqu’il mettait ses guêtres. Je lui recommandai bien fort de ne pas se laisser séduire par toutes les belles promesses qu’on pourrait lui faire, d’avoir surtout et avant toute chose à cœur le bien véritable de sa réforme, qui ne me paraissait pas compatible avec des établissements de ce genre, enfin qu’il prit bien garde, qu’en voulant beaucoup avoir, il n’eut rien du tout et qu’il ne prit encore un gros rat par la queue. [230] J’étais bien loin de penser que mes observations pussent le faire changer de sentiments, mais j’étais bien aise qu’il sut que tout le monde n’était pas aussi enthousiasme que lui. Il partit donc, fut très bien reçu à Gap et dans les autres villes par lesquelles il passa. Après avoir été au Mont-Genèvre, il vint dans le Piémont pour y prendre possession des terres assignées pour les revenus de l’établissement, (il faut noter que ces biens sont des revenus nationaux envahis ou sur l’Église ou sur les seigneurs) puis il revint à Lion et de là il est allé à Paris pour y traiter avec Sa Majesté et ses ministres, de la construction du monastère et de l’hospice qu’il veut y faire élever.

Ce premier voyage, Monsieur, ne fut pas de moins de six mois, après lesquels il vint faire une apparition de huit à dix jours à La Valsainte. On ne le vit pendant tout ce tems à aucun des exercices de la communauté parce qu’il s’était fait une petite contusion à la jambe en descendant de voiture. Il reprit bientôt la route du Mont-Genèvre accompagné de quatre religieux et de plusieurs élèves avec deux maîtres, pour commencer son établissement. Je n’entreprendrai pas de vous rien dire ici de particulier sur cet établissement. Tout ce que j’en sais c’est que selon les intentions de l’empereur il devait être sur le modèle de celui du Mont-Saint-Bernard (Les religieux du Mont-Saint-Bernard sont tenus d’exercer l’hospitalité envers tous les voyageurs de toute condition et de tout sexe. On y est toujours traité très honnorablement.). Maintenant quelles furent les conventions du R.P. avec Sa Majesté, combien de revenus furent assignés à la maison, qui est-ce qui devait entreprendre les bâtiments, etc ? Comme je n’ai rien su de précis là-dessus, je ne vous en dirai rien. ~~Seulement ce que~~ Je puis assurer seulement parce que je le tiens d’un des quatre religieux partis avec le R.P., c’est qu’au moment où je vous écris ceci, il n’y a pas encore une seule pierre de posée pour le nouvel édifice, deux ou trois religieux qui ne s’entendent pas composent toute la communauté, il y a encore quelques enfants ~~dans une maison~~ qui sont sans maîtres et qui ne tiennent à rien et l’on assure que ~~Bon~~ l’empereur a décidé que l’hospice ~~n’est~~ serait situé ailleurs que sur le Mont-Genèvre.

*Interim*. Comme il y a déjà beaucoup d’argent dépensé, il faut que le R.P. abbé en rende compte par sols et deniers. Voilà, Monsieur, où ont aboutis jusqu’aujourd’huy tant de voyages très dispendieux depuis plus de deux ans et autant qu’il peut m’en souvenir, je crois que nous avons eu en tout quatre fois la satisfaction de revoir le R.P. abbé à La Valsainte et à chaque fois s’il y a séjourné huit jours, l’un portant l’autre, [231] c’est beaucoup. Il est vrai que son entreprise du Mont-Genèvre n’a pas été la seule chose qui l’ait occupée pendant tout ce tems. Il a été obligé de retourner en Westphalie deux fois pour des affaires importantes de l’Ordre. Il lui a fallu revenir plusieurs fois dans la Franche-Comté pour y receuillir une espèce de restitution qui lui fut faite par un viellard qui, sur le point de mourir, ne se crut pas en sûreté de conscience en possédant des biens nationaux ~~dont~~ qu’il avait acheté et dont il voulut gratifier le R.P. Il eut aussi fort à faire à Paris, tant pour courtiser Sa Majesté impériale que pour se mettre en possession du monastère de Senard et y établir sa réforme dans sa pureté. Enfin tous les mouvements qu’il se donna pour tâcher de sauver de la conscription un grand nombre d’élèves français qu’il avait, tant au monastère de La Valsainte, qu’au Mont-Genèvre, circonstance qui lui fit faire plusieurs voyages et sans laquelle nous ne l’eussions certainement pas vu si souvent à La Valsainte. D’après ce petit exposé, vous n’êtes pas surpris sans doute, Monsieur, que nous ayons été si longtems privés de sa présence, et La Valsainte ne doit pas s’attendre à en jouir davantage désormais car il m’a écrit lui-même que l’intention de Sa Majesté impériale était qu’il fut sensé toujours présent à son monastère de Senard et que ce n’était qu’à cette condition qu’il en tolérait l’existence. Voilà donc un empereur qui dispense un prélat de l’obligation de résider dans le lieu titulaire de son bénéfice. C’est un droit que je ne connaissais point encore dans la puissance civile.

À l’occasion de la conscription militaire nous avons eu de grandes tracasseries à La Valsainte dans l’absence du R.P. abbé par sa faute et qui auraient pu nous coûter bien cher si le Gouvernement eut agi avec nous en toute rigueur. Le R.P. prévoyant tout ce qui allait arriver, était venu en grande hâte à La Valsainte, évacuer sa maison de tous ceux qui pouvaient être mis en réquisition. Il leur fit prendre les devant ~~pour~~ en leur donnant rendez-vous à tel endroit, pour ensuite les conduire avec lui au Mont-Genèvre et là mettre en œuvre toutes les ressources de son industrie pour les sauver. Cela le regardait uniquement. Il était bien libre de s’exposer, mais ce qui nous regardait et nous importait beaucoup, c’est qu’au lieu de les faire tous partir il en laissa trois ou quatre qu’il commença à soustraire à la connaissance du lieutenant du Gouvernement [232] dans la visite qu’il vint faire au monastère le jour même de son départ. Il crut avoir remporté la victoire. Cependant il eut soin d’avertir le prieur en partant que si l’on venait faire une seconde visite, il devait faire cacher tels et tels et ne les point présenter. En la place du prieur, je n’eusse certainement pas promis d’obéir. Le Gouvernement ne tarda pas à entrer en méfiance sur l’exactitude de la déclaration du R.P. abbé. En conséquence, au moment où l’on s’y attendait le moins, arrivent au monastère une députation de quelques membres du Conseil, chargée de vérifier la première visite. Ce fut, s’il m’en souvient bien, le 16 avril 1807. Ces messieurs ne donnèrent pas un quart d’heure de délais, ordre en arrivant d’assembler tous les membres composant la communauté quels qu’ils fussent dans la plus grande place de la maison. J’étais à la pharmacie occupé pour un étranger, lorsqu’on vint me dire que tout le monde était réunit et que l’on n’attendait plus qu’après moi. Après avoir terminé, je m’empresse de me rendre. Je rencontre le prieur à la porte du réfectoire où s’était faite la réunion. Je l’appelle et lui dit : « J’ignore, mon Père, ce que veulent ces messieurs, mais il est probable que c’est pour vérifier la déclaration du R.P. relativement aux conscrits. Si avant de procéder à l’exercice on allait vous dire (et je vous assure que je le ferais en leur place) que ne pouvant aller visiter la maison depuis la cave jusqu’aux greniers, on croit devoir vous prendre par votre serment pour certifier que tous sont là présents, que diriez-vous ? » Le prieur commença à pâlir et à balbutier. « Prenez-y bien garde, lui di-je, ce n’est pas ici un jeu d’enfant. L’auct~~h~~orité qui vous somme de lui faire une déclaration exacte est légitime et vous ne pouvez, en conscience, vous y soustraire et tout ordre contraire que vous auriez reçu est nul de plein droit. D’ailleurs si le R.P. s’est rendu coupable de quelque malversation, qu’avez-vous besoin, vous, de vous compromettre et de nous compromettre tous nous-même aujourd’huy, en nous faisant regarder comme complices et à quels peines ne devons-nous pas nous attendre si cela arrive ? Pensez-y sérieusement. La chose n’est pas d’une aussi petite conséquence que vous pouvez l’imaginer. » Je lui ajoutai ensuite [233] que je lui conseillais ensuite avant que l’on procéda à aucun examen, de faire exhiber aux députés leurs pouvoirs, puisqu’il ne l’avaient pas encore fait. Là-dessus je le quittai et entrai au réfectoire avec les autres. N’y voyant aucun de ceux dont on voulait dérober la connaissance, j’avais pris le parti de protester hautement avant toute chose contre tout ce qui pourrait être contraire aux ordres du Gouvernement, prétextant cause d’ignorance de tout ce qui pouvait être fait. Mais heureusement le prieur, pour suivre mon second avis, commença par demander à ces messieurs, en vertu de quelle aut~~h~~orité ils venaient. Le conseiller à qui il s’adressa, se tenant injustement offensé de cette proposition, commença à élever la voix et à se plaindre qu’on leur faisait injure. Puis il ajouta qu’il avait des ordres précis et que si nous étions trouvés en contravention, nous ne serions certainement pas épargnés. Le prieur commença à avoir peur. Je le vis faire signe au cellérier d’aller chercher les trois qui étaient cachés et quelques instans après ils entrèrent au réfectoire et se mirent à leur rang. Cependant l’on procéda à la vérification des listes et les trois susdits ne se trouvèrent pas sur la dernière donnée par le lieutenant du Gouvernement. La fraude était trop manifeste pour n’être pas apperçue. Le prieur répondit ce qu’il voulut et s’en tira de son mieux. Pour moi, indigné, je les laissai en opération et je me retirai à mon travail, non sans inquiétude sur l’issue que pouvait avoir pour nous une aussi mauvaise affaire. Heureusement nous fûmes traités mieux que nous ne méritions car tout se termina par envoyer des passe-ports aux jeunes gens découverts et à les forcer de partir sans délais, avec un ordre précis au monastère de ne promouvoir à l’avenir aux ordres sacrés, de n’admettre à la profession religieuse aucun Français sans le consentement des départements respectifs, injonction à tous ceux qui veulent demeurer au monastère d’aller présenter eux-mêmes leurs papiers au département de la police de Fribourg et parce que l’on reprochait au R.P. d’avoir gardé dans [234] sa maison des enfants contre le gré de leurs parents, défense d’en recevoir à l’avenir qui ne soient munis d’un consentement des parents en bonne forme par devant notaire et signé du préfet de son district. Règlements sages qui, s’ils eussent été en vigueur dès le commencement de notre établissement, auraient mis La Valsainte à l’abri~~e~~ de bien des soupçons et lui eussent évité bien des peines, en supposant qu’elle s’y soit soumise.

On ne tarda pas à donner nouvelles de cette visite au R.P. qui, de son côté, ne différa pas à partir et arriva subitement le 15 mai en habit séculier, croyant par là dérober au publi~~q~~c la connaissance de son arrivée mais il fut reconnu à Cerniat en passant. Comme il était en faute il n’ausa se montrer et resta pendant 10 jours caché dans la maison, ne paraissant nulle part, ne disant pas même la messe, ce qui lui est assez ordinaire à présent quand il revient au monastère. On ne sait pas même s’il l’entend. Tout son tems fut employé à tripoter avec ses élèves. Ses religieux firent semblant d’ignorer qu’il fut à la maison. Il témoigna tout son mécontentement au prieur, blâma sa timidité. Je craignais qu’il ne fit sourdement quelque démarche auprès du Gouvernement, soit par écrit, soit autrement, capable de lui nuire et à nous tous mais heureusement il sentit qu’il ~~était en faute~~ serait mal reçu et n’en fit rien. Enfin il sortit de sa réclusion pour tenir un chapitre extraordinaire à l’occasion d’un de nos frères qui tendait à sa fin et à qui il voulait faire faire profession avant de mourir. Il n’y fut question de rien autre chose. Après le chapitre il chanta la messe, reçut ledit Frère à la profession et disparut. Cette affaire, Monsieur, ne laissa pas de me donner beaucoup de casse-tête et quoique le R.P. abbé ait crié à la tirannie sur la conduite du Gouvernement à son égard, je n’ai pu m’empêcher d’admirer sa modération car, étant certain que la maison était en faute, nous ne pouvions nous attendre qu’à une punition justement mérité. ~~Heureusement il a sans doute réfléchi~~ Il n’eut pas été juste cependant que cinquante innocens payassent pour un seul coupable. D’après tous ces tripotages, je vous laisse à penser de quel œil nous pouvions voir dans la maison tous ces élèves français qui étaient pour nous une source intarissable de tracasseries et d’inquiétude.

Maintenant, Monsieur, j’ai beau me mettre la tête à la torture pour me souvenir de quelque chose arrivée pendant les 6 années écoulées [235] depuis notre retour, qui puisse vous intéresser, je n’y vois absolument rien qu’une ritournelle continuelle d’allées et de venues de la part du R.P. abbé, au grand mécontentement de sa petite communauté qui, cependant, n’en a jamais rien fait paraître et n’a pas cessé pendant tout ce tems de s’acquitter avec toute l’exactitude possible de tous les devoirs pénible de sa profession. J’aurais pu faire revenir dans le cours de ma narration bien des anecdotes qui regardent les autres maisons de notre Ordre mais pour éviter la confusion, j’ai mieux aimé, avant de terminer ces mémoires, vous donner un état de ces différentes maisons et y rapporter tout ce que j’en puis savoir et dont je n’ai pas encore eu occasion de vous parler jusqu’ici. C’est ce ~~dont je m’occuperai~~ qui fera le sujet de la lettre suivante. Croyez-moi toujours en attendant etc…

Trente-quatrième lettre

Si vous connaissez, Monsieur, la maison de La Valsainte et la pénurie de sujets où elle se trouve réduite aujourd’huy, n’étant plus composée que d’une dixaine de religieux de chœur, la plupart infirmes, sans presque de novices, vous ne pourriez croire que ce soit là cette mère si féconde qui a déjà produit tant d’enfants car c’est de son sein que sont sortis les communautés aujourd’huy existantes de l’~~H~~Espagne, de l’Angleterre, de la Westphalie, ~~du Mont-Genèv~~, d’Amérique, de Rome, de Gênes, du Mont-Genèvre et indirectement celle de la forêt de Senard. Il est vrai que votre étonnement diminuera lorsque vous saurez que la plupart de ces filles ressemblent à leur mère et c’est là tout le fruit que le R.P. abbé a retiré de l’espèce de manie qu'il a eu de s’étendre et se multiplier. Il a des établissements partout et il n’en a aucun de florissant et de solide. On peut bien dire de lui : *Multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam*[[9]](#footnote-9).

[236] Je crois vous avoir déjà dit un mot de la fondation d’~~H~~Espagne. Elle eut pour premier supérieur un religieux de La Trappe qui passait pour être plein de vertus et de mérite. Cette maison n’est pas restée longtems sous la juridiction du R.P. abbé. Je crois même avoir entendu dire que l’exclusion de son autorité avait été une des clauses *sine qua non* de leur admission dans le pays. Quoi qu’il en soit, ils n’ont conservé et ne conservent encore que très peu de relations avec La Valsainte. Les biens du monastère ont été érigés au titre abbatial et le supérieur a été bénit abbé. Le R.P. a fait tout ce qu’il a pu pour l’engager à élever des enfants dans sa maison mais il n’a jamais pu l’y déterminer et lui a même protesté que tant qu’il viverait, rien ne pourrait le faire consentir à une chose aussi contraire aux statuts des chapitres généraux de l’Ordre. Ce qui a mis entre eux deux une division qui a apporté de nouveaux obstacles aux communications que nous devions avoir. De plus l’on m’a assuré que sans abandonner entièrement les règlements de la nouvelle réforme, ils s’en sont cependant écarté en beaucoup de points pour se rapprocher davantage de ceux de Mr l’abbé de Rancé~~s~~. Dans les troubles révolutionaires ils ont eu à souffrir comme les autres mais nous n’avons pas encore entendu dire qu’il leur soit rien arrivé de fâcheux. Il vivent à leur aise mais sont bien loin d’être dans l’opulence. Les sujets ne leur manquent pas, mais ils savent se borner. On peut considérer cette maison comme une petite réforme particulière de La Trappe qui n’appartient plus en rien à La Valsainte.

La fondation de l’Angleterre, Monsieur, n’offre rien de beaucoup plus satisfaisant Je ne vois rien à ajouter à ce que je vous en ai dit dans ma cinquième lettre. Tout le tems que j’ai passé au monastère, nous n’avons pas eu plus de relations avec cette maison qu’avec celle d’~~H~~Espagne.

Je vous ai déjà parlé dans la même lettre de l’établissement de Darfeld en Westphalie. Cette maison toute singulière et mal gouvernée qu’elle était, ne laissait pas de prospérer et le R.P. abbé en tirait de tems en tems des secours considérables en argent, religieux, [237] chevaux, etc et le tout en usant de sa pleine aucthorité. Le supérieur, bon et rempli d’obéissance, n’apportait jamais d’oppositions. Les religieux ne purent voir ces espèces de vexations sans impatience et voulurent lever l’étendart de la rébellion mais le R.P. arriva au monastère et les mit à la raison, ou parut les y mettre, en employant contre eux les armes de l’excommunication. Quoique victorieux, il aurait au moins dû par la suite être plus réservé mais il continua sur le même pied jusqu’à ce qu’ayant voulu disposer du supérieur de la maison pour l’envoyer en Angleterre et en substituer un autre en sa place, il trouva une opposition formelle, car le supérieur envoyé par le R.P. fut rejetté et la communauté ayant à sa tête le seigneur fondateur de la maison et un notaire, s’assembla capitulairement et procéda à l’élection d’un supérieur, dans laquelle leur premier supérieur fut confirmé. Sans perdre de tems ils députèrent à Rome pour faire approuver leur nomination, pour demander l’érection des terres de leur maison en titre abbatial et le pouvoir de faire bénir leur abbé. Ils obtinrent tout avec la clause d’exemption de toute juridiction du R.P. abbé et la subjection provisoire à l’autorité de l’Ordinaire, jusqu’à ce que le R.P. lui-même aille lui-même à Rome ou par procureur, pour y faire valloir ses droits. Ce jugement, provisoire en apparence mais bien définitif, fut exécuté dans tous ses points à l’exception que le R.P. abbé ne s’est pas encore transporté à Rome, n’étant pas je crois, fort curieux d’aller plaider cette cause qui, jointe à d’autres, pourrait fort bien ne pas tourner à son avantage, de manière que les religieux de Darfeld, aujourd’huy Bourlos ou Bourleau, sont ~~aujourd’huy~~ maintenant indépendans et que par conséquent ils ne sont plus rien pour La Valsainte et forment aussi une réforme particulière de La Trappe. Si le R.P. a perdu cette maison, c’est bien sa faute, c’est bien en abusant ou, disons mieux, en s’arrogeant sur elle une aucthorité qu’il n’avait pas. Le supérieur qu’il y avait mis lui-même d’après ses pouvoirs y était à perpétuité. On ne pouvait l’en déplacer. Comme père immédiat de la maison, il n’avait que le droit de surveillance sur elle et non celui de disposer [238] de ses propriétés. Il peut bien s’attribuer à lui-même la perte qu’il a faite en la perdant. J’ai entendu dire que la maison était rentrée dans les biens du Brabant et qu’elle y avait envoyé des religieux. Le R.P. a voulu prendre cette maison sous sa protection mais je ne crois pas que les religieux de Darfeld la lui ayent lâchée. Je n’ai su et ne sais sur elle aucune particularité. Il paraît aussi qu’une des principales cause de rupture entre le R.P. abbé et Darfeld a été la disposition qu’il faisait de l’argent d’Angleterre, non sans leur en faire part, mais aussi non pas au prorata de ce qu’ils en devaient avoir. Quoi qu’il en soit, quelque besoin qu’il ait aujourd’huy d’argent, de religieux et de chevaux, je crois qu’il attendra longtems avant que cette maison lui en fournisse.

Pour ce qui regarde, Monsieur, la fondation de l’Amérique, dans le Canada, je vous en ai dit à peu près tout ce que j’en sais. Je crois qu’ils n’ont pas encore de maison bâtie mais de la terre, on dit qu’ils en ont plus qu’il ne leur en faut. Les communications du Père Urbain avec le R.P. abbé ne manquent pas. On reçoit assez souvent de ses lettres mais on ne nous en donne pas connaissance. Il y a près de 15 mois cependant que nous apprîmes la mort de deux des religieux, ce qui engagea le R.P. abbé à faire faire deux prêtres au plus tôt pour les envoyer à leur place. Ils sont effectivement partis et arrivés à bon port. Le détail qu’ils ont donné depuis, de la manière dont ils sont dans ce pays, n’est pas fort propre à engager d’y aller.

Je ne crois pas, Monsieur, que vous ayez encore perdu de vue ce que je vous ai dit de la fondation de Rome qui, formant une maison exempte de la juridiction du R.P. abbé, ne peut pas être regardée comme lui appartenant. Quelqu’un revenant de Rome l’année dernière, m’a assuré que l’austérité et la manière de vivre étant un obstacle à ce qu’il se présente des novices, le supérieur de cette maison était très disposé à demander des mitigations au Souverain Pontife, qu’il aura infailliblement obtenu car les Italiens ne sont pas fort amis du régime et de la morale sévère. Depuis leur établissement, nous n’avons pas entendu parler d’eux une seule fois *ex professo* à La Valsainte. Leur existence est pour le monastère comme si elle n’était pas. Si cependant elle eut bien réussi, cette maison n’aurait pas été une des moins utiles à l’Ordre.

Je vous ai dit, Monsieur, que le R.P. avait envoyé des religieux [239] à Gênes pour y former un établissement, que l’empereur des Français leur avait donné une belle maison avec terres et dépendances en leur promettant de faire de leur maison la pépinière d’où l’on tirerait les sujets pour le Mont-Genèvre. Il aurait bien dû leur donner en même tems la fécondité car c’est ce qui leur manque. La même personne revenant de Rome dont je viens de vous parler et qui a séjourné dans le monastère en passant m’a assuré que c’était la plus pitoyable chose du monde. Il n’y a aucun novice ni espérance d’en avoir. Ils ont des enfants sans maîtres pour les conduire et un religieux de chœur est obligé de se charger de leur surveillance et de leur éducation. Cette maison est parfaitement soumise au R.P. abbé qui sans doute sait faire un bon usage du surplus de ses revenus si elle en a. Comme elle doit en avoir, ne se trouvant point fournir de sujets comme elle devrait l’être.

Je ne sais si l’on peut, Monsieur, mettre déçament au nombre des nouveaux établissements, le Mont-Genèvre puisqu’il n’y a encore ni apparence de monastère ni un nombre compétent de religieux pour former une communauté. On dit que le R.P. a voulu y suppléer en faisant habiller en religieux quelques-uns de ses plus grands élèves mais là comme ailleurs ce stratagème ne lui a pas réussi et de ces novices d’industrie, je n’en ai guère vu tenir. Il y a cependant un prêtre qui a le titre de supérieur, un autre que l’on appelle le maître des novices, un religieux qui fait les fonctions de cellérier et toute la communauté est représentée par quelques frères convers et une poignée d’enfants. Le R.P. avait espéré d’abord de faire de cette maison un lieu de franchise contre la tirannie des réquisitions. Il s’en était même vanté mais l’évennement a prouvé le contraire car j’ai su de bonne part que l’aucthorité ne l’y avait pas moins poursuivi qu’à La Valsainte et que voulant cependant toujours soustraire à ce fléau certains sujets à qui il était plus attaché, il avait été cause qu’ils étaient tombés entre les mains de la puissance séculière, qu’ils n’avaient été lâchés que sous caution et j’ai ignoré depuis ce qu’était devenue cette affaire. Cependant il paraît qu’aujourd’huy, il a obtenu de l’empereur des exemptions particulières pour cette maison puisqu’il a écrit depuis peu à La Valsainte de lui envoyer au Mont-Genèvre tous ceux qui [240] pourraient être dans le cas de la réquisition

Enfin, Monsieur, la maison de Senard près Paris est le dernier établissement de la réforme dont le R.P. abbé puisse se glorifier et qui l’occupe aujourd’huy tout entier. Je ne sais si je vous en ai~~s~~ parlé dans quelqu’une des lettres précédente. Si je l’ai fait ce n’a pu être que très superficiellement. Je vais donc vous donner en peu de mot les détails qui sont parvenus à ma connaissance sur cette maison.

Vous saurez donc qu’avant la révolution il y avait dans la forêt de Senard près Paris une maison habitée par des hermites de même institution que ceux du Mont-Valérien dont toute la vie était partagée entre la prière et le travail des mains. Ils eurent à l’époque de la révolution le même sort que tous les autres religieux et leur maison fut probablement pour un prix modique au *primo occupanti* pendant le tems de la révolution. Lorsque les règlement de La Valsainte commencèrent à circuler, des personnes ci-devant religieuses et autres de différens sexe, entreprirent de les pratiquer et de former pour cela au milieu même de Paris une espèce de société, le tout ~~de~~ sous le voile de *l’incognito*. Cependant il n’a jamais été tel qu’on n’en fut instruit même assez loin car j’en entendis parler dans le tems à La Valsainte. Le R.P. abbé était alors regardé comme le Père de cette congrégation. J’ai su qu’on lui écrivait souvent et qu’on prenait ses avis et c’est ce qui lui fit toujours espérer de voir sa réforme s’établir en France. Lorsque le tems de la Terreur fut passé, les affaires de l’Église ayant paru s’arranger, des individus de cette secte trappistique firent l’acquisition de la maison de Senard. Je ne sais comment, ni quand ils parvinrent à s’y loger, les hommes habitant un pavillon et les femmes l’autre et à y pratiquer sans bruit, mais non sans qu’on le sut, tous les exercices de la réforme de La Trappe. Quelqu’un qui y a été et qui a postulé même pour y entrer m’a assuré que les hommes et les femmes chantaient l’office ensemble dans la même église, le jour et la nuit et que cette communauté était singulièrement protégée par Mr l’évêque de Versailles. Ceci paraîtra sans doute incroyable à la postérité que dans un moment où tous les Ordres religieux sont proscrits, où l’on ne veut souffrir aucune réunion sous quelque titre que ce puisse être, l’on voie tranquillement aux portes de Paris une réunion inouïe jusque là [240 bis] en France. Quoiqu’il en soit elle subsista ainsi fort longtems mais dépourvu d’un chef capable de le~~s~~ conduire, le troupeau a dû nécessairement donner dans des égarements. Ils accomodèrent les règlements de La Valsainte à leur manière. Le défaut d’économie dans leurs finances les exposa à échouer dans leur entreprise, etc. À cette époque le religieux de La Trappe qui avait été en Angleterre le premier instrument de la fondation, ayant mal géré les affaires et s’étant brouillé avec le R.P. abbé, s’était retiré de son monastère, muni d’un bref de sécularisation. Il vint à Senard prit les rennes ~~de la communau~~ du gouvernement de la nouvelle communauté, y établit une régularité à sa mode et loin d’y remettre les finances en bon état, il n’y mit que plus de désordres et constitua la maison dans des dettes considérables. Or cette pauvre maison était sur le point de faillir lorsque le R.P. abbé de La Valsainte, conduit à Paris pour ses affaires du Mont-Genèvre, en prit connaissance. Il s’y introduisit. Il promit de payer les dettes si l’on voulait embrasser la réforme dans toute son étendue, sans restriction quelconque. On lui promit tout. Il fit faire une retraite, reçut à l’émission des vœux les hommes et les femmes et avec le secours de personnes charitables, parvint à payer toutes les dettes de la maison (On m’a assuré que Madame de Sully, seul reste de cette illustre famille y a beaucoup contribué, que le R.P. abbé a su gagner toute sa confiance et qu’elle se confessait même au prieur de la maison de Senard) et comme cette réunion des deux sexes était une chose tout à fait insoutenable, il trouva de plus les moyens de se procurer une maison pour y placer les religieuses. Il fut ~~sans doute~~ dans tout ce travail aidé de la protection de Sa Majesté impériale. On n’en saurait douter, mais quelque sorte que soit cette protection, il n’a encore pu obtenir pour ces deux communautés qu’une tolérance, les religieux et religieuses ne peuvant paraître publiquement dans leur costume et leurs vœux n’ayant aucun effet civil (Une chose qu’il est encore bon de remarquer, c’est que le R.P. qui avait voulu absolument quitter la Russie parce qu'il était exposé à être sous la juridiction des évêques, est venu s’y mettre volontairement en France où l’on ne reconnaît plus à présent aucun privilège ni exemption quelconque).

Je vous laisse maintenant à juger, Monsieur, si le R.P. abbé a lieu de se regarder comme bien récompensé de toutes les peines qu’il a prises et de tous les voyages qu’il a fait depuis six ans, puisqu’à l’exception de La Valsainte qui est la seule maison solide qu’il ait, et celle seule où il pourrait, s’il voulait y résider, faire un véritable bien. Il n’en a aucune sur laquelle il puisse compter. J’oubliais de vous parler de ses religieuses dont il compte en [241] ce moment trois communautés, une en Angleterre sur l’existence de laquelle je n’ai aucuns renseignements, une à Darfeld où les pauvres filles, enfermées dans de mauvais bâtiments, vivent misérablement et accablées d’infirmités, par les secours qu’elles tirent de la charité des fidèles et des religieux de Bourlau, une troisième à la Petite-Riedra où comme j’ai eu l’honneur de vous dire, elles sont aux expédiens pour pouvoir subsister en luttant sans cesse contre les maladies qui leur font une guerre sans relâche. Pendant que j’étais à La Valsainte, j’ai fait ce que j’ai pu auprès du R.P. abbé pour tâcher d’obtenir en leur faveur quelques mitigations. Je lui ai même présenté un mémoire à cet effet, parce que je regarde comme une barbarie que des femmes soient astreintes aux mêmes règles et aux mêmes austérités que les hommes. Je n’en ai eu aucune réponse et tout ce que j’ai pu dire ne leur a procuré aucun adoucissement. Je parlais cependant avec connaissance de cause, ayant exercé à leur égard les fonctions de médecin en mille circonstances. Vous trouverez à la fin de ces mémoires celui que je lui ai présenté à ce sujet. J’aurais bien désiré que le Gouvernement eut ouvert les yeux là-dessus. Je ne conçois pas même qu’il ait pu aucthoriser l’établissement de ces filles dans le canton sans s’être préalablement assuré que la règle n’était pas au-dessus de la portée de leur faiblesse. Dernièrement il n’y en avait qu’une qui fut capable de chanter au chœur, toutes les autres étaient hors de combat.

Je ne vois rien à ajouter, Monsieur, pour vous mettre au fait de tout ce qui regarde la réforme. J’aurais bien désiré qu’une mémoire plus heureuse m’eut permis de vous donner un précis plus exact et plus circonstantié de tout ce qui s’est passé au monastère de La Valsainte depuis plus de quinze ans et en particulier depuis les six dernières années. Je crois cependant vous en avoir assez dit pour vous mettre à portée de porter votre jugement. Mais comme je m’apperçois que dans le détail que je viens de vous faire de tout ce qui la concerne depuis six ans, je ne vous ai pas dit un mot de moi, je vais tâcher d’y suppléer pour ne pas laisser mon histoire tronquée en vous faisant le récit ~~de tout~~ abrégé de ce qui m’est particulier, depuis ma rentrée dans le monastère, jusqu’au jour où j’en suis sorti. Vous voudrez bien me permettre, en attendant que j’entreprenne cette petite tâche, de vous réitérer l’assurance des sentiments…

1. J'ai erré comme une brebis perdue. Viens chercher ton serviteur (Ps 119, 176). [↑](#footnote-ref-1)
2. Par précaution. [↑](#footnote-ref-2)
3. Ils s'en allaient joyeux d'avoir souffert l'opprobre pour le Nom (de Jésus) (Ac 5, 41). [↑](#footnote-ref-3)
4. Je sais être dans l'abondance et suporter le manque (Ph 4, 12). *Abondare* au lieu de *abundare*. [↑](#footnote-ref-4)
5. Ne jetez pas les perles aux porcs (Mt 7, 6). *Margarita* au lieu de *margaritas*. [↑](#footnote-ref-5)
6. À l'exemple du roi. [↑](#footnote-ref-6)
7. Ainsi vous (travaillez) et ce n'est pas pour vous. [↑](#footnote-ref-7)
8. Pour un temps. [↑](#footnote-ref-8)
9. Tu as multiplié la population ; tu n'as pas eu une joie plus grande (Is 9, 3). [↑](#footnote-ref-9)